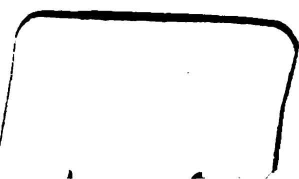






# ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

TYPOGRAPHIE DE H. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI,

7, RUE DU MUSÉE.

# LES
# VRAYES CHRONIQUES
DE
# MESSIRE JEHAN LE BEL.

HISTOIRE VRAYE ET NOTABLE DES NOUVELLES GUERRES ET CHOSES AVENUES L'AN MIL CCCXXVI JUSQUES A L'AN LXI, EN FRANCE, EN ANGLETERRE, EN ESCOCE, EN BRETAIGNE ET AILLEURS. ET PRINCIPALEMENT DES HAULTS FAITS DU ROY EDOWART D'ANGLETERRE ET DES DEUX ROYS PHILIPPE ET JEHAN DE FRANCE.

PUBLIÉES PAR

M. L. POLAIN

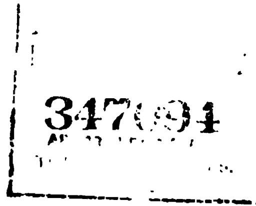
ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES), ETC.



TOME PREMIER.

BRUXELLES,
F. HEUSSNER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
23, PLACE SAINTE-GUDULE.

1863



# PRÉFACE.

C'est Froissart, qui, le premier, nous a fait connaître Jean le Bel : « Pour atteindre et venir à la matière que j'ai emprise de commencer, — dit-il, dans le prologue du premier livre de ses immortelles chroniques, — je me veux fonder et ordonner sur les VRAYES CHRONIQUES jadis faites et rassemblées par vénérable homme et discret seigneur monseigneur JEHAN LE BEL, chanoine de Saint-Lambert de Liége, qui grand'cure et toute bonne diligence mit en ceste matière, et la continua tout son vivant au plus justement qu'il put, et moult lui cousta à acquerre et à l'avoir. Mais, quelques frais qu'il y eût ni fît, rien ne les plaignit, car il estoit riche et puissant, si les pouvoit bien porter ; et de soi-mesme estoit large, honorable et courtois, et qui volontiers voyoit le sien despendre. Aussi, il fut, en son vivant, moult ami et secret à très-noble et doubté seigneur monseigneur Jean de Hainaut, qui bien est ramentu, et de raison, en ce livre ; car de plusieurs avenues il en fut chef et cause, et des rois moult prochain ; par quoi le dessus dit mes-

sire Jehan le Bel put delez lui voir et connoistre plusieurs besognes. »

Ce passage éveilla de bonne heure la curiosité des savants, mais toutes leurs recherches, pour retrouver les *vrayes chroniques*, furent inutiles, et c'est en 1847 seulement, que le hasard nous en fit découvrir la 1re partie dans la chronique en prose de Jean d'Outremeuse.

Jean des Prez, dit d'Outremeuse, naquit à Liége le 2 janvier 1338, et mourut dans cette même ville vers l'an 1400. Parmi ses principaux ouvrages, on cite une chronique rimée, espèce de chanson de geste, où l'auteur s'est plu à retracer les anciens souvenirs de la patrie liégeoise. Plus tard, il écrivit sur le même sujet une autre chronique en prose, divisée en quatre livres, beaucoup plus ample que la première, et s'étendant jusqu'à l'année 1399. Toutes deux sont restées inédites, mais elles nous seront bientôt rendues par mon honorable confrère M. Borgnet, qui les fait imprimer en ce moment.

Jean d'Outremeuse avait amassé, pour la rédaction de sa chronique, des matériaux considérables qu'il mentionne dans le prologue de son premier livre, et ailleurs dans le cours de son récit. Il cite, entre autres, plusieurs œuvres originales dont quelques-unes ne sont malheureusement point parvenues jusqu'à nous. Parfois même, il ne se borne pas à la simple indication des sources qu'il a consultées, et il intercalle en entier dans son histoire les textes précieux qu'il avait recueillis à grands frais. C'est ce qu'il a fait notamment pour la chronique de Jean le Bel, son contemporain.

Au moment d'entreprendre le récit des guerres qui

éclatèrent entre Édouard III, roi d'Angleterre, et Philippe de Valois, roi de France, Jean d'Outremeuse s'exprime en ces termes :

« Partant que chis fait fut si notoire par crestiniteit, sique fait de dois roys très-puissans, assavoir li roy de Franche et cheli d'Engleterre, et partant que li junglieurs fisent giestes de chi morteile guerre, qui contenoient moult grandes escriptures où ilh avoit plussieurs deffaultes, si fut pryet et comandeit de part noble prinche monsingnour Johans de Bealmont, comte de Soison deseurdit, à messire Johans le Beal, canoyne de Liége, qui présens avoit esteit avecque ledit monsingnour Johans de Bealmont et le castelain de Waremme deseurdit à tous les fais deseurdits, qu'ilh volsist faire et escrire la pure veriteit de tout le fait entirement, sans porteir faveur à nulles des parties, mains procédant en chu loialment et véritablement, sans faire blasme ne honeur à cheaux qui ne l'ont mie deservit, al manire de chroniques ; et quant ilh l'auroit fait, si fust mostreit aldit monsingnour Johans de Bealmont, et az altres qui avoient esteit présens al fait, et fust corregiet à leur vraie volenteit, sans finction.

« Lyqueis messire Johans li Beal, al comandement deldit monsingnour Johans de Bealmont, ilh mist en escript toute la veriteit de la matère et de ladite guerre ; et fut publyet et corregiet par ledit monsingnour Johans de Bealmont, le castelain de Waremme, et plussieurs altres qui avoient esteit présens, et puis mis en fourme. Et en furent fais dois libres, dont ledit Johans li Beal en présentat l'ung aldit monsingnour Johans de Bealmont,

et ilh retient l'altre, lequel je ay mis en mon présent croniques, nient tout ensemble, mais la matère de cascon fait à le daute à chu afférante, enssi qu'ilh appert chi après. Et comenche lidit libre à la coronation le roy Éduart de Engleterre, enssi que chi s'ensyet. »

Ce passage ne laissant aucun doute sur l'authenticité du texte que j'avais sous les yeux, je m'empressai d'annoncer ma trouvaille à l'Académie royale de Belgique, et je publiai quelque temps après, en un volume in-8°, la partie des *vrayes chroniques* que Jean d'Outremeuse a intercalée dans le troisième livre de la sienne, partie embrassant les années 1325 à 1340. Je ne pus malheureusement en faire connaître la suite, le quatrième livre de ce chroniqueur étant perdu.

Cette publication, quoique incomplète, permit de constater la nature et l'importance des emprunts faits par Froissart à l'œuvre du chanoine de Saint-Lambert. Un point, toutefois, restait à éclaircir : jusqu'où s'étendait la chronique dont il est l'auteur? Ce fut l'objet d'une nouvelle note que je communiquai à l'Académie [1], et où je crois être parvenu à établir, à l'aide de divers passages inédits d'un manuscrit de Froissart conservé à Amiens, que la chronique de Jean le Bel ne s'arrêtait point en 1340, ainsi que l'avait cru un instant mon honorable confrère M. le baron Kervyn de Lettenhove, mais qu'elle s'étendait au moins jusqu'à la prise de Calais en 1348.

Les hypothèses sur Jean le Bel en étaient là, lorsque mon savant ami M. Paulin Pâris, membre de l'Institut,

[1] Bulletin, tome XIX, n° 4.

annonça dernièrement la découverte du texte entier de ce chroniqueur, qu'il avait déjà cru retrouver, il y a quelques années, dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale; mais cette fois ce n'était plus une présomption, le manuscrit signalé par lui, et que l'on conserve dans la bibliothèque de Châlons-sur-Marne, offre bien, en effet, le véritable texte de la célèbre chronique, vainement cherchée jusqu'à ce jour, et c'est ce texte qui paraît aujourd'hui pour la première fois, sous les auspices de l'Académie royale de Belgique.

Jehan le Beal ou Jean le Bel naquit à Liége, dans les dernières années du XIII^e siècle. On ne connaît au juste ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort; tout ce que l'on sait à cet égard, c'est qu'il mourut plus qu'octogénaire vers 1370.

Jean le Bel était de noble extraction : il descendait du lignage d'Ile, l'un des plus anciens de Liége. Son père occupait en 1310 la charge d'échevin; un de ses frères, nommé Henri, fit métier des armes et accompagna, comme notre chroniqueur, messire Jean de Hainaut, seigneur de Beaumont, dans l'expédition qu'entreprit Édouard III contre les Écossais, au commencement de son règne. Un autre fut chanoine de la collégiale de Saint-Jean, à Liége, et mourut en 1364[1].

Froissart et Jean d'Outremeuse ne sont pas les seuls

[1] On lisait autrefois dans cette église l'épitaphe de ce chanoine, ainsi conçue : Hic jacet dominus Ægidius Belli, S. Joannis canonicus, qui obiit anno MCCCLXIV.

Vir pius et lœtus hospes fuit hic tumulatus,
Non parcens opibus, cunctis socialis amicus.

*Voyez* Loyens, Recueil héraldique, p. 38.

écrivains contemporains qui aient parlé de Jean le Bel ; il en est un troisième, qui nous a laissé sur son compte plus de renseignements que les deux autres : nous voulons parler de Jacques de Hemricourt, l'auteur du *Miroir des nobles de Hesbaye,* des *Guerres d'Awans et de Waroux,* et du *Patron de la temporalité.* Jean de Hemricourt se vante d'avoir vécu dans l'intimité de l'illustre chanoine :

« Messire Johans le Beal desseur nomeis — dit-il — ne doibt pas estre oblieis en ce compte, car onkes d'eage d'omme vivant à son temps ilh n'out en l'égliese Saint-Lambert nul miez entachiez de ly, ne de plus franck ne de plus noble régiment ; car je le veys et hantay tant son hosteit que je en saray bin veriteit recordeir. Ilh fut grand et hauz et personables de riches habits et stoffes, samblanz az habits des bannerez, car ses vestemens de parement astoient hammonteis sor les espalles de bons yermens ; ilh estoit foreis de costables pennes et de faims et de cendal sorlon la temporement de temps, et avoit estat de chevaz et de maysnyes alle avenant. Ilh avoit eu en ses jovenes jours falkenirs et brakenirs, chiens et oseaz costablement ; et estoient ses régimens cotidiens, et ly escuwiers d'onneur qu'ilh avoit escoleit tellement affaitiez, que sains parler à leur maistre, s'ilh veoyent alcon valhant homme estraingne, fuist prelaz, chevaliers ou escuwirs, ilh le prioyent fuist al dynier ou al sopeir ; et sorlon ce estoient tosjours ses hosteit porveus ; et sy alcon prinche s'enbatoit en la citeit, ilh convenoit qu'ilh dynast deleis ly.

« Ilh portoit tout habit de chevalier de pyet et de corps et del harnas de ses chevaz, et estoit costables de

fermas et de botennires de pierles et de vrayes pires; les cheveches de ses sorplis estoient tous pres overées de pierles, et estoit sa table onie, et ly bankes de soppeir estoit commons à tos, et as solempniteis ons y siervoit en vasel d'argent. Ilh n'alloit onkes les commons jours delle semaine alle égliese qu'ilh nawist sauze ou vingt personnes qui le conduysoient, tant de ses proismes, come de ses maysnies et de cheaz qui estoient à ses dras. Et quant c'estoit as jours solempnes, chilz qui estoient à ses dras, le venoient quere en son hosteit, et le mynoient alle égliese. Si avoit soventfois ossy grant rotte après ly come après l'évesque de Liége, car ilh avoit bin chinquante ou de moins quarante parsiwans qui tos demoroient al dineir deleis ly, sy qu'ilh estoit chief et soverain de son lynaige, et sorlon che ly portoient ses proismes et amis honeur et révérenche, et ilh les hantoit et avanchissoit en tos estatz; ilh donoit quarante owit paires de robes d'escuwiers et chinq paires de robes à vayres, assavoir à trois cannones et à dois chevaliers.

« Ilh parsiwist les armes en joventeit, et servit al tornoy, et fut delle hosteit monsseigneur Johan de Haynau, saingnor de Beamont et de Cymay. Ilh avoit bon sens natureil et bon régiment sor tos altres; ilh estoit lyes, gays, jolis, et savoit faire chanchons et vierlais; et quéroit tos desduys et tos ses solas, et en ce faisant ilh acquist grandes pentions et grans hiretages. Se ly fist Dyez la grasce qu'ilh viskat tot son temps en prospériteit et en grant santeit, et fut anchiens de quatre viens ans ou plus quant ilh trespassat, et sorlon son estat furent ré-

vérement et costablement faites ses exèques. Ilh out en ses anchiens jours une paire de fis germeaz d'une poirture, nommeis Johan et Gilhes quy furent d'une damoyselle de bonne estration, qui estoit de lynaige De Preit, asqueis dois germeaz, ilh laissat grans possessions [1]. »

Il n'est fait aucune mention, dans ce passage, de la chronique écrite par le fastueux chanoine de Saint-Lambert; Hemricourt ne parle que de son talent à composer des chansons et des virelais [2]; il n'est pas probable cependant qu'il ait ignoré l'existence de ses précieux mémoires, et l'on ne peut attribuer qu'à un oubli le silence qu'il garde à leur égard.

Nous allons maintenant essayer de les faire connaître.

La chronique de Jean le Bel a trait aux événements les plus considérables du quatorzième siècle : « Cy commence — dit l'auteur, en tête de son prologue, — histoire vraye et notable des nouvelles guerres et choses avenues l'an mil CCCXXVI jusques à l'an LXI, en France, en Angleterre, en Escosse, en Bretaigne et ailleurs, et principalement des haults faits du roy Edowart d'Angleterre et des deux roys Philippe et Jehan de France. » Elle correspond donc à la première partie du premier livre de Froissart, et aux cent cinquante-quatre pre-

[1] Hemricourt, Miroir des nobles de Hesbaye, édit. Salbray, p. 158.

[2] On ne possède plus rien de ces chansons et de ces virelais. M. le baron Kervyn de Lettenhove semble disposé à attribuer à Jean le Bel le poème sur la bataille de Crécy, que nous a conservé Gilles li Muisis, ainsi que le poème du Vœu du héron; mais les conjectures de notre savant confrère sont malheureusement trop vagues et trop incertaines pour nous permettre de partager sa manière de voir à cet égard.

miers chapitres de la seconde partie. Elle commence à l'avénement du roi Édouard III et se poursuit jusqu'au célèbre traité de Bretigny, et même un peu au delà.

Jean le Bel prit lui-même une part active à quelques-uns des événements qu'il raconte. Il se nomme le premier, avec son frère Henri, parmi les Hesbignons qui firent la guerre d'Écosse en compagnie de Jean de Beaumont, et c'est en témoin oculaire qu'il en parle. Aussi rien de plus animé que son récit : « Et je mesmes qui fus là présent — dit-il — ne peus en mon hostel entrer pour moy armer, moy et mes compaignons, tant trouvay d'Angles devant nostre huys pour débriser et desrober tout, et tant vismes des saïettes aprez nous voler qu'il nous convint aultre part tirer et attendre l'aventure avecques les aultres[1]. »

Et plus loin : « Ainsi travailliez, hommes et chevaulx, nous convint toute la nuit gesir tous armez sur celle rivière, chascun son cheval en sa main par le frain, car on ne sçavoit où les atachier par défaulte de jour et de nos charroys que nous n'avions poeu mener par tel pays, ainsi que dit vous ay. Ainsi ne goustèrent toute celle nuit ne de foin ne d'avaine, ne de fourrage; et nous-mesmes ne goustasmes d'aultre viande tout le jour ne toute la nuit, que chascun son pain qu'il avoit derrière ly troussé ainsi que dit vous ay, qui estoit de la sueur du cheval tout enordi ; ne ne busmes d'aultre bruvage que de la rivière courant, exceptez aucuns seigneurs qui avoient bouteilles. Et si poeut bien chascun penser

[1] Jean le Bel, t. I, p. 40.

que nous eusmes moult grand soif pour le chault et pour le grand travail que nous avions enduré le jour; et si n'eusmes toute la nuit ne feu ne lumière, ne n'en sçavions de quoy faire, exceptez aucuns seigneurs qui avoient aporté tortis sur leurs sommiers. En tel meschief passasmes celle nuit sans oster selles et sans désarmer[1]. »

Froissart, dans cette partie de sa chronique, n'a fait pour ainsi dire que copier textuellement Jean le Bel, mais quelle différence entre les deux récits! Une simple citation de quelques lignes la fera mieux apprécier que tout ce que nous pourrions en dire. Nous prenons au hasard dans le chroniqueur liégeois :

« A lendemain se deslogea tout l'ost, et chevauchasmes celluy jour tout bellement, car nos chevaulx estoient flebes et mal livrez, et coissiez et cassez sur le dos, et mal ferrez, nos selles pourries et dérouptes, et nous-mesmes mal desiennez. Et feismes tant que nous passasmes celle rivière à grand malaise et à grand péril, car elle estoit grosse et hors de sa rive pour la pluye, pour quoy il y en eust aucuns baigniez et aucuns des Anglois noyez, *de quoy il ne nous chaloit pas grandement*. Quand nous fusmes passez, nous logeasmes là endroit et trouvasmes ung petit meilleur pays, car nous trouvasmes fourrages assez, et aprez, pour une nuit passer, une petite ville que les Escots avoient arse. Si nous sembla que nous fussions cheus en paradis[2]. »

Voici maintenant la paraphrase de Froissart : « Len-

[1] Jean le Bel, t. I, p. 54.
[2] Jean le Bel, t. I, p. 57.

demain, tout l'ost se deslogea ; et chevauchèrent assez bellement, car leurs chevaux estoient foulez et mal livrez, mal ferrez, tachez ès sangles et sur le dos ; et firent tant qu'ilz repassèrent ladite rivière en grand malaise, car elle estoit grosse pour la pluye ; pour quoy il en y eut assez de baigniez et des Anglois noyez. Quand tous furent repassez, ilz se logèrent là endroit, car ilz trouvèrent fourrages ès prez et ès champs pour passer la nuit delez un petit village que les Escots avoient ars à leur passer. Si leur sembla droitement qu'ilz fussent chus en paradis[1]. »

On sait comment se termina cette expédition. Après avoir vainement cherché les Écossais, sans parvenir à les joindre, Édouard III se vit obligé de rentrer en Angleterre où il licencia son armée, et les compagnons de Jean de Beaumont s'empressèrent de regagner leur patrie. « Quant nous eusmes relivré nos chevaulx, — dit Jean le Bel, — nous achetasmes chacun de petites haquenées qui nous peussent raporter, et renvoyasmes tous nos garchons et nos gros harnas, tentes, sommes, males et bahus, dont nous n'avions que faire, et les feismes là endroit mettre en ung vaissel que le roy nous fist livrer. Et montèrent tous nos garchons et arrivèrent à l'Escluse ; et nos seigneurs et nous tous preismes congié du roy, de la royne, et des aultres seigneurs, et nous fist le roy conduire jusques à Douvres par douze chevaliers, pour la doubtance des Angles et des archiers, qui nous hayoient et nous avoient durement menachié à la dé-

[1] Froissart, liv. Ier, chap. XL, p. 29, édit. Buchon (*Panthéon littéraire*), in-8°.

partie; pour quoy nous chevauchasmes toudis parmy le royaume jusques à Douvres. Là, nous trouvasmes vaisseaulx et naves toutes prestes par le commandement du roy, et passasmes le plus tost que nous poeusmes à Wissant, car nous désirions moult nostre retournée, pour la doubtance des Angles, et pour la grand mésaise que nous avions eu et enduré ainsy que vous avez ouy. Quant nous fusmes arrivez à Wissant, chascun prit congé l'ung de l'aultre, bien courtoisement et humblement, et ala chascun là où il amoit mielx[1]. »

Jean le Bel ne dit pas où il se rendit alors ; ce fut probablement à Beaumont, ou plutôt à la cour de Guillaume de Hainaut, car il se montre très au courant de ce qui s'y passait à cette époque, et c'est par lui que nous savons le mieux comment se fit le mariage d'Édouard III avec la princesse Philippe.

A partir de ce moment, Jean le Bel semble avoir renoncé à la profession des armes. Rien, du moins, dans son livre, ne laisse supposer qu'il ait pris part à la seconde guerre d'Écosse qui éclata peu de temps après, ni à celle qu'entreprit le roi Édouard III, pour faire valoir ses prétentions au trône de France. Mais s'il n'y assista point en personne, il les entendit raconter par Jean de Beaumont, qui en fut l'un des principaux acteurs, et sous la dictée duquel il les a, pour ainsi dire, écrites. Son livre peut donc être considéré comme l'une des sources les plus précieuses que nous possédions pour l'histoire de cette grande époque.

[1] Jean le Bel, t. I, p. 73.

Le récit de la première expédition du roi Édouard III, qui se termina, comme on sait, par la levée du siége de Tournay, diffère considérablement chez les deux chroniqueurs. Certains faits, exposés très-brièvement dans Jean le Bel, sont racontés par Froissart avec beaucoup de détails. Ce dernier a puisé à d'autres sources, pour la rédaction de cette partie de son livre, notamment aux récits de plusieurs témoins oculaires. C'est, du reste, ce qu'il a pris soin d'indiquer lui-même en divers endroits de son livre, et ce qu'il dit d'une manière plus explicite encore dans un curieux passage inédit de sa rédaction primitive, conservée à Amiens : « Si comme je vous recorde, —y lit-on, —che siége durant devant Tournay, avinrent plusieurs avenues et grans fès d'armes tant en France comme en Gascoingne et en Escoche, qui ne sont mie à oublier, car ainsi l'ai-je promis à messire et mestres, au commenchement de mon livre, que tous les biaux fès d'armes dont j'ai le mémoire et le juste information, je les remettray avant, jasoit ce que messire Jehan li Biaux, en ses croniques, n'en fait mie de tout mention. Mès ung homme ne puet mies tout sçavoir, car ces guerres estoient si grandes et si dures et si enrachinées de tous costés que on y a tantost oublyet quelque chose qui n'y prent songneusement garde[1]. »

[1] Le manuscrit d'Amiens, dont une copie faite par les soins de feu M. le docteur Rigollot, a été mise obligeamment à ma disposition par M. Garnier, secrétaire perpétuel de la société des Antiquaires de Picardie, est à mon avis l'un des plus précieux que l'on ait de Froissart. C'est incontestablement la plus ancienne rédaction connue de cet écrivain. On y trouve quantité de détails que l'auteur a cru devoir omettre plus tard, et notamment tout ce qui est relatif à la personne de Jean le Bel, dont le livre a servi de base au sien. Quant au manuscrit de

Mais si Froissart a notablement accru ici la chronique de Jean le Bel, il l'a aussi parfois écourtée, en omettant bien des détails intéressants, voire même des chapitres entiers, dont il y a lieu de s'étonner qu'il n'ait point fait usage.

La première partie de la chronique du chanoine de Liége, celle qui fut revue et corrigée par Jean de Beaumont, finissait très-probablement en 1340, à la levée du siége de Tournay; la suite n'en a été écrite que plus tard : « Des aventures lesquelles sourvinrent en ce temps en Gascongne, en Poytou et ès aultres marches, — dit l'auteur en terminant son 39e chapitre, — je ne suis mie bien infourmé, et n'en faiz point de mention, ne de celles d'Escoce entre les Angles et les Escots, car je pourroye bien faillir ; à voir dire, si vault mielx que je m'en taise jusques atant que j'en auray meilleur loisir et que j'en serai mielx infourmé, car j'en diroye envis aultre chose que la vérité. Et certainement ce que j'en ay cy devant escript, je l'ay mit tout au plus prez de la vérité que j'ay peu, selon que je l'ay veu en ma propre personne et que j'en ay souvenance, et ainsy que je l'ay ouy véritablement recorder à ceulx lesquelz ont esté où je n'ay pas esté ; et se mépris ay en aucuns poins, si me soit pardonné [1]. »

Le récit des guerres de Bretagne commence dans Jean le Bel avec le chap. 46. Les chap. 41 à 45, omis

Valenciennes, tant vanté par M. Buchon, et auquel nous avons nous-même attribué dans le principe une assez grande valeur, un examen plus attentif ne nous permet plus d'y attacher la même importance qu'auparavant.

[1] Jean le Bel, t. I, p. 194.

par Froissart, sont relatifs au couronnement du roi de Bohême et aux démêlés de Wenceslas, duc de Luxembourg, avec Louis, comte de Flandre, au sujet de la succession au duché de Brabant.

Après avoir pris *ung petit de loysir*, et après s'être procuré les renseignements qui lui manquaient d'abord, Jean le Bel revient enfin à *la noble histoire du gentil roy Edouard d'Angleterre*, et entreprend celle des guerres de Bretagne[1] : « Et pour chascun mielx infourmer comment tous ces maux avindrent, — dit-il, — j'en conteray une partie ainsi que je le sçay et que j'en ay enquis et ouï dire à ceulx qui ont esté où je n'ai mie esté. »

Dans les imprimés de Froissart, ce passage est remplacé par le suivant : « Et pour chascun mieulx infourmer pourquoy tous ces maux avindrent, j'en conteray aucune partie, ainsi que je sçay, *et que j'en ay enquis au pays mesmement, où j'ay esté et conversé pour en mielx savoir la vérité*, et à ceulx aussy qui ont là esté où je n'ay mie esté, et qui ont veu et sceu ce que je n'ay mie pu voir et concevoir. »

Mais, dans sa première rédaction, que nous a conservée le manuscrit d'Amiens, Froissart entrait dans plus de détails à cet égard : « Pluisseurs jongliours et enchantours en place, y lit-on, ont chantet et rimet les guerres de Bretaingne, et corromput par les chançons et rimes controuvées la juste et vraie histoire, dont trop en desplait à monsseigneur Jehan le Biel, qui la com-

[1] Or ay-je pris ung petit de loisir, si retourneray à la noble histoire du gentil roy Édowart, et la reprendray où je la laissay. JEAN LE BEL, t. I, p. 225.

mencha à mettre en prose et en cronique, et à moy sire Jehan Froissart, qui loyaument et justement l'ay poursuivy à mon pooir, car leurs rimes et les canchons controuvées n'ataindent en riens la vraie matère, mès velleci si comme nous l'avons faite et rachievée par la grande dilligence que nous y avons rendut, car on n'a riens sans fret et sans peine. Jou, sire Jehan Froissart, desrains venus depuis monsseigneur Jehan le Bel en cel ouvraige, ai-je allé et cherchié la plus grande partie de Bretaingne, et enquis et demandé as seigneurs et as hiraus les guerres, les prises, les assaux, les envaïes, les batailles, les rescousses et tous les biaus fès d'armes qui y sont avenut, mouvant sur l'an mil CCCXL, poursuivant jusqu'à la dairainne date de ce livre, tant à la requeste de mesdits seigneurs et à ses fraix que pour ma plaisance accomplir et moy fonder sus title de vérité, ce dont j'ay estet grandement récompenssé. »

Pourquoi Froissart a-t-il plus tard changé cette leçon? Pour les mêmes motifs, sans doute, qui lui ont fait supprimer également partout ailleurs la mention souvent répétée dans le manuscrit d'Amiens des obligations qu'il avait au chanoine de Liége, en ne laissant subsister que cette simple phrase de son prologue : « Je me veuil fonder et ordonner sur les *vrayes chroniques* jadis faites et rassemblées par vénérable homme et discret seigneur monseigneur Jehan le Bel. » Mais ces changements ne sont pas les seuls que Froissart ait apportés au texte de son devancier ; il en est d'autres, beaucoup plus graves, en ce qu'ils altèrent le récit même. Nous nous arrêterons un instant à ces derniers.

Tout le monde connaît les charmants chapitres dans lesquels Froissart raconte la passion d'Édouard III pour la belle comtesse de Salisbury. Ces chapitres sont tout entiers de Jean le Bel, et Froissart n'a fait que se les approprier, en élaguant du récit original tout ce qui se rapportait au viol de la comtesse Alix par le roi. Froissart avait d'abord voulu justifier cette suppression, en contestant l'acte odieux imputé à celui-ci. Voici ce qu'on lit, en effet, dans le manuscrit d'Amiens : « Vous avez bien chy dessus oy parler comment li roys Englès fu enamourés de la comtesse de Sallebrin ; touteffois les cronikes monseigneur Jehan le Bel parollent de ceste amour plus avant et moins convignablement que je ne dois faire, car se il plaist à Dieu, je ne pense jà à encoupper le roy d'Engleterre ne la comtesse de Sallebrin de nul villain reproche. Et pour continuer l'istoire et aouvrir la vérité de le matère, par quoy touttes bonnes gens en soient apaisiet et sachent pourquoy j'en parolle et ramentoy maintenant ceste amour, voirs est que messire Jehan li Biaux maintient par ses cronikes que li roys Englès assez villainement usa de ceste damme, et eult, ce dist, ses vollentés et comme par forche, dont je vous di, si Dieu m'ait, que j'ay moult repairiet et conversé en Engleterre, en l'ostel dou roy principaument et des grans seigneurs de celui pays, maiz oncques je n'en oy parler en nul villain cas. Si en ay-je demandé as plusieurs qui bien le scewissent se riens en euist esté. Ossi, je ne poroie croire, et il ne fait mies à croire que ungs si haus et vaillans hommes que li roys d'Engleterre est et a esté, se daignast ensognyer de déshonneur une

sienne noble damme et un sien chevalier, qui si loyaument le servi toute sa vie; si que dores en avant, de ceste amour je me tairay, et revenray au comte Derby et as seigneurs d'Engleterre qui se tenoient en Bourdiau, etc. »

Voilà ce que Froissart écrivit d'abord; mais, plus tard, il résolut de passer complétement ce fait sous silence, et il alla même jusqu'à supprimer dans les rédactions ultérieures le délicieux épisode de la partie d'échecs qui lui appartient en propre, et qui n'existe que dans le manuscrit d'Amiens. Est-ce le sentiment de la vérité historique, comme il le donne à entendre, qui l'engagea à agir de la sorte, ou bien céda-t-il à d'autres considérations moins avouables? C'est ce que ses futurs biographes auront à examiner. Nous ferons seulement observer que la chronique de Jean le Bel n'est pas le seul monument contemporain où se trouve cette grave imputation contre le roi Édouard, et que les grandes chroniques de Flandres accusent également ce monarque d'avoir eu recours à la violence pour satisfaire sa passion criminelle. Nous ajouterons que si le chroniqueur liégeois avait conservé le moindre doute sur ce point, il n'eût pas manqué de s'en expliquer dans son livre, car personne n'a porté plus haut que lui Édouard III. Qu'on en juge par ce curieux passage omis également par Froissart.

« Aucunes gens qui orront lire ceste hystoire se pourront esmerveiller pour quoy je appelle le roi d'Engleterre, le noble roi Edowart, et tout simplement je nomme le roy Philippe de France; si cuideroient et pourroient

penser que je tenisse bende et partie. Sauve la grâce de chascun, je ne le fais pas pour porter partie, aius le fais pour honnourer celluy qui en ceste hystoire s'est porté le plus noblement : c'est le noble roy Édowart, que on ne pourroit trop honnourer, car tousjours a creu bon conseil en ses besongnes, et ses gens, chevaliers et escuiers, ouï, et chascun, selon son estat, honnouré, et bien deffendu son royaume contre ses anemys, et sur eulx conquesté assez, et son propre corps, dedens son pays et dehors, sans faintise, avecques ses gens aventuré, et ses souldoiers et alliez bien payé et du syen largement donné ; si en doibt estre de tous moult voulentiers servi et partout noble roy clamé. Ce n'a pas fait le roy Philippe de France, ains a laissié son pays en pluseurs marches exillier et waster, et s'est toudis tenu en tous pays pour son corps aisier et de péril garder ; et a tousjours creu povre conseil de clercs et de prélats, et mesmement ceulx qui luy disoient : « Cher sire, ne vous weilliez effréer ne vostre personne aventurer, car à mésaise vous pourriez de trahison garder ; on ne se scet en cui fier ; mais laissiez ce joeune roi d'Angleterre en folie son temps user et son avoir despendre, il ne vous poeut, pour faire fumière, déshériter, et quant il aura tout despendu, il luy en convindra retourner ; encores n'a-il concquis Boulongne, Amiens, ne Saint-Omer ; quant retourné sera, vous pourrez légièrement vos pertes recouvrer. » Telz conseillers a creu le roi Philippe, non pas les seigneurs et barons de son pays, ains en a aucuns par souspechon de trahison fait villainement morir et leurs hoirs déshérité ; si en doibt estre de tous moins

prisié et honnouré. Avecques ce, il a durement pressé son pays de maletotes et les esglises de disiesmes, et tousjours fait forgier mauvaise monnoye en pluseurs lieux, et celle fait refondre et reforgier aultre pour plus faire monter, et puis le faisoit ravaler quant luy plaisoit, tant qu'en marchandise on ne se povoit congnoistre; ne oncques ses souldoiers ne furent bien payez, ains leur a convenu souvent despendre du leur, de deffaulte de payement, aussy, souvent, leurs chevaulx et armeures vendre en poursuivant les trésoriers. Si doibt estre tel prince qui ainsy se gouverne moins amé de ses gens; et est grand pitié et dommage quant, par mauvaiz conseil, le royaume de France, qui tout le monde avoit surmonté de honnour, de sens, de clergie, de chevalerie, de marchandise, et de toutes bontez, est ainsi triboulé et à tel meschief alé par ses anemis et par luy-meismes, que celluy qui en doibt estre sire est pris, et prez que tous les seigneurs et chevaliers du pays sont mors et emprisonnez; bien croy que par miracle Dieu le soeuffre. Si m'en tairay atant, je n'en puis maiz, et retourneray à nostre matère à parler du noble roy Édowart que chascun doibt amer, prisier et honnourer, car il l'a bien deservi. Si en doibt-on bien loer Dieu et regrâcier. »

Un peu plus loin, Jean le Bel n'est pas moins sévère à l'égard de Philippe de Valois. L'auteur nous montre les Anglais s'approchant de plus en plus de Paris, sans que le roi fasse rien pour leur barrer le passage :

« Quant le pont de Poissy fut bien refait, — dit-il, — sique chars et charrettes y povoyent bien passer, il (le roy Édouard) passa oultre, et tout son ost paisiblement, que

oncques ne trouva qui le destourbast, de quoy ce fut grand merveille en pluseurs manières. La première fut comment les Angles poeurent refaire le pont à Poissy, dedens si brief terme que de quatre jours ou de cinq; n'avoient apresté nulz pour le refaire, ne nef ne naisselle sur quoy se poeussent arrester en l'esgue pour refaire ledit pont, et n'avoient mesrien apresté à la longueur qu'il y falloit, et touteffoys il fut fait dedens quatre jours ou cinq. L'aultre merveille si est, quant le pont fut refait, comment le roy Philippe, qui estoit à Paris à sept petites lieuues prez, à tout son plus grand povoir de seigneurs et de gens d'armes qu'il avoit mandé pour deffendre son pays, comment fut-ce qu'il n'ala courir sur ces anemis qui luy faisoient voler la fumière et les flamesches par dessus sa teste à Paris, ou au mains qu'il fust venu deffendre le passage. La tierce merveille fut quant il les sçavoit si prez de luy, pourquoy il ne leur aloit courir sus par de là la rivière de Saine, quant il sçavoit que tous les pons sur Saine estoient deffais, et qu'ilz ne povoient fuir ne passer la Saine, si ne refaisoient ung pont en aucun lieu; je ne sçay comment ce poeut estre. A brief parler, il n'eut oncques hardement ne courage de combatre, car ses conseilliers l'avoient enchanté et enfourmé tant, qu'ilz luy faisoient croire qu'il seroit trahy et perdu s'il se combatoit; et luy mettoient en l'oreille que ce seroit par aucuns des plus nobles et des plus poissans de son pays, desquelz aucuns furent pour telles souspechons mis à villaine mort, ainsy que vous avez ouy, sique par telz enhortemens ledit roy Philippe ne s'osoit mettre en aventure de combatre, car

prince qui ses gens mescroira, jamaiz bon fait n'entreprendra. On doibt mielz croire que ceulx qui ce luy conseilloient le faisoient pour le trahir que les nobles chevaliers qui en estoient à tort souspechonnez, et qui mettoient corps et vye en aventure avecques luy. Si m'en tairay atant ; j'en ay trop parlé par aventure ; si retourneray à nostre matère. »

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre, mais celles-ci suffisent pour démontrer ce que nous avancions tout à l'heure ; elles permettront, en outre, d'apprécier toute l'importance de la chronique que nous publions.

On lira avec non moins d'intérêt les pages consacrées au récit de la bataille de Crécy : « Je l'ay escript, — dit le chanoine de Liége, — au plus prez de la vérité, ainsi que je l'ay ouï recorder à mon seigneur et amy messire Jehan de Haynaut, que Dieu absoulle, de sa propre bouche, et à dix ou à douze chevaliers et compaignons de son hostel qui furent en la presse avecques le proeu et gentil roy de Bohême, auxquelz les chevaulx furent tuez dessoubs eulx ; et si l'ay ouï recorder en telle manière à plusieurs chevaliers Angles et d'Alemaigne qui furent là de l'aultre partie. »

Froissart qui ne s'est point borné ici à copier Jean le Bel, mais qui l'a considérablement accru, a également pris soin d'indiquer à quelle source il a puisé ses informations : « Ce que j'en says, — dit-il, — *je l'ay sceu le plus par les Anglois*, et aussi par les gens de messire Jehan de Haynaut, qui fut toujours delez le roi de France. »

Le récit de Froissart, tel qu'il existe dans les impri-

més, est la *version anglaise* de la bataille de Crécy; dans sa rédaction primitive, que nous publions en appendice, l'auteur était resté plus fidèle en bien des points à la narration de Jean le Bel; « mais, livré aux intérêts de l'Angleterre, présentant son livre à des rois anglais, séjournant tantôt à leur cour, tantôt à Bordeaux, auprès du fameux prince Noir, arrivé à l'âge mûr, alors que la candeur de la jeunesse fait place aux préoccupations politiques, Froissart, — dit M. Rigollot dans son intéressant mémoire sur le manuscrit de la bibliothèque d'Amiens, — prit à tâche, en écrivant de nouveau sa chronique, de changer tout ce qui, dans celle de Jean le Bel, devait contrarier les maîtres auxquels il s'était dévoué..., et tout porte à penser que les changements faits par lui à son premier travail, loin d'être un hommage rendu, après coup, à la vérité, sont au contraire calculés pour l'altérer et pour donner le change à l'opinion sur des faits d'une grande importance historique. »

Le siége de Calais suivit la bataille de Crécy. On connaît l'admirable récit que nous en a laissé Froissart. Mais ce que l'on ignorait, et que l'on sera bien étonné d'apprendre, c'est que ce récit est tout entier de Jean le Bel, et c'est à celui-ci qu'il faudra désormais en faire honneur, ainsi que de tant d'autres morceaux attribués jusqu'à ce jour au chroniqueur de Valenciennes. Nous ne voulons pas que l'on nous croie sur parole, nous citons textuellement, afin que chacun puisse comparer les versions. Peut-être le lecteur trouvera-t-il, comme nous, que le récit de Jean le Bel, dans sa touchante simplicité, est encore supérieur à celui de Froissart.

« Quant ceulx de Calays virent que le roy Philippe s'en estoit alé ainsy, et que toute leur espérance estoit faillie, et estoient à si grand meschief de famine que le plus poissant à paine se povoit soustenir, si eurent conseil qu'il leur valoit mielx mettre en la grâce du roy d'Angleterre et en sa pure volenté, se plus grande douceur n'y povoient trouver, que soy lesser morir de faim, car les pluseurs en pourroient arragier et perdre corps et âme. A ce conseil ilz s'acordèrent tous, et prièrent à messire Loys de Vyane, leur souverain, qu'il en voulsist parler. Si vint [aux créneaulx] ledit messire Loys, et signa qu'il vouloit parlementer. Le roy y envoya tantost le conte de Noirhantonne, messire Watier de Manny, messire Renault de Cobaing, et messire Thomas de Holande. Quant ilz furent là venus, ledit messire Loys leur dit : « Seigneurs, vous estes moult vaillans chevaliers ; vous sçavez que le roy de France, que nous tenons à seigneur, nous a cy envoyé, et commandé que nous gardissions ceste ville et chastel si que blasme n'en eussions et il n'en eut point de dommage ; nous en avons fait nostre povoir. Or est nostre secours failli, et vous nous avez si estraint que nous n'avons de quoy vivre ; ains, nous convendra morir et arragier de faim, se le noble roy n'a pitié de nous. Cher sire, si luy weilliez prier en pitié qu'il weille avoir mercy de nous, et nous en weille tous lesser aler ainsy que nous sommes ; si prende la ville et le chastel, et toute la richesse qui dedens est, il y en trouverat assez. »

« Messire Watier de Manny respondi et lui dit : « Messire Loys, nous sçavons assez de l'intencion de nostre

seigneur, car il le nous a dit, mais ce n'est pas son entente que vous en puissiez aler ainsy que luy avez dit; ains est son propos que vous vous mettez tous en sa pure volenté, ou pour raenchonner ceulx qu'il luy plaira ou faire morir, car vous luy avez fait tant de despis et le sien despendre, et foison de ses gens morir, si luy en ennoye ce n'est pas merveille. » Ledit messire Loys respondi : « Ce seroit trop dure chose pour nous, se nous consentions ce que vous avez dit; nous sommes chi ens ung poy de chevaliers et d'escuiers, qui avons nostre seigneur servi le plus loyalement que poeu avons, comme vous feriez le vostre et feriez en semblable cas, et avons souffert maintes mésaises; mais ainchoys endurrions-nous le plus grand tourment que oncques gens firent, que nous consentissions que le plus petit garchon de la ville eust aultre mal que le plus grand; mais nous requérons humblement que vous priez au roy qu'il nous weille recepvoir en pitié, au mains prisonniers, saufs nos corps et nos membres. »

« Messire Watier dit qu'il feroit voulentiers ce message et en feroient leur povoir. Ilz contèrent au roy toutes ces parolles, mais il n'en voulut riens faire, ne s'acorder à celle derraine requeste, pour prière ne pour raison que on luy sceut monstrer. « Doncques, luy dist messire Watier de Manny, sire, vous porriez bien avoir tort et nous donner mauvaiz exemple; se vous nous envoyez en aucune de vos fortresses, par sainte Marie nous n'y-rons pas si voulentiers, se vous faites ces gens mettre à mort ainsy que vous dittes, car ainsy feroit-on de nous en semblable cas, combien que nous feissions nostre

debvoir. » Cil exemple amolist grandement le cueur du roy, si dist : « Coseigneurs, je ne weil pas estre tout seul encontre vous, alez vous en arrière, et leur dittes que pour l'amour de vous tous, je les rechevray voulentiers tous comme prisonniers, sauf que j'en weil avoir six des plus gros de la ville, lesquelz venront par devant moy en pures et simples chemises, la hart au col, et m'aporteront les clefs de la ville, et feray d'eulx ma pure volenté. »

« Ces seigneurs raportèrent ce message audit messire Loys, et luy dirent que à grande paine l'avoient impetré. Ledit messire Loys dist, puis que aultre chose ne povoit estre, il le raporteroit voulentiers à ceulx de la ville et à ses compaignons. Le chevalier se parti des créneaulx, et fist sonner la cloche et assembler toutes les gens de la ville, hommes et femmes, désirant donner bonnes nouvelles, car ilz arragoient de faim tous. Ledit chevalier leur dit ces nouvelles ; ilz commencèrent alors si fort à braire et crier, que ce fut grande pitié. Aprez, se leva en piez le plus riche bourgoys de la ville qu'on appelloit seigneur Eustace de Saint-Pierre, et dit ainsy devant tous : « Seigneurs, grand pitié et meschief seroit de laissier morir ung tel poeuple qui ci est, pour famine ou aultrement, et si seroit grande aumosne et grande grâce envers Nostre Seigneur qui les pourroit deffendre. Quant à moy j'ay si grand espérance en Nostre Seigneur, que se je puis sauver ce poeuple par ma mort, j'auray pardon de mes deffaultes ; si weil estre le premier des six, et me mettray voulentiers nuds piez, en pure chemise, la hart au col, en la mercy du roy Edowart. »

« Quant le bourgoys eut dit celle parolle, chascun l'ala aourer de pitié, et pluseurs femmes et hommes se laissèrent cheoir à ses piez tenrement; ce ne fut pas merveille, car nulz ne pourroit penser la grande destresse de famine qu'ilz avoient enduré plus de six septmaines devant. Quant ce proeudons sire Eustace eust ainsy parlé comme vous avez ouy, ung aultre bourgoys des plus riches aussy pareillement se leva, et dit semblablement, et qu'il vouloit estre le second. Aprez, se drescha le tiers bourgoys, après, le quart, et puis le cinquiesme et puis le sixiesme, je n'ay que faire de les nommer tous, maiz tous dirent de leur pure volenté qu'ilz se mettroient en la volenté du roy Edowart, qu'on tenoit au plus vaillant prince du monde, ainsy qu'il l'avoit devisé, pour sauver le remanant du poeuple qui là estoit. Ce fut grande pitié pour eulx et grande grâce pour tous ceulx de la ville.

« Ces six bourgoys, qui estoient les plus riches de la ville, voulurent le remanant du poeuple sauver, et accomplir le plaisir du roy Edowart. Si se mirent tantost en l'estat que aler debvoient par devers luy, et dirent aux chevaliers : « Nous désirons tous tant de sauver le poeuple de ceste ville, que nous nous mettons ainsy que vous véez et que vous nous avez rapporté, et portons les clefs du chastel et de la ville avecques nous ; si nous weilliez mener et prier pour nous qu'il weille avoir de nous pitié. »

« Les quatre seigneurs prirent ces six bourgoys et les menèrent par devers le roy. Tout l'ost s'assembla en la place ; là y eut grande presse, ce povez sçavoir ; et pluseurs disoient que on les pendit apertement, et pluseurs

ploroient de pitié. Le noble roy accompagné de ses contes et barons s'en vint en la place, et la royne enchainte le suivi, pour veoir que ce seroit. Les six bourgoys se mirent tantost à genoulx par devant le roy, et [messire Eustace] dit ainsy : « Gentilz roy, véez cy nous six qui avons esté de l'ancienne bourgoisye de Calays, et grands marchans, nous vous apportons les clefs de la ville et chastel de Calays, et les vous rendons à vostre plaisir ; si nous sommes mis en tel point que vous véez à vostre pure volenté, pour le remanant du poeuple sauver, qui a souffert mainte paine ; si weilliez de nous avoir pitié et mercy par vostre très-haulte noblesse. » Certes il n'eut adoncques en la place seigneur ne chevalier qui ne plourast de pitié ne qui poeut parler de pitié ; et le roy avoit adoncques le cuer si dur de couroux, qu'il ne poeut à grand pièce respondre, puis commanda que on leur copast les testes tantost. Tous les seigneurs et chevaliers luy prièrent tout en plourant tant que ilz poeurent, que il eut pitié d'eulx ; mais il n'y voult entendre. Adoncques parla le gentil chevalier messire Watier de Manny, et dit : « Ha ! gentil sire, weilliez refréner vostre courage ; vous avez la renommée et fame de toute gentillesse ; ne weilliez pas faire chose par quoy on puist parler sur vous en nulle villainie ; se vous n'en avez pitié, toutes gens diront que vous avez le cuer plain de toute cruaulté, comme de faire morir ces bons bourgoys, qui de leur propre volenté se sont venus rendre à vous pour sauver le remanant du poeuple. » A ce point se grignya le roy, et dist : « Messire Watyer, souffrez-vous ! il n'en sera aultrement ; face-on venir le bourreau ; ceulx de

Calays ont fait morir tant de mes hommes qu'il fault aussy ceulx-cy morir. »

« [Adoncques fit la noble royne d'Angleterre grand humilité, qui estoit durement enceinte, et plouroit si tenrement de pitié que elle ne pouvoit se soustenir. Si se jeta à genoux par devant le roy son seigneur et dit ainsy][1] : « Ha ! gentil sire, depuis que j'ay passé la mer en grand péril ainsy que vous sçavez, je ne vous ay riens demandé, si vous prye et requier, à jointes mains, que pour l'amour du filz de Nostre Dame, vous weilliez avoir mercy d'eulx. » Le gentil roy arresta ung poy de parler et regarda la royne devant luy à genoulx, amèrement plourant ; si luy commença ung petit le cueur à amollier, et luy dist : « Dame, j'amasse mielx que vous fussez aultre part ; vous me priez si tendrement que je ne le vous ose escondire ; et combien que je le face envis, néantmains, prenez-les, je les vous donne. » Si prist les six bourgoys par les chevestres, et les livra à la royne, et quitta de mort tous ceulx de Calays pour l'amour d'elle ; et la bonne dame fist revestir et aisier lesdis six bourgoys. »

Une lacune existe dans presque tous les manuscrits de Froissart, lacune que ses éditeurs ont cherché à remplir à l'aide d'un extrait des chroniques de Saint-Denis, mais qui a été seulement comblée de nos jours, par M. Johnes, d'abord, et après lui par M. Buchon. Il s'agit du récit des événements qui séparent la prise de Calais de la bataille de Poitiers.

[1] Les mots placés entre deux crochets manquent dans le manuscrit de Châlons ; nous les avons rétablis d'après Froissart.

En recevant le manuscrit de Châlons-sur-Marne, l'un de nos premiers soins fut de vérifier si les conjectures de M. Buchon à ce sujet étaient exactes, et si les vingt-deux chapitres nouveaux qu'il a publiés d'après le manuscrit de Soubise, en remplacement du lourd mémorandum des chroniques de Saint-Denis, sont bien réellement de Froissart. C'est une question à laquelle on peut aujourd'hui répondre affirmativement, puisque ce fragment se retrouve en grande partie dans Jean le Bel, notamment la relation du combat des trente Bretons contre trente Anglais, publiée pour la première fois par Buchon, et qui est encore aujourd'hui le seul récit en prose donnant à cet événement une autorité historique.

Nous voici enfin arrivé à *la grosse bataille de Poitiers*. C'est à partir de cette bataille, comme il le dit lui-même, que Froissart, *devant ce moult jeune de sens et d'âge, et à peine issu de l'école,* a surtout *multiplié et accru* la chronique de Jean le Bel. Jusqu'ici, sauf quelques épisodes qui lui appartiennent en propre, l'illustre chroniqueur de Valenciennes a constamment suivi pas à pas le chanoine de Liége. Il n'en sera plus ainsi désormais, et c'est *après s'être enquis lui-même à son pouvoir et demandé du fait des guerres et des aventures* qu'il poursuivra les immortels récits auxquels la bataille de Poitiers sert en quelque sorte de prologue.

Nous ne pousserons point notre examen plus loin; nous croyons avoir suffisamment démontré, par tout ce qui précède, la grande importance des Mémoires de Jean le Bel. Il n'existe point, à notre avis, de document

plus précieux à consulter pour l'histoire des règnes d'Édouard III et de Philippe de Valois. Froissart, en effet, ne peut être considéré comme auteur contemporain pour les événements qui précédèrent la conclusion du traité de Bretigny. Jean le Bel, au contraire, s'est trouvé mêlé à la plupart d'entre eux; il les a connus ou par lui-même ou par des personnes qui devaient en être parfaitement instruites. La Curne de Sainte-Palaye a donc eu raison de dire qu'il eût été impossible au chroniqueur de Valenciennes de choisir un guide plus sûr et mieux informé. Comme ce dernier, qu'il a eu l'honneur d'inspirer, et qui lui doit son meilleur style ainsi que les plus belles parties de son premier livre, Jean le Bel peint avec de simples et fortes couleurs; son récit est vif, attachant, plein de charme, comparable, en un mot, à celui de Froissart, le narrateur par excellence, et souvent il l'emporte sur lui en profondeur. Jean le Bel est un grand prosateur de plus, dont la Belgique a droit d'être fière, et qu'elle peut hardiment placer à côté des plus grands noms littéraires de la France.

Nous avons cherché à déterminer l'époque à laquelle l'illustre chanoine de Liége écrivit ses curieux Mémoires. Il résulte des propres indications de l'auteur, et des renseignements fournis par Jean d'Outremeuse, que la première partie de son ouvrage, celle qui s'arrête à la levée du siége de Tournay, a dû être composée antérieurement à la bataille de Poitiers, Jean de Beaumont, qui la revit, étant mort quelques mois avant cet événement. D'un autre côté, la révision de cette première partie, sinon sa composition, est certainement postérieure à

l'année 1350 ou 1351, puisqu'on y donne au comte de Derby le titre de duc de Lancastre qu'il ne reçut qu'alors[1].

Jean de Beaumont n'existait plus lorsque Jean le Bel écrivit le récit de la seconde expédition des Anglais en France : « Je l'ay ouy recorder — dit-il, en parlant de la bataille de Crécy — à mon seigneur et amy Jehan de Haynau, *que Dieu absoulle.* » L'auteur parle, en outre, aux chapitres 42 et 44, de faits qui se passèrent en 1356 et 1357. On ne peut donc reporter à une époque antérieure la rédaction définitive de cette partie du livre, dont les matériaux étaient sans doute rassemblés depuis longtemps.

L'histoire des événements postérieurs à la bataille de Poitiers a été écrite pour ainsi dire au jour le jour, et à mesure que ces événements avaient lieu. C'est ainsi que Jean le Bel mentionne en 1358 un arrangement intervenu entre le roi de France, prisonnier à Londres et le roi d'Angleterre, mais en ajoutant : « la manière de la paix et les condicions ne sçavoit ons encores communément quand ce fut escript ; » et un peu plus loin, il fait connaître ces conditions.

Le récit s'arrête brusquement au mois d'avril 1361, avec le départ des compagnies pour le Milanais, sous la conduite du marquis de Montferrat. Notre chanoine avait alors plus de soixante-dix ans ; il n'est donc point probable qu'il ait continué ses Mémoires au delà de cette époque.

[1] C'est une observation qu'a déjà faite avant nous M. le baron Kervyn de Lettenhove, dans l'intéressante notice qu'il a publiée à Bruges en 1852, sous ce titre : *Jean le Bel. Chroniques et poésies,* in-8°.

On ne connaît qu'un seul manuscrit des chroniques de Jean le Bel. Ce manuscrit, conservé au siècle dernier dans la bibliothèque de Saint-Pierre-aux-Monts de Châlons-sur-Marne[1], passa plus tard dans celle de la même ville, où il demeura ignoré jusqu'à nos jours. Un élève distingué de l'École des Chartres, M. Meyer, l'y découvrit en 1861, et le prit d'abord pour l'une des plus anciennes rédactions de Froissart, sinon pour celle que ce chroniqueur dit avoir présentée à la reine Philippe de Hainaut, lors du premier voyage qu'il fit en Angleterre. M. Paulin Pâris l'étudia à son tour, et ne tarda point à y reconnaîte les *vrayes chroniques*, si longtemps cherchées, de Jean le Bel. Mon savant ami s'empressa de me donner avis de cette trouvaille par une lettre que je communiquai aussitôt à notre Académie royale. Enfin, grâce à l'obligeante entremise de M. le baron de Talleyrand Périgord, alors ministre plénipotentiaire de France

[1] Bibliothèque historique de la France, par Lelong et Fontette, t. II, p. 169, nº 17045. Voici comment ce manuscrit se trouve indiqué dans cet ouvrage : « Histoire vraye et notable des nouvelles guerres et choses avenues depuis l'an 1326 jusqu'à l'an 61, en France, en Angleterre, en Escoce, en Bretaigne et ailleurs, et principalement des haults faits du roy Édowart d'Angleterre, et des deux roys Philippe et Jehan de France. »

« Cette histoire est conservée dans la bibliothèque de Saint-Pierre de Châlons ; elle est distribuée en 225 chapitres. Le premier commence ainsi : etc. »

M. le baron Kervyn de Lettenhove, à qui rien n'échappe, avait remarqué cette note, et croyant que l'abbaye, où était autrefois conservé ce volume, était celle de Saint-Pierre de Châlons-sur-Saône, il alla le demander inutilement, il y a deux ou trois ans à la bibliothèque publique de cette ville. S'il s'était adressé à celle de Châlons-sur-Marne, c'est à l'auteur de la découverte des mémoires de Charles-Quint, que serait également échue la bonne fortune de retrouver les *Vrayes chroniques* de Jean le Bel.

à Bruxelles, le gouvernement impérial voulut bien autoriser l'envoi de ce volume, à Liége, où je l'ai fait copier sous mes yeux.

Le manuscrit de Châlons-sur-Marne est un in-folio, sur papier, à deux colonnes, comprenant deux cent trente feuillets. Il ne porte point de nom d'auteur, mais l'attribution de l'ouvrage à Jean le Bel ne peut être mise en doute. La transcription semble appartenir aux premières années du xv[e] siècle, sinon à la fin du xiv[e]. Le texte est généralement correct, et nous avons eu peu de chose à faire pour l'établir tel que nous le publions aujourd'hui.

Il nous eût été facile de multiplier les notes, en faisant remarquer les leçons nouvelles que le texte de Jean le Bel fournira pour la rectification de nombreux passages de Froissart, tronqués ou défigurés par les copistes; mais nous n'avons pas cru devoir trop nous étendre là-dessus, des observations de ce genre nous paraissant mieux à leur place dans une future édition de Froissart. Nous avons eu soin, du reste, de toujours indiquer, au bas des pages, les chapitres correspondants du chroniqueur de Valenciennes, ce qui permettra au lecteur de comparer les deux textes et de faire lui-même des rapprochements qui ne seront pas sans intérêt.

On remarquera, sans aucun doute, les différences existant entre le texte de la version que nous publions aujourd'hui, et celui du fragment que nous avons mis au jour en 1850, d'après Jean d'Outremeuse. Ces différences proviennent de ce que ce dernier n'a pas reproduit dans son livre, comme nous l'avions pensé d'abord, le texte

même des *vrayes chroniques*, mais un simple abrégé arrangé par lui et écrit dans le dialecte roman que l'on parlait à Liége au xiv[e] siècle. Il y a loin de là au style de Jean le Bel, nourri de la lecture des chroniques de Bauduin d'Avesnes, et qui ne cessa de s'inspirer aux traditions littéraires du Hainaut.

M Buchon a publié, à la suite de sa première édition de Froissart, imprimée chez Verdière, en 1825, une chronique en prose de Richard II, qu'il attribue à un autre Jean le Bel, vivant en 1449, et qui aurait été également chanoine de Saint-Lambert, à Liége.

Hemricourt, dans le passage que nous avons cité plus haut, parle en effet de deux fils naturels que l'auteur des *vrayes chroniques* eut dans ses vieux jours d'une noble damoiselle du lignage Des Prez, et des enfants de l'aîné, nommé Jean. Il est possible, ainsi que l'a fait remarquer avant nous M. le baron de Reiffenberg, que l'un de ces enfants soit devenu plus tard chanoine de Saint-Lambert comme son aïeul, et que conservant toujours un attachement de famille pour Richard, fils du prince Noir, il se soit mis à *chroniser* à son tour cette partie de l'histoire d'Angleterre. Ce n'est là, du reste, qu'une simple hypothèse qui a été combattue depuis avec infiniment de savoir par notre honorable confrère, M. Kervyn de Lettenhove, et sur laquelle nous ne voulons point encore nous prononcer[1].

Quant à Gilles, le second fils naturel de Jean le Bel,

[1] *Voyez* Notice sur les chroniques inédites de Gilles le Bel, par Kervyn de Lettenhove, in-8°. Extrait des Bulletins de l'Académie, 2[e] série, t. II, n° 6.

ce fut, dit Hemricourt, *un gaillard éveillé et un bon compagnon,* ce qui ne l'empêcha point de devenir chanoine de la collégiale de Saint-Martin, à Liége. Lui aussi s'occupa de recherches historiques, et tout récemment M. Kervyn de Lettenhove a retrouvé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, le *livre des merveilles et notables faits,* dont ce Gilles est l'auteur. L'ouvrage est malheureusement dépourvu de tout mérite littéraire, et n'a aucune valeur historique. Gilles le Bel composa également, dit un ancien héraldiste liégeois, *des resveries touchant les maisons et blazons,* mais elles ne sont point parvenues jusqu'à nous.



# CHRONIQUE

DE

# MESSIRE JEHAN LE BEL.

## PROLOGUE.

**Commence histoire vraye et notable des nouvelles guerres et choses avenues l'an mil CCCXXVI jusques à l'an LXI, en France, en Angleterre, en Escoce, en Bretaigne et ailleurs. Et principalement des haults faitz du roy Edowart d'Angleterre et des deux roys Philippe et Jehan de France[1].**

Qui veult lire et ouïr la vraye hystoire du proeu et gentil roy Edowart, qui au temps présent règne en Angleterre, si lise ce petit livre que j'ay commencé à faire, et laisse ung grand livre rimé que j'ay veu et leu, lequel aucun controuveur

[1] Jean d'Outre-Meuse n'a point reproduit ce prologue dans sa chronique; il l'a connu toutefois, et il l'indique dans le passage suivant dont il a fait précéder le texte de Jean le Bel : « Le commenchement de la matère, qui est à la coronation le roy Eduart est teile. Premirement, *ilh* (Jean le Bel) *fait ung teismes aldit libre,* et puis il comenche à la coronation de jovene roy Eduart qui fut coroneis sor l'an MCCC et XXVI, le jour de Noiel, qui astoit le premier jour de la daute del nativiteit Nostre Singnour, l'an MCCCXXVII. Et fut chu al vivant de son père Eduard et de sa mère Ysabeal. Car certaine chouse est, etc.

a mis en rime par grandes faintes et bourdes controuvées, duquel le commencement est tout faulx et plain de menchongnes, jusques au commencement de la guerre que ledit roy emprit contre le roy Philippe de France. Et de là en avant peut avoir assez de substance de vérité et assez de bourdes, et sy y a grand plenté de parolles controuvées et de redictes, pour embelir la rime, et grand foison de si grands proesses racontées sur aucuns chevaliers et aucunes personnes, qu'elles debveroient sembler mal créables et ainsy comme impossibles; par quoy telle hystoire ainsy rimée par telz controuveurs pourroit sembler mal plaisant et mal aggréable à gens de raison et d'entendement. Car on pourroit bien attribuer, par telles parolles si desmesurées sur aucuns chevaliers ou escuiers, proesses si oultrageuses que leur vaillance en pourroit estre abessée, car leurs vrais fais en seroient mains creus, de quoy ce seroit dommage pour eulx, pourquoy on doibt parler le plus à point que on poeut et au plus prez de la vérité. Car hystoire est si noble, ce m'est advis, et de si gentile proesse, qu'elle est bien digne et mérite d'estre mise en escript pour le en memoire retenir au plus prez de la vérité, s'il estoit qui bien le sceust et voulsist mielx faire de moy[1]. Et sy y sont tant avenues d'aventures notables et périlleuses, et tant de batailles arrengées et d'aultres faitz d'armes et proesses, puis l'an de grâce mil CCC et XXVI que ce gentil roy fut couronné en Angleterre, que il et tous ceulx qui ont esté avecq luy en toutes ces batailles et aventures, ou avecques ses gens là où n'a pas esté en sa propre personne, comme vous pouvez cy aprez ouïr, doibvent bien estre tenus et réputez pour proeuz, combien qu'il y en ait grand foison de telz qui doient estre réputez pour souverains proeuz entre et dessus tous les aultres, si comme le propre corps du gentil roy le prince de Galles, son filz, selonc sa joeunesse, le duc de Lencaste, messire Renals De Coban, messire Watier

[1] Une partie de ce qui suit correspond au chapitre Ier de Froissart, édit. Buchon.

De Manny, messire Franc De Hale, et plusieurs aultres que je ne scay tous nommer; car par toutes les batailles que ceulx que j'ai nommé ont esté, ilz ont eu victoire pour eulx par terre et par mer, et se sont monstrez si vassaument que on les doibt bien tenir proeuz et oultre proeuz. Maiz pour ce n'en doibvent pas les aultres, qui avecques ont esté, pis valoir, car à vérité dire, on doibt bien tenir tous ceulx à proeuz lesquelz en celles batailles si crueuses et périlleuses dont il y en a eu plusieurs, ont osé demourer jusques à la desconfiture souffisanment faisans leur debvoir. Et doibt bien souffire de dire : cil chevalier fut le mielx faisant en celle bataille là, et le chevalier nommer et la bataille aussy; et cil aultre chevalier fist moult bien aussy, et aussy fist cil aultre, sans attribuer à nulluy proesse malcréable par corps d'omme achever. Et ainsy doibt-on recorder de toutes les batailles et entreprises dont on veult faire mencion; car on scet bien que quant une bataille rengée est assemblée, la fortune est tantost tournée d'un costé ou d'aultre; mais tousjours a de mielx faisans les ungs que les aultres, si les doibt-on bien recorder en nommant qui les scet.

Et pour tant que en ces hystoires rimées treuve-on grand plenté de bourdes, je veuil mectre paine et entente quant je pourray avoir loisir d'escrire par prose ce que je ay veu et ouy recorder par ceulx qui ont esté là où je n'ay pas esté, au plus prez de la vérité que je pourray, selonc la mémoire que Dieu m'a presté, et au plus brief que je pourray, sans nulluy placquier. Et se je ne le puis parfaire, si le face un aultre aprez moy, à cui Dieu en donnera la grâce.

## CHAPITRE PREMIER.

**Cy aprez est contenue la génération du noble roy Edowart, et comment il fut déchassé d'Angleterre.**

Premièrement[1], pour entrer en ma matère, certaine chose est que l'opinion des Angles est communément telle, et l'a-on souvent veu avenir en Angleterre puis le roy Artus, que entre deux vaillans roys d'Angleterre a tousjours eu ung mains souffisant de sens et de proesse. Et assez est apparant au gentil roy Edowart qui maintenant règne, pour lequel ceste hystoire est encommencée; car vérité est que son ayeul, que on clamoit le bon roy Edowart, fut moult sage proeudomme, hardy, entreprenant et bien fortuné en fait de guerre, et eut moult à faire encontre les Escots, et les conquist trois fois ou quatre; et ne poeurent oncques les Escots avoir victoire ne duré sur luy tant qu'il vesqui. Et quant il fut trespassé, son filz de son premier mariage, qui fut père à ce gentil roy Edowart, fut aprez luy couronné, qui pas ne le ressembla de sens ne de proesse, ains gouverna et maintint son règne moult salvagement et par le conseil d'aultruy, par quoy en aprez luy en meschey moult durement, ainsy que vous porrez cy aprez ouïr, s'il vous plaist. Car assez tost aprez comme il fut couronné, le noble roy Robert de Breux, qui estoit

[1] Froissart, chap. II.

roy des Escots, et tant souvent avoit donné à faire au bon roy Edowart dessusdit, qu'on tenoit pour moult proeu, reconquist toute Escoce et la bonne cité de Berwych avecq; et ardi et gasta grand partie du royaume d'Angleterre bien quatre journées ou cinq dedens le pays par deux fois, et desconfit celluy roy et tous les barons d'Angleterre, en ung lieu que on dit Estouvelin[1], en bataille rengée; et de celle desconfiture la chasse dura par deux jours et deux nuits, et s'enfuit ledit roy d'Angleterre à moult poy de ses gens jusques à Londres; mais, pour tant que ce n'est pas de nostre matère, je m'en tais atant.

Cil[2] roy qui fut père à ce gentil roy Edowart avoit deux frères de remariage, desquelz l'ung avoit nom le comte Marescaux, et estoit de moult sauvage et desguisée manière; l'aultre estoit appellé messire Aymé et estoit conte de Cayn[3], et estoit proeudons, doulx et débonnaire, et bien amé des bonnes gens. Cil roy estoit marié à la fille le beau roy Philippe de France, qui estoit une des plus belles dames du monde, et encor est selonc son aage, et eut de luy deux filz et deux filles; desquelz deux filz est l'aisné le gentil roy Edowart de cui ceste hystoire est encommencée, l'aultre eut nom Jehan d'Althem et morut assez joeune. L'aisnée fille fut mariée assez joeune au joeune roy David, roy d'Escoce, filz à ce proeu roy Robert, duquel nous avons parlé cy dessus; l'aultre fille fut mariée au conte Rennans de Guerle, qui aprez fut appellez duc de Guerle; et eut de celle deux filz qui sont encore en vie, desquelz l'aisné est duc de Guerle, et l'aultre eut nom messire Edowart.

Cil[4] beau roy Philippe eut trois filz avecq cette fille,

[1] Stirling.
[2] Froissart, chap. III.
[3] Comte de Kent. [4] Froissart, chap. IV.

laquelle fut mariée au roy d'Angleterre dont j'ay parlé dessus, et furent ces trois filz moult beaulx, desquelz l'aisné eut nom Loys, et fut au vivant de son père roy de Navarre, et l'appella-on le roy Hustin; le second eut nom Philippe le Bel; le tiers eut nom Charles, et furent tous trois roys de France aprez la mort de leur père, droit par succession, l'ung aprez l'aultre, sans avoir hoir masle de leur corps engendré. Siques aprez la mort du roy Charles, les douze pers et les barons de France ne donnent point le royaume à la serour, laquelle estoit royne d'Angleterre, pour ce qu'ilz vouloient dire et maintenir, et encor font, que le royaume de France est bien si noble qu'il ne doibt mie aler à femelle ne par conséquent au roy d'Angleterre son aisné filz, car comme ilz veulent dire, le filz de femelle ne poeut avoir droit ne succession de par sa mère venant là où sa mère n'a point de droit. Siques par ces raisons les douze pers et les barons de France donnent, par commun accort, le royaume de France à messire Philippe filz jadis à messire Charles de Valoys, frère jadis à ce beau roy Philippe dessusdit; ainsy ostent la royne d'Angleterre et son filz qui estoit hoir masle et estoit filz de le serour le derrain roy Charles. Ainsy ala ledit royaume hors de droicte ligne, ce semble à moult de gens, de quoi grandes guerres nasquirent et grand destruction de gens et de pays sus le royaume de France, ainsy que vous porrez ouïr ici aprez, car c'est le fondement de ceste hystoire.

Et pour recorder les grands entreprises et faitz d'armes qui en sont avenus, car puis le temps du bon roy Charlemaine n'advindrent si grandes aventures de guerres ou royaume de France, or veuil-je revenir à nostre droicte matière, et taire de ceste jusques atant que point et lieu en sera.

Cil[1] roy d'Angleterre, père à ce gentil roy Edowart qui ores règne, gouverna moult sauvagement le royaume et fist moult de merveilles en son pays par le conseil et enhortement messire Huon le Despensier[2], qui avoit esté nourry avecq luy dès son enfance. Et avoit tant fait cil messire Huon qu'il et messire Hue son père estoient les plus grands barons d'Angleterre tant de povoir que de richesse. Et estoient toudis le plus maistres du conseil du roy et vouloient maistrier et surmonter tous les haults barons d'Angleterre, par envie de quoy avindrent puis en aprez au pays et à eulx mesmes moult de maulx et de tormens ; car, aprez la grand desconfiture d'Estruvelin, là où le roy d'Escoce desconfist ce roy d'Angleterre et tous ses barons, comme vous avez ouy ci dessus, grande envie et murmure multiplia ou pays entre les nobles barons et le Conseil du roy, mesmement contre ledit messire Huon, et luy mettoient sus que, par son conseil, ilz avoient esté desconfitz, et que pour tant qu'il estoit favorable au roy d'Escoce, il avoit tant conseillié et tenu le roy en négligence en Angleterre, que les Escots avoient reconquis la bonne cité de Berwich et ars quatre journées ou cinq du pays par deux fois, et au derrain eulx tous desconfis ; et sur ce lesditz barons eurent plusieurs fois parlement qu'ilz en pourroient faire, desquelz le cuens Thomas de Lencaste, qui estoit oncle au roy, estoit le plus grand et principal.

Sy[3] avint que ledit messire Hue fist entendant au roy son seigneur que ces seigneurs avoient fait aliance contre luy, et qu'ilz le mettroient hors de son pays et royaume

[1] Froissart, chap. V.
[2] Hugh Spenser.
[3] Froissart, chap. VI.

s'il ne se gardoit. Et tant fist, par son enhortement, que le roy fist à ung jour prendre tous ces seigneurs, là où ilz estoient assemblez, et en fist décoler sans délay et sans congnoissance de cause jusques à xxxii des plus grands barons, desquelz le mendre estoit banneret, et tout premièrement le comte Thomas de Lencaste qui estoit son oncle, proeu et saint homme, ce disoit-on, et fist puis aprez de beaulx miracles au lieu où il fut décolez, de quoy ledit messire Hue acquist grand hayne de tout le pays, et aussy de la royne et du conte de Cayn dessusdit, qui estoit frere du roy. Ledit messire Hue ne cessa point atant de enhorter le roy à malfaire; car, quant il aperchut qu'il estoit mal de la royne et du conte de Cayn, il mist si grand descord entre le roy et la royne, par amyes et mauvaises accointances, qu'il ne vouloit venir en lieu où elle fust. Et dura ce descord assez longuement, et tant multiplia que puis il convint wydier la royne hors d'Angleterre, ly et monseigneur Edowart son aisné filz, pour doubtance de leur corps. Et s'enfuy en France au roy Charles son frère, qui adoncques régnoit, et enmena avecques elle en France ledit conte de Cayn, le sire de Mortemer, et plusieurs aultres chevaliers, lesquelz n'osèrent demourer en Angleterre pour la doubtance et faveur qu'ilz avoient à luy, de quoy ils estoient moult hays dudit messire Hue.

Quant[1] ledit messire Hue vit qu'il avoit fait une partie de ses voulentez, mis à destruction les plus grands barons d'Angleterre, la royne et son aisné filz hors du royaume déchassé, et qu'il avoit ainsy le roy à sa voulenté attrait,

[1] Froissart, chap. IX. Les détails relatifs à l'entrevue du roi Charles avec sa sœur Isabelle, rapportés par Froissart, chap. VII et VIII, n'ont point été puisés dans la chronique de Jean le Bel.

il fist aprez tant de bonnes gens justicier et mettre à mort sans loy et sans jugement, pour tant qu'il les tenoit pour suspects, et tant fist de merveilles par son orgueil que les barons qui demourez estoient et les remanans ou pays ne le poeurent plus porter, ains quérirent les aucuns accord entre eulx paisiblement, et firent secrètement sçavoir à la royne leur dame dessusdite, qui avoit esté bien par l'espace de trois ans à Paris elle et son aisné filz, comme bannye et déchassée de son pays et royaume, comme vous avez ouy, se elle povoit trouver voye ne manière quoy elle poeut avoir gens d'armes jusques à la somme de mille armeures de fer, ou là entour, elle voulsist ramener son filz et toute sa compaignie ou royaume d'Angleterre, ils trairoient tous vers elle et luy obéiroient comme à leur seigneur; car ilz ne povoient plus porter les desroys et faitz que le roy faisoit au pays par le conseil dudit messire Huon et de ceulx qui de son accord estoient. Quant la royne entendit ce mandement, elle s'en ala secrètement conseiller à son frère Charles, roy de France, qui bien voulentiers l'entendit et luy conseilla adoncques qu'elle l'entrepreist hardiement, car il luy aideroit voulentiers et luy presteroit de ses gens ceulx qu'elle vouldroit avoir, et avecques ce de son or et de son argent ce qu'il luy en fauldroit.

Sur[1] ce la royne se parti de luy et se pourvey ainsy qu'elle poeut, et pria secrètement des plus grands barons de France desquelz elle se fioit le plus et qui plus voulentiers estoient pour cel affaire, et en pensoit estre bien certaine. Et le fist aussy sçavoir secrètement à ces barons d'Angleterre qui avoient vers elle envoyé, mais on ne le

[1] Froissart, chap. X.

peut si celer que ledit messire Hue le Despensier ne le sceust; si fist, le terme pendant, tant par messages et par dons et promesses, que le roy Charle de France fut si enhortez par son conseil qu'il manda sa serour et luy desconseilla et deffendi si hault qu'il poeut qu'elle se relayast de celle chose qu'elle avoit emprise.

Quant[1] la dame entendi ce, se elle fut esbahye ce ne fust pas merveille, et bien aperchut que son frère estoit mal enfourmé, car rien qu'elle povoit dire à l'encontre ne luy povoit valoir n'aydier; si s'en partist moult triste et merveillie, et retourna en son hostel, et ne se relaya point pour ce à appareiller. Le roy son frère le sceut, si fut couroussez et fist par le conseil qu'il eut, que nul sur corps et sur avoir de son royaume se meut ne alast avecques la royne sa serour. Quant la dame le sceut, elle fust assez plus couroussée que devant, ce ne fut pas merveille, et ne sceut que faire ne que penser, car toutes ses besongnes luy venoient au contraire et estoient venues de long temps, et luy faloit, ce luy sembloit, par mauvais conseil, cil qui mielx luy debvoit aider à son grand besoing; et si se aprochoit le terme qu'elle avoit mandé à ceulx desquelz elle se confioit en Angleterre. Si demoura moult esgarée, sans nul confort, comme celle laquelle ne sçavoit qu'elle deut faire ne que devenir.

En aprez on luy fit entendant que se elle ne se gardoit sagement, que le roy la feroit prendre et enmener en Angleterre pour relivrer à son mary le roy, et détendroit son filz avecques luy; car il ne luy plaisoit plus que elle eslongast son mary. Adoncques fut-elle plus esbahye que

[1] Froissart, chap. XII. Les détails que donne Froissart sur les rapports de la reine d'Angleterre avec Robert d'Artois, n'ont point été puisés dans la chronique de Jean le Bel.

devant, car elle amast mielx estre desmembrée et morte que venir ou povoir son mary ne ou povoir messire Huon le Despensier, qui nul bien ne luy vouloit. Si se parti au plus tost et au plus coyement quelle poeut, elle et son filz en l'aage de quinze ans. Adoncques le cuens de Cayn, le sire de Mortemer et tous les aultres chevaliers d'Angleterre qui s'en estoient afuis avecq elle se partirent avecq elle, et tant fist par ses grands journées qu'elle vint en Cambresis, hébergier en une petite ville, à l'ostel d'ung povre chevalier qui luy fist assez d'aise et de honneur selonc son petit povoir, et séjourna lendemain layens comme femme travaillie et déchassée.

Si[1] avint que nouvelles en vindrent à messire Jehan de Haynau, seigneur de Beaumont, qui adoncques estoit en la flour de son aage, et l'ala tantost veoir et luy fist toute l'onnour et la révérence que il peut, car bien le sçavoit faire. La dame qui moult estoit triste luy commença à complaindre en plourant moult piteusement ses doulours et ses aventures, et comment elle estoit chassée d'Angleterre elle et son filz et venue en France soubs la fiance de son frère le roy, et comment elle cuidoit estre pourveue de gens d'armes de France par le conseil de son frère pour raler plus poissanment et remener son filz au royaume d'Angleterre ainsy que ses amis luy avoient mandé; et comme son frère fut conseillié en aprez comme vous avez ouy; et luy conta comment et à quel meschief elle estoit là affuye atout son filz comme celle qui ne sçavoit en cui n'en quel pays trouver confort ne soubstenance.

[1] Froissart, chap. XIII.

## CHAPITRE II.

**Comment messire Jehan de Haynau remena la royne d'Angleterre et son filz aisné en Angleterre.**

Adoncques[1] commença ledit messire Jehan de Haynau moult tendrement à plourer de pitié qu'il en eut, et luy dist : « Certes, Dame, veez cy vostre chevalier qui ne vous fauldra pour mourir se tout le monde vous faloit, ains feray tout mon povoir de vous et vostre filz conduire et remettre en vostre estat en Angleterre à l'ayde de vos amis qui delà mer sont, ainsy comme vous dites; et je, et tous ceux que je pourray prier y mettrons ainchois la vie et aurons, se Dieu plaist, gens d'armes assez sans l'ayde des Françoys. » Qui adoncques eust veu la belle dame esplourée soy dresser en estant pour cheoir aux piez du gentil chevalier et le remercier de celle grand promesse que fait luy avoit, se il le voulsist souffrir, il eust eu le cueur moult dur se grande pitié ne luy en preist. Maiz, quant elle ne peut faire ce qu'elle vouloit, c'est assavoir de cheoir aux piez du chevalier, elle luy jetta ses bras au col et le baisa de joye et dist au gentil chevalier : « Cinq cent mercys, se vous me voulez faire ce que me promettez par vostre courtoisie, je devendroye vostre serfve et mon filz vostre serf à tousjours mais, et mettrions le

[1] Froissart, chap. XIV.

royaume d'Angleterre tout à vostre bandon et à bon droit. » Adoncques respondi le bon chevalier qui estoit en la flour de son aage : « Ma chière dame, se je ne le vouloye faire, je ne le vous prometteroye pas, maiz je le vous ay promis, si ne vous en fauldray pour riens qui me puist avenir, mielx ameroye morir. »

Aprez[1] ce parlement, quant ainsy fut accordé le gentil chevalier, fist tantost la dame et sa compaignie monter et les mena à Valenchiennes à son frère le gentil conte Guillaume qui les festia et honnoura tant qu'il peut, car très-bien le sçavoit faire; et[2] là séjourna la dame par l'espace de huit jours, pour appareiller sa besongne. Et ledit messire Jehan de Haynau fist escrire lettres moult affectueuses aux chevaliers et compaignons desquelz il se confioit le plus en Haynau, en Brabant et en Hesbaing, et leur prioit si acertes qu'il povoit, sur toutes amitiés, qu'ilz venissent avecques luy en celle entreprise. Si en eut grand plenté d'ung pays et de l'aultre, qui y aloient pour l'amour de luy, et grand plenté qui n'y aloient pas, combien qu'ilz en fussent priez. Et mesmement ledit messire Jehan fut durement repris de son frère et d'aucuns de son propre conseil pour ce qu'il leur sembloit que l'entreprise estoit si haulte et périlleuse, selonc les descords et les grandes haines lesquelles estoient adoncques entre les barons et les communes d'Angleterre, et selonc ce que les Angles sont communément envieux sur tous estrangiers quant ils sont à leur dessus, mesmement en leur pays, sique chacun avoit paour que ledit messire Jehan ne ceux de sa compaignie n'en peussent jamais revenir;

[1] Froissart, chap. XV.
[2] Froissart, chap. XVI.

maiz, quoy qu'on luy blasmast ne desconseillast, le gentil chevalier ne s'en voult oncques délayer, car puisqu'il avoit promis à celle dame de la conduire jusques en son royaume, il ne luy fauldroit pour morir; et aussy chier avoit-il prendre la mort avecques celle noble dame déchassée se morir y debvoit, que aultre part; car tous chevaliers doibvent ayder et conforter à leur povoir toutes dames et puchelles déchassées et desconfortées à leur besoing mesmement quant ilz en sont requis.

Ainsy[1] se parti celle noble dame de Valenchiennes en Haynau quant elle et ses gens furent appareilliez de ce qu'il leur faloit, et se mist à la voye sur la seurté du chevalier et de sa conduite, et firent tant par leurs journées qu'ilz vindrent à Durdrach en Holande. Là endroit se pourveirent de grands vaisseaux, de naves et de petis ainsy qu'ilz les peurent trouver, et mirent dedens leurs chevaulx, leurs harnas et leurs pourveances, et puis se commandèrent à la garde Nostre Seigneur, et se mirent à chemin par mer.

Ilz[2] avoient entente de prendre port à ung lieu qu'ilz avoient [avisé], maiz ilz ne peurent, car ung grand tourment les prist en mer si hors de leur chemin qu'ilz ne sceurent dedens deux jours là où ilz estoient; de quoy Dieu leur fist grande grace et leur envoya belle aventure, car s'ilz se fussent embastus en celluy port ou prez, ilz estoient perdus davantage et cheus es mains de leurs anemis, qui bien sçavoient leur venue, si les attendoient là pour les mettre tous à mort et le joeune roy et la royne aussy; maiz Dieu ne le vouloit mie adoncques consentir, si les fist ainsi

[1] Froissart, dernier § du chap. XVII.
[2] Froissart, chap. XVIII.

que par droit miracle destourner comme vous avez ouy.

Or avint au chief de deux jours que celuy tourment cessa, et veirent les maronniers terre en Angleterre, et trahirent celle part moult joyeux, et prirent terre sur le sablon et sur le droit rivage de la mer sans havre et sans droit port, et demeurèrent sur celluy sablon par trois jours à petite pourveance de vivres et deschargèrent leurs chevaux et leurs harnas. Et si ne sçavoient en quel endroit d'Angleterre ilz estoient arrivez, ou en povoir d'amis ou d'anemis. Au quart jour ilz se mirent à la voye, à l'aventure de Dieu, comme ceulx lesquelz avoient eu toutes mesaises de faim et de froit avec la grand paour qu'ilz avoient eu et avoient encores, et chevauchèrent tant d'amont et d'aval et d'une part et d'aultre que ilz trouverrent aucuns petis hameles et villages, et puis aprez une grande abbaye de noirs moynes que on appelle Saint-Hemon; sy se hébergèrent et rafreschirent en celle abbaye par l'espace de trois jours.

Nouvelles[1] s'espandirent par le pays tant qu'elles parvindrent à ceulx par qui seurté et mandement la dame estoit repassée; si s'apareillèrent du plus qu'ilz poeurent de venir vers elle et vers son filz qu'ilz vouloient avoir à Seigneur. Et le premier qui y vint et qui plus grand confort donna à ceulx qui estoient venuz avecques ly, ce fut le duc Henry de Lencaste au tort col, qui fut frère au conte Thomas de Lencaste qui fut décolé ainsy comme vous avez ouy, et fut père au duc de Lencaste qui au temps présent est l'ung des plus proeus et des beaulx chevaliers, armé et désarmé, qui soit en vye; et vint à grand compaignie de gens d'armes. Aprez, tant d'ung et d'aultres

[1] Froissart, chap. XIX.

vinrent, contes, barons, chevaliers, escuiers, à tant de gens d'armes, qu'il sembla à tous qu'ilz fussent hors de tous périlz. Et tous les jours leur croissoient gens d'armes ainsy qu'ilz aloient avant. Si eurent conseil entre eulx, la royne et les chevaliers qui venus estoient devers elle, qu'ilz iroient droit à Bristo atout leur puissance là le roy se tenoit adoncq, car estoit bonne ville bien fort fermée, grosse et riche, séant sur ung bon port de mer; et si a ung chastel trop durement fort séant sur la mer sique la mer flotte tout autour. Là endroit se tenoit le roy, messire Hue le Despensier le père qui estoit prez en l'aage de xc ans, messire Hue qui estoit le maistre conseiller du roy qui tous les mauvaiz faits conseilloit, le cuens d'Arondel qui avoit à femme la fille dudit messire Huon le joeune, et plusieurs chevaliers et escuiers qui repairoient entour du roy et entour la court, ainsy que gens d'estat repairent voulentiers entour leur seigneur; si se mirent la royne et tous ces barons, chevaliers et seigneurs d'Angleterre à chemin pour aler celle part; et par toutes les bonnes villes où ilz entroient on leur faisoit feste et honneur, et toudis leur venoient gens à destre et à senestre de tous costez. Et tant firent par leurs journées qu'ils parvindrent devant la ville de Bristo et l'assiégèrent à droit siége fait.



## CHAPITRE III.

**Comment le conte d'Arondel et messire Hue le Despensier le viel furent pris et justiciez.**

Le roy[1] et messire Hue le Despensier le joeune se tenoient moult voulentiers au chastel; le viel messire Hue le père et le conte d'Arondel se tenoient en la ville de Bristo et pluseurs aultres lesquelz estoient de leur accord. Quant ces aultres et ceulx de la ville virent le pooir de la dame si grand et si enforchié, et prez que toute Angleterre estoit de leur accord, et véoient leur péril et leur dommage si grand et si apparent, ilz eurent conseil qu'ilz se rendroient et la ville avecques, sauve leur vye, leurs membres et leur avoir. Mais acordé ne fut mie de par la royne et le conseil qui là estoient, s'elle ne povoit faire sa voulenté dudit messire Huon le père et du conte d'Arondel, lesquelz elle haïoit souverainement, et pour eulx elle estoit là venue. Quant ceulx de la ville veirent que aultrement ilz ne povoient venir à paix ne sauver leurs biens ne leurs vies, au fort ilz s'accordèrent et ouvrirent les portes, sique la royne et tous les barons et messire Jehan de Haynau prirent leurs hostelz en la ville à leur plaisir, et les aultres qui dedens ne peurent loger se hébergèrent dehors. Là fut pris ledit messire Hue et le conte d'Arondel et ame-

[1] Froissart, chap. XX.

nez devant la royne pour faire de eulx sa pure voulenté; et luy furent amenez les aultres siens joeunes enfans, Jehan son filz et ses deux filles, qui là furent trouvez en la garde dudit messire Huon, de quoy la dame eut moult grand joye, et aussy eurent tous les aultres qui point n'amoient les Despensiers. S'ilz avoient grand joie entre eulx, selon ce povoient avoir grand doeul le roy et li Despensier qui estoient en ce fort chastel et qui véoient leur meschief si grand qui leur couroit seure si apertement, et véoient tout le pays tourné avecques la royne et son filz aisné et esmeu contre eux. S'ilz eurent grand douleur et grand paour, ce ne fait pas à demander.

Quant[1] la royne et tous les aultres furent hébergez à leur aise et à leur voulenté, ils assiégèrent le chastel au plus prez qu'ilz poeurent, et puis fist la royne amener messire Huon le viel et le conte d'Arondel devant elle et son aisné filz et devant tous les barons qui là estoient, et leur dist que elle et son filz leur feroient bon et droit jugement selonc leurs faitz et leurs mérites. Adoncques messire Hue respondit : « Madame, Dieu nous weille donner bon juge et bon jugement, et se nous ne l'avons bon en ce monde, si le nous doint en l'aultre. » Adoncques se leva messire Thomas Wage, bon chevalier, sage et courtois, qui estoit marescaus de l'ost, et leur raconta tous leurs faitz et leurs oeuvres, tout par escript, et tourna vers ung chevalier qui là estoit affin qu'il raportast sur sa féaulté que à faire avoit par jugement de telles personnes et de telz faits. Le chevalier se conseilla aux aultres chevaliers et barons, et raporta par la plaine syeute qu'ilz avoient bien mort deservi pour pluseurs horribles faitz, lesquelz ilz avoient ouy

[1] Froissart, chap. XXI.

là recorder, et les tenoient pour vrais et tout clers, et avoient deservi par la diversité de leurs faits à estre justicez en trois manières, c'est assavoir, premièrement trahynez, aprez décolez, et aprez pendus à ung gibet. Tout en la manière qu'ilz furent condempnez, ilz furent exéqutez pardevant le chastel de Bristo, voyant le roy et ledit messire Hue le filz et tous ceulx de layens, qui grand despit en avoient, ce poeut chascun sçavoir. Ce fut l'an de grâce mil IIIc et XXVI au moys d'ottembre.

## CHAPITRE IV.

**Comment le roy et messire Hue le joeune furent pris et ledit messire Hue jugié à mort villaine.**

Aprez[1] que celle justice fut faite comme vous avez ouy, le roy et messire Hue le Despensier qui se véoient assiégez en telle angoisse et en tel meschief, et ne sçavoient nul confort qui là endroit leur peust venir, se mirent en une matinée entre eulx deux, avecques petite maisnie, dedens ung petit bastel en mer, par derrière le chastel, pour aler au royaume de Galles s'ilz peussent, comme ceulx lesquelz se cuidoient bien mettre à sauveté. Mais Dieu ne le volu mie souffrir, car leur péchié les encombra; si avint grande merveille et grand miracle, car ilz furent neuf jours tous plains dedens le bastelet et s'efforchoient de nager avant tant qu'ilz poyoient, maiz ilz ne peurent si loing nager que tous les jours le vent qui leur estoit contraire par la voulenté de Dieu ne les ramenast chascun jour une fye ou deux à mains de la quarte part dudit chastel, sique tousjours les véoient et cognoissoient bien ceulx de l'ost de la royne. Au derrain, aucuns compaignons de Hollande qui bien sçavoient nager, et qui là estoient venus avecques messire Jehan de Haynau, se mirent en basteaulx et en barquettes qu'ilz trouvèrent là, et nagèrent aprez tant qu'ilz peurent qu'oncques les maronniers du roy ne

[1] Froissart, chapitre XXII.

peurent tant fuir devant eulx que au derrain ne fussent raconsuivis et pris atout leur castel et ramenez à la ville de Bristo et livrez à la royne et à son filz comme prisonniers, qui en eurent moult grande joye; et aussy eurent tous les aultres à bonne cause, car ilz avoient accompli et achevé leur désir, à l'ayde de Dieu, tout à leur plaisir. Ainsy reconquist laditte royne tout le royaume d'Angleterre pour son aisné filz, soubs le confort et conduite du gentil chevalier messire Jehan de Haynau et de sa compaignie, par quoy il et tous ses compaignons furent tous tenus à proeuz pour raison de la haulte entreprise que ilz avoient fait; car ilz ne furent tous comptés quant ilz entrarent en mer à Durdrach, ainsy que vous avez ouy, que trois cents armeures de fer, qui firent la hardie entreprise pour l'amour de ladite royne, comme d'entrer es naves et passer la mer à si poy de gens pour conquerre tel royaume comme est Angleterre, malgré le propre roy et tous ses aydans.

Ainsy[1], comme vous avez ouy, fust celle hardie entreprise achevée, et reconquist celle noble dame tout son estat, par le confort et conduite du gentil chevalier messire Jehan de Haynau et ses compaignons, et mist à destruction tous ses anemis, et fut le roy mesmement pris par celle meschéance, comme vous avez ouy, dont tout le pays communément eut grande joye, exceptez aucuns qui estoient de la partie dudit messire Huon. Quant le roy et ledit messire Hue furent amenez à Bristo, le roy fut envoyé par le conseil des barons et des chevaliers en ung fort chastel que je ne sçay nommer, et commandé à garder bien et honnestement à gens d'estat qui bien le debvoient sçavoir faire, jusques atant que le commun du pays auroit

[1] Froissart, chap. XXIII.

avisé comment on se maintiendroit. Et ledit messire Hue fut tantost délivré à messire Thomas Wage, le maréchal de l'ost. Aprez se parti la royne et toute sa compaignie pour venir à Londres qui est le chief d'Angleterre, et se mirent au chemin; ledit messire Thomas fist bien loïer et fort messire Hue le Despensier sur le plus petit et maisgre et chétif cheval qu'il poeut trouver, et luy fist faire et vestir par dessus ung tabart tout semé des armes qu'il soloit porter, et le faisoit ainsi par despit mener aprez le conroy de la royne, par toutes les villes où ilz passoient, à trompes et à trompettes, pour luy faire plus grand despit, tant qu'ilz parvindrent à Harford une bonne cité. Là fut la royne moult noblement recheue et toute sa compaignie à grande solemnité. Ainsy y tint-on une grande feste pour la feste de la Toussains, laquelle estoit à ce jour.

Quant[1] la feste fut passée, ledit messire Hue qui point n'estoit amé là, et à bon droit, fut amené par devant la royne et tous les barons et chevaliers qui tous y furent assemblez, et luy furent recordez tous ses faits que oncques ne dist mot à l'encontre; sique il fut jugié par plaine sieute de tous les barons et chevaliers à mort, et à justicer ainsy que vous orrez. Ainsy chey ledit messire Hue de si hault en bas et tout son lignage aussy.

Premièrement, il fut trahyné sur ung bahut à trompes et à trompettes par toute la ville de Harford, de rue en rue, et puis si fut amené en une grand place enmy la ville, où tout le peuple estoit assemblé et venu. Là fut-il lié sur une haulte eschielle tellement que chascun le povoit veoir, et avoit-on fait en laditte place ung grand feu. Quant il fut ainsy lié on luy couppa tout premièrement le

[1] Froissart, chap. XXIV.

vit et les coulles, pour tant qu'il estoit herites et sodomites, ainsy comme on disoit, et mesmement du roy mesmes, et pour tant avoit le roy déchassé la royne par son enhortement. Quant le vit et les coulles luy furent couppez, on les jetta au feu et furent arses; aprez on luy fendi le ventre et luy osta-on le cueur et le jetta-on au feu pour ardoir, pour tant qu'il estoit faulx de cueur et traître, et que par traître conseil et enhort, le roy avoit honny et gasté son royaume et mis à meschief et fait décoler les plus haults barons d'Angleterre par lesquelz le royaume devoit estre soustenu et deffendu. Et avecques ce, il avoit tellement enhorté le roy qu'il ne povoit ne ne vouloit veoir la royne ne son aisné filz qui debvoit estre leur seigneur, ains les avoit déchassez, par doubtance de leurs corps, hors du royaume. Aprez, quant ledit messire Hue fut atourné comme dit est, on luy couppa la teste et fut envoyée à Londres, et puis fu taillié en quatre quartiers, et furent envoyez aux quatre meilleures citez d'Angleterre aprez Londres.

Aprez[1] que messire Hue le Despensier fut ainsy justicé comme vous avez ouy, la royne et tous les barons et chevaliers et les communes du pays se mirent à chemin vers Londres la bonne cité, qui estoit le chief d'Angleterre, et firent tant par belles journées qu'ilz y parvindrent à grand compaignie et issirent communément tous ceulx de Londres petits et grands à l'encontre d'elle et de son aisné filz, qui debvoit estre leur droit seigneur, et leur firent grand feste et grand révérence, et à toute la compaignie aussy, et donnèrent grands dons à la royne et à ceulx que leur sembloit le mielx employé. Quant ilz furent ainsy grande-

[1] Froissart, chap. XXV.

ment recheus et festiez comme dist est, et les compaignons qui passez estoient avecques messire Jehan de Haynau furent reposez, ilz eurent chascun grand voulenté de retourner en leurs contrées, car il leur sembloit que leur besongne estoit bien faitte et qu'ilz avoient acquis grand honneur, et aussy avoient-ilz; si prindrent congié de la royne et des barons. La royne et tous les barons leur prièrent assez de demourer encore ung petit de temps pour veoir qu'on vouldroit faire du roy, qui en prison estoit comme vous avez ouy; mais ilz avoient si grand désir de retourner à leurs maisons que prière ny valut riens.

Quant madame et son conseil veirent ce, ilz prièrent à messire Jehan de Haynau qu'il voulsist demourer jusques aprez le Noël, et détenist ses compaignons avecques luy, ceulx qu'il en pourroit détenir. Le gentil chevalier ne voult pas laisser à faire ce service, ains voult achever son entreprise et veoir la fin de la besongne; si se laissa prier et ottroya courtoisement de demourer jusques à la voulenté de la royne, et détint de ses compaignons ceulx qu'il peut, maiz moult petit, car les aultres ne vouloient nullement demourer, dont il fut durement couroussé. Toutefois, quant la royne et son conseil veirent que prière riens ny valoit, ilz leur firent toute l'honneur et la révérence que peurent, et leur fist donner la royne grand argent et grands joyaulx pour leurs fraiz et pour leur service, à chascun selon son estat, si grandement que chascun s'en debvoit bien loer; et aussy feirent-ilz partout, et avecques ce elle leur fist rendre l'extimation de leurs chevaulx qu'ilz avoient laissié, si hault que chascun les voulut extimer, sans débat et sans dire ne trop ne trop pou. Et tous furent payez en argent en purs estrelins d'Angleterre, sique chascun s'en parti moult joyeux, à grand honneur et à

grand proffit, et repassèrent mer entre Douvres et Wissant, et bien revint chascun en sa maison bien fourni d'estrelins d'Angleterre.

Et le gentil chevalier messire Jehan de Haynau demoura à la prière de la royne, à petite compaignie de ses gens, entre les Anglois qui ly faisoient tousjours toute l'honneur qu'ilz povoient; aussy faisoient les dames du pays dont il avoit là grand foison, contesses, dames et pucelles, venues accompaignier la royne; et venoient de jour en jour, car il leur sembloit que le gentil chevalier l'avoit bien deservi, aussy l'avoit-il pour certain.

## CHAPITRE V.

**Comment le roy fut condempné et deposé de sa couronne et du gouvernement du royaume.**

Adoncques[1] quant les compaignons de par de çà la mer furent partis de Londres, et ledit messire Jehan fut demouré ainsi comme vous avez ouy, la royne donna congié aux gens de son pays que chascun ralast en sa maison et en ses besongnes, hors mis aucuns barons et chevaliers qu'elle détint pour le conseiller, et leur commanda que tous revenissent à Londres à ung jour de Noël à une grand court qu'elle vouloit tenir. Quant ce vint le jour de Noël, elle tint sa grand court ainsy qu'elle l'avoit dit, et y vinrent tous les contes, les barons et les chevaliers, et tous les conseillers des bonnes villes du pays. A celle feste et à celle assemblée fut ordonné, partant que le pays ne povoit longuement demourer sans seigneur, que on mettroit en escript tous les faitz et les œuvres que le roy avoit fait par mauvais conseil, et tout son usage et son maintieng, et comment il avoit gouverné le pays, tellement que on le peust lire en plain palaiz par devant tout le pays, et que les sages du pays peussent sur ce prendre bon conseil et bon accord comment ne par cuy le pays seroit gouverné doresenavant.

[1] Froissart, chap. XXVI.

Ainsy que ordonné fut, ainsy fut fait, et quant tous les faitz que le roy avoit fait et consentu à faire et son usage et son maintieng furent leus et bien entendus, les barons, les chevaliers et tout le conseil des bonnes villes du pays se trairent ensemble à conseil et s'accordèrent la plus grand partie d'assez, et mesmement les plus grands barons et les plus nobles avecques le conseil des bonnes villes, selon ce qu'ilz avoient là ouy lire et sçavoient la plus grand partie de ses faitz et de ses maintiengs, ilz dirent que telz homs n'estoient jamaiz digne de porter couronne ne avoir nom de roy; maiz ilz s'acordoient tous que son aisné filz, qui là estoit présent, son droit hoir, fût couronné et tantost au lieu de son père; maiz qu'il preist entour luy bon conseil et sages et féables gens par quoy le pays fut dès doncq en avant mielx gouverné que gouverné n'avoit esté par devant, et que le père fust bien gardé et honnestement tenu tant que vivre pourroit, selon son estat.

## CHAPITRE VI.

**Comment le roy Edowart fut couronné roy d'Angleterre en l'aage de seize ans.**

Ainsy[1] que accordé fut par les plus haults barons et par le conseil des bonnes villes, ainsy fut fait, et fut adoncques couronné le gentil, le proeu roy Edowart, à Londres, qui au temps présent règne en Angleterre, l'an de grâce mil IIIc et XXVI, par devant tout le pays, à grand joye et à grand noblesse, en l'aage de seize ans, à l'entrée. Là fut très-grandement honnouré le gentil chevalier messire Jehan de Haynau de tous les princes et chevaliers nobles et non nobles du pays, et luy furent donnez très-grands joyaulx et richesses et à ceulx qui avecques luy demourez estoient. Et demoura puissedi en grande feste et en grand solas des seigneurs et des dames qui là estoient jusques aprez le jour de l'Épiphanie qu'il ouyt dire que le gentil roy de Bohême, et le conte de Haynau son frère, et grand plenté des seigneurs de France estoient celle saison assemblez à Condé sur l'Escaut pour tournoyer. Adoncques ne voulut plus demourer pour prière que on luy sceust faire, pour le grand désir qu'il avoit d'estre à celluy tournoy, et veoir son gentil frère et seigneur et les aultres qui là estoient, et mesmement le plus gentil roy qui oncques fut, ce

[1] Froissart, chap. XXVII.

fut le noble, courtois et large roy de Bohême qui durement l'amoit. Quant le noble roy Edowart et la royne et tous les seigneurs veirent qu'il ne vouloit plus demourer, et que prière ny valoit rien, ilz luy donnèrent congié à dolent cuer. Et luy donna le joeune roy, par le conseil de la royne sa mère, quatre centz marcs d'estrelins, ung estrelin pour ung denier, de rente heréditablement, à tenir de luy en fief, et à payer chascune année en la ville de Bruges; et donna à Philippe de Casteal, son maistre escuier et son maistre conseiller, cent marcs de rente à payer ainsy comme dit est; et luy fist adoncques délivrer grand somme d'estrelins pour les fraiz de luy et de toute sa compaignie retourner en leur pays; et les fist conduire à grand plenté de chevaliers jusques à Douvres, et luy fist appareillier et délivrer tout son passage; et les dames, mesmement la contesse de Garennes, suer au conte de Bar, et aucunes des aultres dames luy donnèrent grand foison de joyaulx au départir.

Quant ledit messire Jehan fut venu à Douvres, il et sa compaignie, ilz montèrent tantost pour passer oultre pour le désir qu'il avoit de venir au temps et au point de ce tournoy qui debvoit estre à Condé; et enmena avecques luy quinze joeunes chevaliers et proeuz d'Angleterre, pour estre à ce tournoy avecques luy, et pour eulx accointier des seigneurs et des compaignies qui là debvoient estre, et leur fist toute l'honneur et la compaignie qu'il poeut, et tournoyèrent deux fois celle saison à Condé puis qu'ilz furent venus. Si me weil taire de ce gentil chevalier jusques atant que point en sera, et retourneray au roy Edowart.

## CHAPITRE VII.

**Comment le roy Robert d'Escoce deffia le joeune roy Edowart et bouta feu en Angleterre.**

Aprez[1] ce que messire Jehan de Haynau se fut parti du joeune roy Edowart et de madame la royne, ledit roy et madame gouvernèrent le pays par le conseil du conte de Cayn et par le conseil messire Rogier, seigneur de Mortemer, qui tenoit grand terre en Angleterre, bien huit mille libres de terre, ung estrelin pour ung denier; et avoient esté tous·deux bannis d'Angleterre avecques madame la royne et ledit roy, ainsy que vous avez ouy; et usèrent assez du conseil de messire Thomas Wage et de pluseurs aultres que on tenoit pour les plus sages d'Angleterre comment que aucuns en eussent envye, car on dit que envye ne fut oncques morte en Anglèterre; aussy veult-elle régner en pluseurs aultres pays. Ainsy passa l'yver et le karesme jusques à Pasques; et furent le roy et madame sa mère en bonne paix ce terme durant.

Avint que le roy Robert qui avoit esté moult proeu et qui moult avoit souffert contre les Anglois, et moult de fois avoit esté desconfit et déchassé au temps du bon roy Edowart, tayon de ce joeune roy Edowart, estoit devenu moult viel et malade de la grosse maladie, ce disoit-on.

[1] Froissart, chap. XXVIII.

Quant il sceut les venues d'Angleterre, comment le roy avoit esté pris et déposé de sa couronne et ses conseillers justicez et mis à destruction, ainsy comme vous avez ouy, il se pourpensa qu'il deffieroit ce joeune roy. Car, partant qu'il estoit joeune, et que les barons du royaume n'estoient pas bien d'accord si comme il cuidoit, et aussy que on luy avoit fait entendant, par aventure, de la part d'aucun des envieux, il pourroit bien faire sa besongne et conquerre une partie d'Angleterre. Ainsi qu'il le pensa, ainsy le fist; et fist entour Pasques deffier le roy Edowart et tout le pays, et leur manda qu'il arderoit et gasteroit aussy avant qu'il avoit esté, quant la desconfiture avint à Estrumelin.

Quant[1] le joeune roy se senti ainsy deffié, et son conseil aussy, ilz firent sçavoir par tout le royaume que tous nobles et non nobles fussent apprestez, chascun selon son estat, et venist chascun atout son povoir, au jour de l'Ascension ensuivant à Eurewik, une bonne cité, et envoya grand foison de gens d'armes pour garder les frontières du pays devers Escoce; et puis envoya grands messages à ce gentil chevalier messire Jehan de Haynau, et luy prya moult affectueusement qu'il le venist secourre et tenir compaignie à ce besoing, et qu'il voulsist estre par devers luy à Eurewik[2], au jour de l'Ascension, à toute telle compaignie qu'il pourroit avoir de gens d'armes.

Quant cil gentil chevalier ouyt ce mandement, il envoya partout ses messages et lettres là où il cuida recouvrer de bons compaignons, en Flandres, en Haynau, en Brabant, en Hesbaing, et leur prioit si acertes qu'il povoit que

[1] Froissart. chap. XXIX.
[2] Yorck.

chascun le voulsist siveir, le mielx monté et le mielx apresté que faire se pourroit, et venist à Wissant[1] pour passer oultre en Angleterre. Chascun le siwi voulentiers, selon son povoir, ceulx qui furent mandez et moult d'aultres qui ne furent pas mandez, pour tant que chascun cuidoit rapporter autant d'argent que les aultres en avoient rapporté, qui avoient esté en l'aultre chevauchie en Angleterre avecques luy, sique, avant que ledit messire Jehan venist à Wissant, ilz se trouvèrent plus de gens qu'il ne cuidoit avoir, et qu'il ne voulsist avoir par aventure.

Quant il et toute sa compaignie furent venus à Wissant, ilz trouvèrent les naves toutes aprestées, et y mirent au plus tost qu'ilz poeurent chevaulx et harnas, et passèrent oultre, et vinrent à Douvres et ne cessèrent de chevaucher nuit et jour tant qu'ilz passèrent la bonne cité de Londres, et vinrent trois jours devant la Penthecouste à la cité de Eurewik, là le roy et madame sa mère estoient à grand compaignie de barons pour le joeune roy compaignier et conseiller, et attendoient aussy que toutes les gens d'armes, les archiers et les communes gens des bonnes villes et des villages fussent passez oultre. Et ainsy qu'ilz venoient par grandes routes, on les faisoit loger es hameaulx à deux liewes ou à trois entour Eurewik, et les faisoit-on oultre passer lendemain vers les frontières.

Droit[2] à ce point vint à Eurewik le gentil chevalier messire Jehan de Haynau, à grand compaignie. S'il fut bien venu et grandement festié, ce ne fait pas à demander, car on luy fist livrer les plus beaulx fausbours de la cité pour héberger luy et ses gens, sans nul entre deux,

[1] Petite ville dans le département de Calais.
[2] Froissart, chap. XXX.

et luy fut livrée une abbaye de blancs moynes pour son corps et son tinel tenir. En la compaignie dudit chevalier vinrent de Haynau le sire d'Engyen, qui adoncques estoit appelé messire Watyer, le sire de Faignoule, messire Henry d'Antoing, messire Fastrés de Rues, le sire de Havreck, castelain de Mons, messire Alard de Briffueilh, messire Jehan de Monteigny le joeune et son frère, messire Robert de Baillieu, de Fontaines l'évesques et de Moryaumés seigneur, et pluseurs aultres que j'ay oublié à nommer; du pays de Flandres y vinrent messire Hector Vilains, messire Jehan de Rodes, messire Olfars de Guiste, messire Willaume de Strates, messire Gossuin de Meule et pluseurs aultres; du pays de Brabant y vinrent le sire de Duffle, messire Thiris de Walcourt, messire Rases de Greiz, messire Jehan de Chasteberck, messire Jehan Palifre, messire Gille de Coteberque, les trois frères de Harlebecque, messire Watier de Horteberque et pluseurs aultres; des Hesbignons y vinrent Jehan li Beaulx, chanoyne de Liége[1], et en sa compaignie messire Henry son frère, messire Godefroy de la Chapelle, messire Huare d'Ohay, messire Jehan de Libines qui tous quatre là furent faiz chevaliers, messire Lambert d'Oppey et messire Gillebert de Hercs. Et si y vinrent aucuns chevaliers de Cambresis et d'Artois de leur voulenté, tant que ledit messire Jehan de Haynau eust bien en sa compaignie cinq cents armeures de fer bien et noblement montez. Aprez, en feste de Penthecouste, vint messire Willaume de Juley et son compaignon le sire de Wildeberge, lequel messire Guillaume fut puis duc de Juley, et estoit adoncques mal de son père le conte de Juley; et vint avecques luy messire

[1] Jehan li Beaulx, plus connu sous le nom de Jehan le Bel, auteur de la présente chronique.

Thierry, sire de Windeberge[1], qui fut aprez conte de Loos, et messire de Branquebierge, qui estoit aussi mal de son père qui estoit sire de Henselode; et s'esmurent ces trois seigneurs de leur propre voulenté, quant ilz entendirent nouvelles de la mente de messire Jehan de Haynau, pour luy faire compaignie, et amenèrent bien avecques eulx cinquante armeures de fer, chevaliers et escuiers. Quant ilz furent venus à Eurewik, ilz furent bien festiez et hébergiez à l'hostel des Prescheurs et là entour, ainsy qu'ilz poeurent.

[1] Thierry de Heinsberg.

## CHAPITRE VIII.

**Comment les varlets des haynuiers eurent débat aux archiers d'Angleterre.**

Aprez[1] ce le joeune roy, pour mielx festier ces seigneurs et tous ceulx de leur compaignie, tint une grand court au jour de la Trinité, à la maison des Frères Mineurs, là il et madame sa mère estoient hébergiez, et tenoient leur tinel chascun à part ly, c'est assavoir le roy de ses chevaliers et la royne de ses dames, dont elle avoit grand foison.

A celle court eust bien li roy six cents chevaliers séans ou cloistre, et y ot à ce jour faiz nouveaulx chevaliers; et madame la royne tint sa court en dortoir, et eut bien de dames séans à table soixante, qu'elle avoit mandé pour mielx festier ledit messire Jehan et ces aultres seigneurs. Là povoit-on veoir grande noblesse de bien servir de grand plenté de mes et d'entremes, de si estranges que je ne les sçauroye nommer ne deviser; là povoit-on veoir dames richement parées et noblement achennées qui eust eu loisir. Mais, tantost aprez disner, commença ung grand hustin entre les garchons des Haynuiers et les archiers d'Angleterre qui entre eulx estoient hébergiez, à l'occa-

[1] Froissart, chap. XXXI.

sion du jeu de dez, de quoy grand mal avint si comme vous orrez; car, ainsy comme ces garchons se combastoient à aucuns de ces Anglois, tous les aultres archiers de la ville et les aultres qui estoient hébergiez entre les Haynuiers furent tantost assemblez atout leurs ars, hahay hahay[1] ainsy que pourceaulx, et navrèrent biaucop de ces garchons, et les convint retraire en leurs hostelz.

Le plus des chevaliers et de leurs maistres estoient encore en court, qui de ce ne sçavoient riens, et tantost qu'ilz eurent nouvelles de ce hustin, ilz se trairent du plus tost que ilz peurent, chascun en son hostel, qui y peut entrer, et qui ne peut il le convint demourer dehors, car ces archiers, dont il y avoit bien deux mille, avoient le diable au corps et trayoient merveilleusement pour tout tuer et seigneurs et varlets, et tout desrober. Et je mesmes qui fus là présent ne peus en mon hostel entrer pour moy armer moy et mes compaignons, tant trouvay d'Angles devant nostre huys pour débriser et desrober tout; et tant vismes des saietes aprez nous voler qu'il nous convint aultre part tirer et attendre l'aventure avecques les aultres[2].

Quant ceulx qui poeurent entrer en leurs hostelz furent armez, ils n'osèrent issir hors de leur hostel par devant pour les saietes, ains issirent par derrière par les courtilz

[1] Il doit y avoir ici quelques mots omis par le copiste; on lit dans Froissart *et se boutèrent* en hahay.

[2] Dans la première rédaction de ses chroniques que nous a conservée le manuscrit d'Amiens, Froissart avait remplacé ce passage par celuici : « Là fu messire Jehan li Biaux, cannones de Liége, sus lesquelles cronicques et par quel relacion de ce fet et d'autres j'ai fondé et ordonné ce livre, en grant péril, car tout désarmé il fu enmy yaux ung grant terme. Si voloient saietes à tous les et il meisme en fu conscenru et navré, et pluseurs de ses compaignons pris jusqu'à mort. »

Ce passage a été retranché dans la rédaction définitive.

et rompirent les clostures, et attendirent l'ung l'aultre en une place tant qu'ilz furent bien cent armez sans nous et pluseurs aultres qui ne peusmes avoir nos armes. Quant cilz armez furent assemblez, ilz se hastèrent pour secourir leurs aultres compaignons qui deffendoient leurs hostelz en la Grand rue ainsy qu'ilz povoient, et passèrent cilz armez parmy l'hostel de monseigneur d'Engyen qui avoit grandes portes derrière et devant sur la Grand rue, et se ferirent estroictement dedens ces archiers. Du trait y eust aucuns des nostres navrez jusques à la mort, et au dernier les archiers furent desconfits; et y en eust bien mors que là en la place que aux champs trois cent et seize, qui tous estoient de l'évesque de Lincolle. Si croy que Dieu n'envoya oncques plus grand fortune à nulle gent comme il fist adoncques à messire Jehan de Haynau et à sa compaignie; car ces gens ne tendoient fors à nous murdrir et desrober, jasoit que nous fussons là venus pour leur besongne. Maiz sache chascun que nous ne fusmes pas quittes atant, car oncques gens ne demourèrent en si grand angoisse n'en si grand péril de morir, sans nulle espérance jamais de retourner en nostre pays, ainsy que nous estions tous jours et toutes nuits tant que nous demourasmes au pays que nous repassasmes à Wissant; car nous cheysmes pour ce fait, sur nostre corps deffendant, en la hayne de tout le pays hors mis les grands barons; et nous hayoient assez plus que les Escots qui ardoient leur pays; et chascun jour on venoit dire à nos seigneurs de par aulcuns chevaliers, lesquelz pas ne nous hayoient, que nous fussons sur nos gardes, et de par le conseil du roy aussy, car ilz sçavoient bien six mille Angles assemblez en une ville qui nous viendroient tous tuer et murdrir par nuit ou par jour, et ne trouveroient

noz gens personne de par le roy ne son conseil qui les osast aider ne secourir.

Quant nous ouysmes ces nouvelles, se nous estions en grand mésaise de cuer, ce ne fait pas à demander, car nous ne sçavions que penser ne que aviser que nous peussions faire selon ces nouvelles; et n'avions espérance de retourner et n'osions eslonger le roy ne ses haults barons; et si ne povoyons sentir nul confort en eulx pour nous aider ne garder, par quoy nous n'avions aultre entente fors de deffendre nostre corps et de bien vendre nos vies et d'aidier l'ung à l'aultre comme bons frères. Si firent nos seigneurs et leurs conseillers pluseurs bonnes ordonnances, par bon advis, pour nous mielx garder et deffendre, par lesquelles il nous convenoit toute nuit gesir armez et par jour tenir en nos hostelz et avoir les harnais aprestez; et nous convenoit toudis par jour et par nuit avoir connestables qui guetassent les champs et les chemins d'entre les villes, et envoyer aucunes escoutes demye lieue sus la ville, pour escouter se gens viendroient ainsy que on nous dénonchoit chascun jour par gens créables, chevaliers et escuiers, qui bien le cuidoient sçavoir. Par quoy se ces escoutes oyoient gens esmouvoir pour traire par devant la ville, ilz se debvoient retraire vers ceulx qui gardoient les champs pour nous maintenir, pour quoy nous fussons plus tost montez à cheval ensemble et venus chascun en place à sa banière, laquelle place estoit pour ce faire avisée.

En [1] telle paour et telle angoisse demourasmes nous en ces fausbours par l'espace de trois septmaines, que pour certain tous les jours nous rapportoit-on telles nouvelles,

[1] Froissart, chap. XXXII.

et pires maintefois; et si en veismes aucunefois assez d'aparens lesquelles fortement nous esbahissoient, pour quoy nous n'osions oncques eslonger nos hostelz ne nos armeures, ne entrer en la cité, fors mis les seigneurs lesquelz aucunefois aloient veoir le roy et la royne pour festier et pour sçavoir aucune chose de leur conseil, combien longuement on nous tendroit en telle angoisse sans nous mettre en œuvre pour quoy on nous avoit mandé. Maiz se le meschief et la paour où nous estions n'eust esté si grand, nous séjournions bien aises, car la cité et le pays d'entour où nous estions estoit si planteureux que dedens plus de six septmaines que le roy et tous les princes et barons du pays et tous leurs gens d'armes et tous noz seigneurs et leurs compaignons séjournèrent, n'y renchierist oncques denrée pour vivre; et combien qu'en toute Angleterre n'est nulle vigne ne n'eust oncques, si avoit-on en la ditte ville et venoit tant de vin de Gascongne et de Rin que oncques pour les seigneurs qui là séjournèrent, ne pour tous les osts d'Angleterre qui là ou par en costé passoient, ne renchierist le gales que ung estrelin, ne la poullaile que on n'eust ung gras chapon pour trois estrelins, ou pour quatre le meilleur, et deux gros poules pour trois estrelins, douze harencs tout fres pour ung estrelin; et chascun jour nous amenoit-on feurre, litière et avaine à vendre par devant nos hostelz à si grand marché que s'il fust bon pays et que nul ne séjournast en la cité, parquoy il ne nous convenoit point travailler d'aler fourrager tant que nous séjournions là. Et nous ne nous cessions de merveiller dont si grande abondance povoit venir là; et si nous venoit bien à point, car nous avions assez de travail et de soussy et de paour de guettier et gesir armez. Maiz tant avions de bien et de paye que on nous payoit

chascune septmaine en bons estrelins tous prests et appareilliez tout ce que nous povoyons despendre sans nul grand danger[1].

[1] Froissart n'a point reproduit la fin de ce chapitre ; le récit de Jean le Bel, acteur lui-même dans les faits qui sont relatés ici, a d'ailleurs beaucoup plus de mouvement que celui du chroniqueur de Valenciennes.

## CHAPITRE IX.

**Comment le roy et tout son ost se partirent de la cité de Eurewik pour aler encontre les Escots.**

Quant[1] nous eusmes ainsy séjourné par l'espace de trois septmaines, on nous fist assavoir, de par le roy et son conseil, que dedens l'aultre septmaine chascun se pourvéist de charrettes et de toutes choses appartenans pour gesir aux champs, et de tous oustilz de cuisine et d'aultres choses nécessaires pour aler encontre les Escots, car le roy ne vouloit plus attendre ne séjourner.

Adoncques se commença chascun à pourveoir selon sa charge et son estat, et acheta tentes et charrettes et petits chevaulx, pour traire à la manière du pays; et en trouvoit-on assez à vendre, et à raison pots, chaudières, chauderons et telles besongnes dont on a mestier en l'ost aussy. Quant tout fut appareillié, le roy et tous les barons alèrent dehors et tirèrent loger bien six liewes loin en sus de la ville; et messire Jehan de Haynau et les aultres seigneurs et tous les compaignons toudis furent logiez au plus prez du roy, pour la hayne et doubtance des Angloys, et pour plus grand honnour faire à ces seigneurs. Et séjournèrent là deux jours pour attendre les desrains, et pour aviser chascun s'il lui faloit riens.

[1] Froissart, chap. XXXIII.

Au jour tiers tout l'ost se deslogea et tray avant, et tant de jour et de nuit que on vint en la cité de Duraine, une grande journée à l'entrée d'ung pays que on clame Northoberlandt, qui est sauvage pays, plain de désers et de grandes montaignes, et fortement povre fors que de bestes; et court parmy une grosse rivière plaine de cailloux et de grosses pierres, laquelle a nom Tyen. Sur celle rivière d'amont est la ville et le chastel que on clame Carduelh en Gales, qui fut jadis au roy Artus; et aval la rivière syet une aultre que on appelle le Neuf Chastel sur Tyen. Là gisoit le mareschal d'Angleterre atout grands gens d'armes pour garder le pays des Escots qui gisoient aux champs pour entrer en Angleterre. Et à Carduelh aussy gisoient grand plenté de Galois pour deffendre le passage de la rivière; car les Escots ne povoient passer ou royaume d'Angleterre sans passer celle rivière qui est bien aussy grosse comme est la rivière d'Ourthe[1]. Jusques atant que le roy d'Angleterre et tout son ost vinrent à l'entrée de celluy pays, ilz ne poeurent sçavoir nulles nouvelles des Escots, mais adoncques poeut-on veoir apparament les fumières des hameaulx et villages qu'ilz ardoient en celluy pays; et avoient passé si paisiblement la rivière que oncques ceulx de Carduelh ne ceulx du Neuf Chastel n'en sceurent rien, ce dirent, car entre Carduelh et le Neuf Chastel poeut bien avoir environ quatorze liewes englesches. Mais pour mielx sçavoir la manière des Escots, je me tairay ung petit des Anglois, et deviseray de la manière des Escots et comment ilz scevent bien guerrier.

[1] Rivière du pays de Liége.

## CHAPITRE X.

**De la manière des Escots et comment ilz scevent bien guerrier.**

Les Escots[1] sont durement hardis et durs et moult travaillant en guerre, et en ce temps ilz redoubtoient bien poy les Angles, je ne sçay comment il en est au temps présent; et quant ils veulent entrer ou royaume d'Angleterre, ilz mainnent bien leur ost vingt ou trente-deux liewes loing, que de jour que de nuit, de quoy des gens assez se pourroient esmerveiller se ne sçavoient leur coustume.

Certain est que quant ilz veulent aler et entrer en Angleterre, ils sont tous à cheval ungs et aultres, formis la ribaudaille, qui les suit à pyé, c'est assavoir chevaliers et escuiers montez sur bons gros ronchins, et les aultres gens du pays trestous sur petites haquenées. Et si ne mainnent point de charroy pour les diverses montaignes qu'il y a à passer parmy ce pays; et si ne mainnent nulle pourvéance ne de pain ne de vin, car leur usage est tel en guerre et leur sobriété si grande qu'ilz se passent bien assez longuement de chair cuite à la moityé, sans pain, et de bonne eawe de rivière sans vin; et si n'ont que faire de chaudières ne de chauderons, car ilz cuisent bien leur chair dedens le cuir de la beste mesme, quant ilz l'ont escorchée, et si scevent bien qu'ilz trouveront bestes à grande abondance au pays où ilz

[1] Froissart, chap. XXXIV.

veulent aler, pour quoy ilz ne portent aultre pourvéance [fors] que chascun porte entre sa selle et le paneau une grande plate pierre, et si trousse derrière luy une besache pleine de farine, à celle fin que quant ilz ont tant mengé de celle chair mal cuite que leurs estomacs leur semblent estre wapes et flebes, ilz gettent celle plate pierre au feu, et destrempent ung petit de leur farine d'eawe, quant la pierre est eschauffée, et en font ung petit tourtel à manière d'une oulée de beguine, et le mengent pour reconforter leur estomac. Pour quoy il n'est point de merveille s'ilz font plus grandes journées que aultres gens quant tous sont à cheval fors mis les ribaudailles, et si ne mainnent nul charroy ne aultres harnas, comme vous avez ouy.

En tel point estoient-ilz entrez au pays dessusdit, et le gastoient et ardoient, et si trouvoient tant de bestes qu'ilz n'en sçavoient que faire, et avoient bien trois mille armeures de fer, chevaliers et escuiers, montez sur bons gros ronchins et coursiers, et bien vingt mille hommes armez à leur guise, apers et hardis, montez sur ces petites haquenées, et ne sont ne liées n'estrillées, ains les envoyent tantost paistre, quand ilz sont descendus, es prez ou es bruyères. Et si sachez qu'ilz avoient deux très-bons capitaines, car le roy Robert d'Escoce estoit adoncques, ainsy comme on disoit, malade de la grosse maladie et viel estoit; si leur avoit donné pour capitaine ung moult gentil et proeu prince vaillant en armes, c'est assavoir le conte de Moret, qui portoit ung escu d'argent à trois orilhiers de gueules, et messire Guillaume de Douglas qu'on tenoit pour le plus hardi et le plus entreprenant de tous les deux pays, et portoit ung escu d'asur à ung chief d'argent, et trois estoillettes de gueules dedens l'argent. Et estoient ces deux seigneurs les plus haults barons de tout le royaume d'Escoce.

## CHAPITRE XI.

**Comment le roy d'Angleterre poursuivoit les Escots qui ardoient et gastoient son pays.**

Or veuil-je[1] retourner à ma matère. Quant le roy d'Angleterre et tout l'ost eurent veu la fumière des Escots, ainsy que dessus est dit, ilz cognurent bien tantost que ce estoient les Escots qui estoient entrez au pays; si firent tantost cryer aux armes et cryer que chascun se deslogeast et suivist ses banières. Ainsy fut fait, sique tantost furent ordonnées trois grosses batailles à pyé, et à chascune bataille deux ailles de cinq cents armeures de fer chascune, qui debvoient demourer à cheval. Et sachiez qu'on disoit qu'il y avoit bien sept mille armeures de fer, chevaliers et escuiers, et trente mille hommes armez, la moitié montez sur petites haquenées, l'aultre moytié sergeans à pyé, envoyez par l'élection des bonnes villes et à leurs gages, chascune bonne ville pour sa rate; et si avoit bien vingt-quatre mille archers à pyé, sans la ribauldaille.

Tout ainsy que les batailles furent ordonnées, on chevaucha avant tout de rang aprez les Escots là où on véoit les fumières jusques à basses vespres. Adoncques se logea l'ost en ung bois, sur une petite rivière, pour aisier et pour attendre le charroy et la pourvéance, et tousjours avoient

[1] Froissart, chap. XXXV.

ars les Escots à cinq liewes prez de nostre ost, et ne les povions raconsuivir eulx ne leur ost. A lendemain, au point du jour, chascun fut armé et trairent les banières aux champs, et chascun se traist à sa bataille et à sa banière, ainsy que ordonné estoit, et chevauchèrent les batailles ainsy arrangées, sans desrouter, parmy montaignes et valées, ne oncques ne poeusmes aprocher les Escots qui tousjours ardoient devant nous, tant y avoit de bois, de mares et de désers sauvages, et malaisiées montaignes et valées; et si n'estoit ul qui osast, sur la teste coper, forspasser ne chevaucher devant les banières fors que les mareschaulx.

Quant[1] ce vint aprez nonne sur le vespre, gens, chevaulx et charroys et mesmement gens à pyé estoient si travailliez qu'ilz ne povoient plus [aller] en avant, et les seigneurs aperchurent que ilz se travailloient es celle manière pour néant; posé qu'il fust ainsy que les Escots les voulsissent attendre, si se mettroient-ilz bien sur telle montaigne ou sur tel pas qu'ilz ne pouroient à eulx combastre sans trop grand meschief. Si commanda-on que on se logeast là endroit chascun ainsy qu'il estoit, jusques à ce que à lendemain on auroit avisé que on feroit. Ainsy fut tout l'ost celle nuit logé en ung bois, sur une petite rivière; et le roy fut logé en une povre court d'abbaye qui là estoit. Se gens d'armes, chevaulx, charroys, ungs et aultres, et bestes sywans furent travailliez, ce ne fait pas à demander. Quant chascun eut pris pièce de terre pour loger, les seigneurs prirent conseil trestous ensemble comment on se pourroit combastre aux Escots, selon le pays là où ilz estoient; et leur sembla, selon ce, que les Escots en ra-

[1] Froissart, chap. XXXVI.

loient leur voye vers leur pays, tout ardant, et que nullement ilz ne se povoient combastre à eulx entre ces montaignes fors que à leur grand meschief; et si ne le povoient raconsuivir, mais passer leur convenoit celle rivière de Tyen, et se on se vouloit lever devant mynuit, et lendemain ung petit haster, on leur osteroit bien le passage de laditte rivière, et conviendroit qu'ilz se combattissent à meschief, ou ilz demourroient tous en Angleterre pris à la trape.

A [1] celle entente que dit vous ay, fut ordonné et accordé que chascun se traist à sa loge pour souper ce qu'il pourroit avoir, et deist chascun à ses compaignons que, si tost qu'on orroit les trompes sonner, que on meist ses selles et appareillast ses chevaulx chascun; quant on l'orroit la seconde fois, que chascun s'armast; et à la tierce que chascun montast sans targer, et se traist à sa banière, et que chascun preist sans plus ung pain, et le troussast derrière luy à guise de bracquonnier, et laissast-on là tous harnas et charroys et toute aultre pourvéance, car on se combattroit lendemain à quelque meschief que ce fust, si auroit-on tout perdu ou gagnié. Ainsy que ordonné fut, ainsy fut fait, et fut chascun ordonné et monté à droicte mynuit; poy y en eust qui dormissent, combien que on eust durement travaillié le jour. Ainchois que les batailles fussent ordonnées ne assemblées à leur droit, le jour commença à paroir. Adoncques commencèrent les banières à chevaucher en haste terriblement par bruyères, par montaignes et valées malaisiées, sans point de plain pays. Et par dessus les montaignes, et en plains de valées estoient fangas et marescages, et si divers passages que merveille

[1] Froissart, chap. XXXVII.

estoit que chascun n'y demouroit, car chascun chevauchoit toudis avant sans attendre seigneur ne compaignon. Et sachez quicunque estoit encroulé[1], il trouvoit à grand paine qui luy aidast. Et si demourèrent grand foison de bouviers atout leurs chevaulx en maint de lieux, et grand foison de sommiers et de chevaulx que on ne vit depuis; et moult souvent on crya celluy jour aux armes et dist-on que les premiers se combastoient aux anemis, sique chascun qui cuidoit que ce fust vérité, se hastoit quanques il povoit, parmy mares, pierres et cailloux, et parmy valées et montaignes, le heaume au chief, l'escu au col, le glaive ou l'espée au poing, sans attendre père, ne frère, ne compaignon. Et quant on avoit ainsy couru demye liewe ou plus, et on venoit au lieu dont ce cry partoit, on se trouvoit déceu, car ce avoient esté cerfs ou bisses ou aultres bestes sauvages, dont il y avoit grand foison en ce bois ou es bruières, qui s'esmouvoient et fuyoient devant ces banières et ces gens à cheval qui ainsy chevauchoient.

[1] *Encroulé*, enfoncé dans les terrains mouvans et marécageux, que Froissart nomme *crolières*, et auxquels Jean-le-Bel donne le nom de *fangas*, expression qui s'est conservée jusqu'à nos jours au pays de Liége, où ces sortes de terrains sont encore appelés *fanges* ou *fagnes*.

## CHAPITRE XII.

**Comment les Angloys queroyent les Escots et ne sçavoient où ilz estoient.**

Ainsy[1] chevaucha le joeune roy le jour, et tout son ost, parmy ces montaignes et ces désers, sans chemin tenir, sans voye et sans sentier, et sans ville fermée ne aultre trouver, fors que par advis, selon le soleil, tout le jour jusques à basses vespres que nous venismes sur celle rivière de Tyen, que les Escots avoient passée, et les convenoit repasser, ce disoient les Angles. Quant nous fusmes là venus si travailliez et tourmentez si fortement que chascun poeut sçavoir, nous passasmes oultre celle rivière à guey, moult à malaise, pour les grandes pierres qui dedans sont; et quand nous fusmes passez chascun s'en ala loger selon celle rivière, ainsy qu'il poeut prendre terre. Mais ainchoys que nous eussions pris pièce de terre pour loger, le soleil commença à esconser. Et si y avoit poy de gens qui eussent hache, ne coingnye, ne instrument pour loger ne pour bois coper; et si y avoit de ceulx qui avoient perdu grande foison de leur compaignie, et ne sçavoient qu'ilz estoient devenus. S'ilz estoient à mésaise, ce n'est pas merveille. Et mesmement les gens de pyé estoient demourés derrière; et si ne sçavoit-on en quel

[1] Froissart, chap. XXXVIII.

lieu ne à cui demander, ce n'estoit point de merveille, car ceulx qui sçavoient le pays disoient que nous avions bien chevauché celle journée vingt huit liewes englesches, ainsy courant comme vous avez ouy, sans arrester fors que pour pisser, ou pour son cheval ressengler. Ainsy travailliez, hommes et chevaulx, nous convint toute la nuit gesir tous armez sur celle rivière, chascun son cheval en sa main par le frain; car on ne sçavoit où les atachier par défaulte de jour et de nos charroys que nous n'avions poeu mener par tel pays, ainsy que dit vous ay. Ainsy ne goustèrent toute celle nuit ne de fain, ne d'avaine, ne de fourrage; et nous mesmes ne goustasmes d'aultre viande, tout le jour ne toute la nuit, que chascun son pain qu'il avoit derrière luy troussé, ainsy que dit vous ay, qui estoit de la sueur du cheval tout enordi; ne ne busmes d'aultre bruvage que de la rivière courant, exceptez aucuns seigneurs qui avoient bouteilles; et si poeut bien chascun penser que nous eusmes moult grand soif pour le chault et pour le grand travail que nous avions enduré le jour; et si n'eusmes toute la nuit ne feu ne lumière, ne n'en sçavions de quoy faire, exceptez aucuns seigneurs qui avoient aporté tortis sur leurs sommiers.

Et en tel meschief passasmes celle nuit sans oster selles et sans désarmer. Quand le désiré jour fut venu, auquel nous cuidions avoir aucun confort pour nous et nos chevaulx aisier, et pour nous loger ou pour nous combatre aux Escots, que nous désirions moult pour le désir que nous avions d'issir hors de celle mésaise et de celle povreté, adoncques commença à plouvoir toute la journée, et plut si fort et si ennuyeusement que, ainchois nonne passé, la rivière sur laquelle nous estions logez devint si grande que nul ne la peust passer, pour quoy nous ne nul

de l'ost ne povions envoyer veoir là où nous estions cheus, ne là où on pouroit trouver fourrage ne litière pour chevaulx, ne pain, ne vin, ne aultre chose pour nous soustenir. Si nous convint tout le jour jeusner ainsy que la nuit; et nos chevaulx menger terre pour le gason, de la bruière et fueilles d'arbres, et coupper pieux de bois à bonnes espées tout en plouvant, pour lyer nos chevaulx, et verges pour faire maisonnettes pour nous musser.

Entour nonne, aucuns povres hommes du pays furent trouvez, et leur fut demandé où nous estions cheus, car nul de nostre ost sçavoit bien ce pays, ne certainement dire en quelle marche nous estions. Si dirent ces povres hommes que nous estions à quatorze liewes englesches du Nœuf-Chastel, et à onze de Cardueilh, et si n'avoit nulle ville de là plus prez là où on poeut rien trouver pour nous aisier. Ce fut annonchié au roy et aux seigneurs, et envoya tantost chascun ses messages sur petis chevaulx et sur sommiers pour aporter pain et vin qui avoit bouteilles et avaine pour ses chevaulx. Et fist-on sçavoir de par le roy à la ville du Nœuf-Chastel que qui vouldroit gaagnier si amenast pain et avaine, et aultres denrées, on le payeroit tout secq et le feroit-on conduire à sauf conduit jusques en l'ost; et leur fist-on sçavoir que on ne se partiroit de là entour jusques à tant que on sçauroit que les Escots estoient devenus.

A[1] lendemain, entour l'eure de nonne, les messages que les seigneurs et les compaignons avoient envoyé revinrent et apportèrent ce qu'ilz poeurent de pain, de vin, d'avaine et de chandeilles, et aultres pourvéances pour eulx et leurs maisnies; grandement ne fut mye, et avec-

[1] Froissart, chap. XXXIX.

ques eulx vinrent gens pour gaagnier qui amenèrent sur petis chevaulx et sur mules pain mal cuit en paniers, povre vin en grands barilz, et aultres denrées à vendre, dont moult de gens et grand partie de l'ost furent appaisiez durement; ainsy lendemain et aprez, et aprez de jour en jour, tant que nous demourasmes là entour, sur celle rivière, huit jours entre ces montaignes, en attendant tous les jours la sourvenue des Escots, lesquelz ne sçavoient que nous estions devenuz, ne aussy sçavions-nous nouvelles de eulx.

Et si fusmes nous ung jour et deux nuits séjournans sur celle rivière, sans pain, sans vin, et sans avaine, et sans pourvéance nulle, et aprez par l'espace de quatre jours, qu'il nous convint acheter ung pain mal cuit six estrelins ou sept, qui ne debvoit valoir que ung parisy; et nous convenoit acheter ung galet de vin vingt-quatre ou vingt-six estrelins, qui ne debvoit valoir que quatre; encor avoit-on si grand haste de famine, que l'ung l'ostoit à l'aultre hors des mains des marchans, de quoy avinrent pluseurs débas entre aucuns. Encor, avecques tous ces meschiefs, il ne faisoit que plouvoir toute celle septmaine, pour quoy selles, paneaulx et contresengles furent toutes pourries et dérouptes, et tous nos chevaulx, où la plus grand partie, blessiez sur le dos; et ne sçavions de quoy ferrer ceulx qui defferrez estoient, ne de quoy couvrir fors de nos tonneles d'armes; et aussy n'avoit la plus grand partie de nous que couvrir pour la pluye et pour le froit, fors de nos hocquetons et de nos armeures, et n'avions de quoy faire feu fors que de verde laigne qui ne povoit durer encontre la pluye.

A[1] tel meschief et à telle mésaise et povreté demou-

[1] Froissart, chap. XL.

rasmes entre celles montaignes et sur celle rivière toute la septmaine, sans sçavoir nulle nouvelle des Escots qui cuidions qu'ilz deussent là ou assez prez repasser pour retourner en leur pays. De quoy grand rumeur commencha entre les Angles, car aucuns vouloient mettre sus aux aultres qui avoient donné le conseil de là venir, qu'ilz l'avoient fait pour trahir le roy et ses gens; sique par le conseil des seigneurs fut ordonné que on se mouveroit de là, et repasseroit-on la ditte rivière, sept liewes deseure là, où elle estoit mendre et plus aysie à passer; et fist-on tantost crier que chascun s'apareillast pour deslogier lendemain, et chascun siewist ses banières; et fist-on crier par le roy que qui se vouldroit travailler, il pourroit bien wagnier, car le premier qui apporteroit au roy nouvelles des Escots, et le certain lieu où le roy les pourroit trouver et leurs osts, le roy lui donneroit cent marcs de rente héréditablement et le feroit chevalier.

Quant ces nouvelles furent esparses devant l'ost, adoncques nous eusmes grand joye; adoncques se partirent de l'ost aucuns chevaliers et escuiers d'Angleterre, jusques à la somme de quinze ou de seize, pour la convoitise de gaagner celle promesse, et passèrent la rivière à grand péril et montèrent sur les montaignes là dont nous estions venus, et puis se partirent l'un çà l'aultre là, et se mist chascun à l'aventure de par luy.

A lendemain se deslogea tout l'ost et chevauchasmes celluy jour tout bellement, car noz chevaulx estoient flebes et mal livrés, et coissiez et cassez sur le dos, et mal ferrez, nos selles pourries et dérouptes, et nous mesmes mal desiennez. Et feismes tant que nous passasmes celle rivière à grand malaise et à grand péril, car elle estoit grosse et hors de sa rive pour la pluye, pour quoy il y en

eust aucuns baigniez et aucuns des Anglois noyez, de quoy il ne nous chaloit pas grandement[1]. Quand nous fusmes passez nous logeasmes là endroit et trouvasmes ung petit meilleur pays, car nous trouvasmes fourrages assez, et aprez, pour une nuit passer, une petite ville que les Escots avoient arse : si nous sembla que nous fussions cheus en paradis.

Lendemain nous partismes de là et chevauchasmes par ces montaignes et valées tout le jour, siewant les banières, jusques entre nonne et vespres, qu'on trouva aucuns hameaulx ars et aucunes champaignes de blez, de prez et d'aultres choses, sique on se logea là celle nuit.

Lendemain nous chevauchasmes tout ainsy que le jour de devant et logeasmes tout en telle manière. Nous ne sçavions là où on nous menoit, et n'oyons nulles nouvelles des Escots. Au quart jour nous deslogeasmes le matin et chevauchasmes tout ainsy que les aultres jours jusques entre prime et tierce; et faisoit adoncques assez beau temps car luisoit le soleil.

Adoncques vint ung escuier fortement chevauchant devers la bataille, et dist au roy. « Sire, nouvelles vous aporte; les Escots sont à quatre liewes logiez prez de cy, sur une montaigne, et vous attendent; et si ne s'osent mouvoir, et ont bien esté là huit jours et ne sçavoient néant plus nouvelles de vous que vous faisiez de eulx. Ce vous faiz-je sçavoir ferme, vray et estable, car je m'embati si prez de eulx que je fus pris et mené devant les seigneurs, et leur dis nouvelles de vous et comment vous les quériez pour combatre à eulx. Et tantost les seigneurs me

[1] Froissart a omis cette réflexion peu charitable à l'encontre des Anglais.

quittèrent ma prison quant je dis que vous debviez donner cent livres d'estrelins à celluy qui premièrement vous apporteroit certaines nouvelles d'eulx, par celle condition que je leur créantay que je n'auroye repos jusques à ce que je vous auroye dit ces nouvelles. Et sachiez que ilz dient que aussy grand désir ont-ilz de combatre à vous comme vous avez à eulz, et là les trouverez. »



## CHAPITRE XIII.

**Comment le joeune roy Edowart assiégea les Escots gastans et ardans son pays, sur une montaigne.**

Tantost[1] que le roy et son conseil ont ces nouvelles entendu, il fist là tout l'ost arrester en blez, pour repaistre et ressengler les chevaulx; ce fut sur une blanche abbaye arse des Escots, qu'on clamoit au temps du roy Artus, la Blanche Lande. Là endroit se confessa chascun pour tantost vivre ou morir, et fist son testament. Et fist le roy dire là endroit grand quantité de messes pour accommunier ceulx qui en auroient dévocion, et donna tantost à celluy escuier les cent livres de promesse, et le fist chevalier à sa messe par devant tous, et les y assena bien et souffisamment. Quant on fut ainsy reposé et desjeuné ung petit, on sonna la trompette; chascun ala monter et fiston les banières chevaucher, ainsy que cil nouvel chevalièr les conduisoit, et toudis chascune bataille aprez luy, sans desrouter, par montaignes et par valées, mais toudis arrengez ainsy que on povoit et que ordonné estoit; et tant chevauchasmes en celle manière que nous venismes entour l'eure de midi si prez des Escots que nous les voyons plainement et eulx nous.

Aussytost qu'ilz nous veirent, ilz issirent hors de leurs

[1] Froissart, chap. XLI.

loges tout à pyé, et ordonnèrent trois bonnes batailles faiticement, sur le dévaler de la montaigne où ilz estoient logiez. Par-dessous celle montaigne couroit une rivière forte et roide, et plaine de cailloux et de si grosses pierres que on ne la povoit passer sans grand meschief et malgré eulx. Et encore, se nous eussons passé la rivière, si n'y avoit il point de place entre elle et leur compaignie où on eust peu rengier nos batailles. Et si avoient leurs deux premières batailles establies sur deux croupes de roches là où on ne povoit bonnement monter pour les assaillir; et ilz nous povoient bien tous lapider et défroisser de pierres se nous fussons passez celle rivière, et si ne poions nullement retourner.

Quant les seigneurs de nostre ost veirent leur convenance, ilz nous firent tous descendre à pyé, et oster nos esperons, et renger les trois batailles ainsy que ordonné avoient l'aultre jour. Là endroit devinrent pluseurs chevaliers. Quant ces batailles furent rengées et ordonnées, aucuns des seigneurs d'Angleterre amenèrent le joeune roy à cheval par devant toutes les batailles pour les gens d'armes plus resbaudir; et prioit moult gracieusement que chascun se penast de bien faire et de garder son honnour; et faisoit commander sur la teste que nul ne se meist devant les banières, ne ne se mouvist jusques atant que on luy commanderoit. Ung petit aprez, on commanda que les batailles alassent avant vers les anemys, tout bellement, le petit pas. Ainsy fut fait. Si ala bien chascune bataille ung grand bonnier avant jusques au dévaler de la montaigne; et ce faisoit-on pour veoir si les anemis se desrocheroient[1] point, et pour veoir comment ilz se main-

[1] Au lieu de cette expression pittoresque, on lit dans les imprimés de Froissart, se *desrouteroient point*.

tiendroient. Mais on ne poeut aperchevoir qu'ilz se moeussent en rien; et si estions si prez l'ung de l'aultre que on cognoissoit bien partie de leurs armes; aussy faisoient-ilz des nostres. Adoncques nous fist-on arrester tous coys, pour avoir aultre conseil, et si fist-on aucuns compaignons monter sur courchiers pour escarmucher, et pour aviser le passaige de la rivière, et pour veoir leur convenance de plus prez; et aussy leur fist-on assavoir par leurs héraults que, s'ilz vouloient passer oultre la rivière pour venir combattre à plain, on se trairoit arrière et leur lairoit-on place pour leur bataille rengier et tantost ou à lendemain au matin; et se ce ne leur plaisoit, qu'ilz voulsissent faire le semblable. Quant ilz ouyrent ce, ilz eurent conseil et respondirent qu'ilz n'en feroient ne l'un, ne l'aultre, maiz le roy et tout son conseil véoient bien qu'ilz estoient en son royaume et l'avoient ars et gasté, si luy en ennuyoit, si le venissent amender, car là demourroient-ilz tant qu'il leur plairoit.

Quant[1] les conseillers du roy veirent qu'ilz n'en auroient aultre chose, ilz firent crier et commander que chascun se logeast là environ, sans reculer. Ainsy nous logeasmes celle nuit moult à grand mésaise, sur dure terre et pierres sauvages, et toudis armez et à grand meschief. Mais les garchons ne poeurent recouvrer de pieulx ne de verges pour lyer nos chevaulx, ne fourrages ne litière pour nous aider ne les chevaulx, ne laigne pour faire feu. Et quant les Escots se perchurent que nous nous logeasmes en celle manière, ilz firent demourer aucunes de leurs gens sur la place là où ilz avoient estably leurs batailles, et si se retrairent à leurs loges, et feirent tantost

[1] Froissart, chap. XLII.

feux que c'estoit merveille à regarder; et firent entre nuit et jour si grand bruit à corner de leurs grands cors à une fois, et de jupper tout à une voix, qu'il nous sembloit que ce fussent les grands deables d'enfer qui là fussent venus pour nous estrangler. Ainsy fusmes nous logez celle nuit, qui fut la nuit Saint-Pierre d'aoust mil ccc et xxvij, jusques atant que les seigneurs eurent ouy messe à lendemain; et quant ilz eurent ouy messe, on fist chascun armer et les batailles renger ainsy que le jour de devant.

Quant les anemis virent ce, ilz se vinrent aussy bien renger sur leur pièce de terre que le jour de devant, et demourèrent les deux osts là tout le jour jusques aprez midi, que oncques les Escots ne firent semblant de venir vers nous, et aussy nous ne les povoyons aler assaillir sans très-grand meschief. Pluseurs des compaignons, qui avoient chevaulx dont ilz se povoient aidier, passèrent la rivière, et aucuns à pyé, pour escarmucher à eulx et aussy se desroutèrent aucuns de leur ost qui couroient et racouroient tout en escarmuchant, tant qu'il y en eut de morts, de navrez, de prisonniers d'une part et d'aultre. Ainsy que aprez midi les seigneurs firent sçavoir que un chascun se retraist à sa loge, car nous estions là pour néant; nous le fismes moult voulentiers, car nous veyons bien que aultre chose ne s'en povoit faire.

Ainsy demourasmes là par trois jours, et les Escots d'aultre part sur leur montaigne, sans départir. Toutes les heures du jour y avoit gens escarmuchans et d'une part et d'aultre, et souvent en y avoit de mors et de pris; et tant faisoient les Escots de feux à la minuit coustumièrement, que c'estoit grande merveille; et faisoient si grand bruit de corner et de jupper tout à une voix, que il

nous sembloit que tout enfers fût là, et que les deables y fussent assemblez. L'entencion des seigneurs d'Angleterre estoit de tenir ces Escots là comme assiégez, puisqu'ilz ne se povoient à eulx combatre, et les cuidoient bien affamer, car nulle pourvéance ne leur povoit venir, et si ne povoient de là partir; et sçavoient bien les Angles, par les prisonniers qu'ilz avoient, qu'ilz n'avoient point de pourvéance de pain, ne de vin, ne de sel. Bestes avoient-ilz à grand foison qu'ilz avoient pris au pays; si en povoient menger en yawe et en rost à leur plaisir, sans pain et sans sel, de quoy il ne leur chault pas grandement, maiz qu'ilz ayent ung poy de farine dont ilz usent à la fois comme je vous ay dit ci-desseure. Et aussy en usoient bien aucuns Anglois en nostre ost, et nous en vendoient bien quant nous avions faulte de pain.

Au quart jour, quant nous fusmes esveilliez au matin, et nous regardasmes vers la montaigne là où nos anemis estoient logiez, nous ne veismes nulluy, car les Escots s'en estoient partis dès le minuit. Si eurent noz seigneurs grande merveille, et ne sceurent que penser qu'ilz estoient devenus: si envoyèrent tantost gens à cheval et à pyé par ces montaignes, pour regarder qu'ilz estoient devenus. Si furent trouvez, entour l'eure de prime, sur une aultre montaigne logez à deux petites lyewes de la montaigne dont partis estoient, et estoient sur la rivière mesmement, et en plus fort lieu assez que devant; et estoient logez en ung bois, pour estre mielx repus, et plus secrètement aler et venir quant ilz vouldroient.

Si tost qu'ilz furent là trouvez, on nous fist desloger et porter tout quanques nous avions sur une aultre montaigne, droit encontre eulx; et nous fist-on tantost rengier et faire semblant d'aler sur eulx; mais si tost qu'ilz nous

veirent venir, ilz issirent hors de leurs loges, et se vinrent logier bien faiticement assez prez de la rivière à l'encontre de nous; maiz oncques ne vouldrent venir vers nous et nous ne poyons aler vers eulx que nous ne fussons tous perdus ou mors ou pris à grand meschief.

Ainsy logeasmes nous là encontre eulx, et demourasmes dix-huit jours tous accomplis sur celle seconde montaigne, et tous les jours rengiez contre eulx et ilz encontre nous; ne oncques ne vouldrent passer oultre par devers nous, ne nous livrer terre par de là, ne prendre convenant ne traittié que nous leur baillissons par deçà[1]; et si n'eurent oncques, tout le temps pendant, pain, ne vin, ne sel, ne cuir tané, ne conrée pour faire housseaulx ou soulers, ains faisoient soulers de cuir tout cru atout le poil; et nous, d'aultre part, n'estions pas trop aises, car nous ne sçavions où loger, ne de quoy couvrir, ne où aler fourrager, fors que ès bruières. Si poeut chascun sçavoir que nous avions grande mésaise de nos tentes et de nos charroys, et de nos oustilz que nous avions achetez pour nous aisier, et si les avions laissé en ung bois sans garde, là où nous ne les povoyons ravoir, et si ne sçavions où c'estoit. Ainsy fusmes nous ung moys tout plain à tel meschief et à tel mésaise, comme vous avez ouy, que toutes nos pourvéances nous estoient faillies à nostre plus grand besoing, et comment que pourvéances nous venissent chascun jour à vendre à pluseurs costez, tant que nous avions assiégé les Escots, et que nous demourasmes là encontre eulx, si n'eusmes oncques si bon marchié que ung pain mal cuit et de mauvaiz blé ne nous coustast trois estrelins, qui ne debvoit

[1] Tout ce qui suit jusqu'à l'alinéa a été omis par Froissart, et remplacé par ces deux lignes: « Si vous dis que en vérité l'ung ost et l'aultre en ces séjours eurent moult de mésaises. »

valoir que ung parisy à la ville, et ung galon de povre vin eschauffé douze estrelins, qui ne valoit au tonnel que trois. Si nous convenoit vivre et livrer nos garchons bien estroittement, car toudis avions-nous paour de plus grand famine et que argent ne nous falist par trop longuement demourer.

La[1] première nuit que nos seigneurs furent logiez sur celle montaigne, messire Guillaume Douglas, qui estoit moult proeu, hardi et entreprenant, prist, environ la minuit, deux cents armeures de fer, et passa celle rivière bien loin de nostre ost, par quoy on ne s'en aperchut et se fery en l'ost des Anglois moult vassaument, en criant : « Douglas! Douglas! vous morrez tous seigneurs Angles, » et en tua bien luy et sa compaignie plus de trois cents, et fery des esperons jusques devant la tente du roy, toudis criant et huant : « Douglas! Douglas, » et coppa deux ou trois cordes de la tente du roy.

En [2] telle manière que je vous ay conté demourasmes-nous vingt-deux jours sur ces deux montaignes, devant ces Escots, toudis escarmuchant qui vouloit escarmucher, et presque chascun jour rengiez les ungs contre les aultres une fois ou deux; et moult souvent, quant on estoit retrait et desarmé, recrioit-on : « Aux armes, les Escots sont passez; » si nous convenoit armer et puis nous trouver quelque part que ce fust, puis il nous faloit guetier chascune nuit, par connestables, sur les champs, en trois lieux à trois costés de l'ost, aprez ce que messire Guillaume Douglas fist celle envahye comme vous avez ouy; et com-

[1] Froissart, chap. XLIII.

[2] Tout cet alinéa a été omis par Froissart, dans la dernière rédaction de sa chronique; il n'existe que dans le manuscrit d'Amiens, et en partie dans celui de Valenciennes.

mandoit-on bien en chascune guette deux cents armeures de fer, car, chascun jour donnoit-on à entendre à ces seigneurs d'Angleterre que les anemis estoient ordonnez de venir courre sus par nuit nostre ost, car ilz ne se povoient plus tenir ainsy n'endurer telle famine. Ces nouvelles nous faisoient plus ententivement guettier; de quoy nous estions durement travailliez et ennoyez avecque la povreté que nous endurions. Car nous de par dechà la mer avions à faire grand paine, c'est assavoir deux guets chascune nuit, l'un avecque les seigneurs d'Angleterre sur les chevaulx contre les Escots, et l'aultre en nos loges contre les archiers, qui nous hayoient plus que les Escots, et le nous disoient bien, et nous réprouvoient souvent la bataille que nous avions eu à Eurewik, ainsy que vous avez ouy, et nous appelloient murdriers. Ainsy estions jour et nuit en très-grand paour, en paour des Escots, qui si prez de nous estoient, et des archiers, qui entre nous logiez estoient, et souvent nous menachoient; aussy estions en grand paour de famine et de plus grand mésaise avoir pour la longue demourée.

Le[1] desrain des dix-huict jours fut pris ung chevalier à escarmuchier, qui moult envis vouloit dire à nos seigneurs des convenances de leur ost, fors qu'il dist que leurs seigneurs avoient accordé entre eulx le matin que chascun fût armé au vespre, et que chascun siwist la banière messire Guillaume de Douglas, quelque part qu'il vouldroit aler, et que chascun le tenist en secret; maiz le chevalier ne sçavoit de certain qu'il avoit enpensé. Sur ce eurent les seigneurs d'Angleterre conseil ensemble, et dirent que par aventure les Escots pourroient bien venir brisier nostre

[1] Froissart, chap. XLIV.

ost à deux costés, pour eulx mettre en aventure de vivre ou de morir, car plus ne povoient endurer leur famine. Si ordonnèrent nos seigneurs que chascune de nos deux batailles fût rengée en trois places devant nos loges, et que on fist grands feus enmy chascune place, par quoy on veist plus cler l'un l'aultre; et que chascun gesist toute la nuit armé en la place, pour attendre l'aventure de Dieu, et pour estre plus ensemble, et que les garchons demourassent es loges pour garder les chevaulx. Ainsy fut ordonné, ainsy fut fait, et gesit chascun toute nuit sur ses armes en celle place, devant le feu et dessoubs les banières, sur le cul ou sur la jambe de son compaignon[1].

Quant ce vint sur le point du jour, deux trompeurs d'Escoce s'enbastirent sur l'un des guets qui estoient aux champs, et furent priz et amenez devant les seigneurs et le conseil du roy, et dirent : « Seigneurs, que guettiez vous ici, vous guettiez pour néant, car, sur nos testes, les Escots s'en sont tous alez dès devant la minuit, et sont jà quatre ou cinq liewes loing, et nous ont amené avecque eulx bien une lieue loing, pour doubtance que nous ne le vous annonchissions, et puis nous ont donné congié de le vous venir dire. » Quant les seigneurs entendirent ce, ilz eurent conseil et veirent qu'ilz estoient déceu de leur cuidier, et dirent que le chasser aprez les Escots ne leur prouffitoit riens, car on ne les povoit raconsuivir. Maiz toutefois, pour doubtance de déchevement, détinrent les seigneurs les deux trompeurs tous coys, et nous firent demourer en tel point jusques à heure de prime. Adoncques s'en ala chascun à sa loge pour s'aisier, et les seigneurs alèrent à conseil pour accorder que l'on feroit.

[1] Dessous sa bannière et son penonceau. Froissart.

Tantost aucuns des compaignons, et je avecques, montasmes sur nos ronchins et passasmes la rivière, et montasmes contremont la montagne qui estoit forte et mal aisie, et alasmes veoir les loges des Escots, et trouvasmes plus de cinq cens grosses bestes bonnes et crasses tantost mortes, que les Escots avoient tué pour tant qu'elles ne les povoient suir, et si ne les vouloient pas laissier vives aux Angles. Et si trouvasmes plus de quatre cents chaudières, faittes de cuir atout le poil, pendantes sur le feu, et plaines de chair et d'yawe, pour faire bouillir, et plus de mille broches plaines de chair pour faire rostir, et plus de dix mille vielz soulers tous usez, faitz de cuir tout cru, atout le poil, que ilz avoient laissié. Et si trouvasmes cinq povres prisonniers que les Escots avoient laissié en ce bois, tous nuds, lyez aux arbres, par despit, et deux lesquelz avoient les jambes brisées; mais nous ne sçavions parler à eulx; et touteffois nous les deslyasmes et les laissasmes aler, et puis retournasmes à nos loges si à point que chascun se deslogeoit pour aler vers Angleterre par le conseil des seigneurs[1]; de quoy nous estions moult aises, mais trop dolens estions de ce que nous avions enduré tant de males meschéances, et si nous partions à si pou de fait.

Touteffois nous nous deslogeasmes, et suismes les banières cellui jour jusques aprez vespre, que nous logeasmes en ung beau pré, et trouvasmes assez à fourrager, car bien besoing nous faisoit et à nos chevaulx qui estoient si morfondus, si affamez, si débrisiez et cachiez des povres selles, que on ne les povoit chasser avant ne seoir sur eulx[2]; et si n'avions peneau de selle, ne sengle, ne

[1] Les trois lignes qui terminent cet alinéa ont été omises par Froissart.

[2] Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de l'alinéa, a été négligé par Frois-

contresengle, culière, bride ne poytral, que tout ne fut rompu et pourry, ains convenoit le plus de nous faire peneaulx de vielz pourpoins ou de vielles flossades, qui avoir les povoit, pour mettre dessus nos selles et sengler dessoubs nos sengles; et avecques tout ce le plus de nos chevaulx estoient tous defferrez par deffaulte de fer et de mareschal. Je vys pluseurs fois vendre ung clou de cheval six estrelins, par quoy'on poeut bien dire, qui sçauroit tous les meschiefs, les paines, les travaulx de la première chevauchée et de ceste, que oncques si joeune prince que nostre roy estoit n'avoit entrepris deux si dures, ne si travaillant, ne si périlleuses chevauchées, comme ces deux avoient esté, et toutes deux en une année entreprises et achevées; et si n'avoit que seize ans, ainsy que disoient tous les plus proeux de nostre ost, et ceulx qui avoient le plus veu. Ainsy logeasmes celle nuit en ce beau pré, delez ung beau parc, et nous aisasmes ainsy que nous poeusmes, car besoing en avions, et sçavoit bien Dieu, et si dormions ung petit plus asseurément.

Le lendemain deslosgeasmes et chevauchasmes tout cellui jour assez bellement pour nos chevaulx déporter jusques au vespre que nous arrivasmes delez une grande abbaye à deux liewes prez de la cité de Duraine. Et si logea le roy celle nuit en celle court, et nous et tout l'ost se logea contreval le pré, et trouvasmes assez à fourragier herbes, vesches et blez. Lendemain se reposa l'ost là endroit tout coy, et le roy et les seigneurs allèrent veoir la cité et l'esglise de Duraine; et adoncques fist le roy féaulté à l'evesque et aux bourgeois, car encor pas fait ne l'avoit.

sart, dans la dernière rédaction de ses chroniques, mais il existe dans le manuscrit d'Amiens.

En celle cité trouvasmes-nous nos charretons et nos charrettes et tout nostre harnas que nous avions laissé, vingt-deux jours devant, en ung bois à minuit, ainsy comme vous avez ouy cy devant conter; et les avoient les bourgeois de la cité fait ramener à leurs propres cousts pour les sauver, et les avoient fait mettre en granges wides, à chascune charrette son penonchiel pour recognoistre. Se nous fusmes joyeulx de ces nouvelles, ce ne fait pas à demander, car tous nos draps et nostre avoir estoient dessus ces charrettes; si n'avions que vestir fors nos pourpoins puans de sueur et de pluye, et povres brayes et mal lavées. A lendemain nous feismes atteler nos petis chevaulx à nos charrettes, et nous meismes à la voye aprez le roy et les seigneurs, et venismes aprez trois jours à la bonne cité de Eurewik. Là la royne estoit et attendoit la revenue de son filz; et se traist chascun en son hostel ainsy qu'il s'en estoit party.

Ainchois que nous parvenissions à Eurewik, tous les Angles s'estoient départis et ralez vers leurs maisons et leurs pays, fors aucuns chevaliers lesquelz estoient demourez pour luy faire compaignie; et nous demourasmes en la cité bien six jours aprez nostre revenue. Si furent haultement festiez et honnourez messire Jehan de Haynau, le gentil chevalier, et tous ceulx de sa compaignie, du roy, du royaume, de la royne, et de tous généralement, et mesmement des dames lesquelles là estoient; et fist chascun somme de ses chevaulx morts et vifs et de ses frais. Si en fist le roy sa debte envers ledit messire Jehan, et ledit messire Jehan s'en obligea envers tous ses compaignons, car le roy ne povoit si tost recouvrer argent tant que les chevaulx montoient. Maiz, on nous délivra assez argent par raison pour revenir en nos pays; et puis

aprez fusmes-nous dedens l'année tous payez de ce que nos chevaulx montoient.

Quant nous eusmes relivré nos chevaulx, nous achetasmes chascun de petites haquenées qui nous peussent raporter, et renvoyasmes tous nos garchons et nos gros harnas, tentes, sommes, males et bahus, dont nous n'avions que faire, et les feismes là endroit mettre en ung vaissel que le roy nous fist livrer. Et montèrent tous nos garchons et arrivèrent à l'Escluse, et nos seigneurs et nous tous preismes congié du roy, de la royne, et des aultres seigneurs, et nous fist le roy conduire jusques à Douvres par douze chevaliers, pour la doubtance des Angles et des archiers, qui nous hayoient et nous avoient durement menachié à la départie; pour quoy nous chevauchasmes toudis armez parmy le royaume jusques à Douvres. Là nous trouvasmes vaisseaulx et naves toutes prestes par le commandement du roy, et passasmes le plus tost que nous poeusmes à Wissant, car nous désirions moult nostre retournée, pour la doubtance des Angles, et pour la grand mésaise que nous avions eu et enduré ainsy que vous avez ouy. Quant nous fusmes arrivez à Wissant, chascun prit congé l'ung de l'aultre, bien courtoisement et humblement, et ala chascun là où il amoit mielx[1].

[1] On trouve dans Froissart, à la fin de ce chapitre, dix à douze lignes qu'il a ajoutées au texte de Jean le Bel.

## CHAPITRE XIV.

**Comment le noble roy Edowart fut marié à la fille du conte de Haynau.**

Depuis[1] que cette grande et dure chevauchée fut départie, ne demoura pas longtemps aprez que le gentil roy, madame la royne sa mère, le cuens son oncle, le cuens Henry de Lencaste, messire Rogier, sire de Mortemer, et les aultres barons d'Angleterre, lesquelz estoient demourez du conseil pour le gouverner, eurent conseil de le marier. Si envoyèrent ung évesque, deux chevaliers banneres, et deux bons clercs à messire Jehan de Haynau, pour luy prier et aydier à mettre conseil à ce que cil gentil roy fust marié, et que il voulsist donner bon moyen à ce que messire le conte Willeaume de Haynau, son frère, et conte aussy de Holande et de Zélande, luy voulsist envoyer une de ses filles, car il l'auroit plus chière que nulle aultre pour l'amour de luy. Le gentil chevalier messire Jehan de Haynau festia moult grandement ces seigneurs messages de quanques il poeut, et bien le sçavoit faire. Quant il les ot bien festié, il les mena par devers monseigneur son frère, à Valenchiennes, qui grandement et honorablement les recheut, et les festia si souverainement que longue chose seroit à recorder.

[1] Froissart, chap. XLV.

Quant ainsy furent festiez, ilz firent leur message, ainsy que commandé leur estoit, et bien à point et sagement le firent. Le gentil et noble conte leur respondit tost et moult courtoisement, par le conseil de messire Jehan son frère, et de madame la contesse mère à la damoiselle, disant que moult grand mercy à monseigneur le roy et à madame la royne sa mère et à tous les seigneurs par le conseil desquelz ilz estoient là venuz, quant tant leur estoit que de leur faire tel honneur que, pour telle chose, ilz avoient envoyé si souffisans gens, et que moult voulentiers s'acordoient à leur requeste se nostre saint père le pape s'y accordoit et sainte esglise. Celle response leur souffist bien et grandement, et envoyèrent tantost deux de leurs chevaliers et de leurs clercs vers le saint père, en Avignon, pour impétrer la dispensation de celluy mariage accorder; car sans le saint père faire ne se povoit, pour le lignage de France dont ilz estoient moult prochains, si comme au tiers degré, car leurs deux mères estoient cousines germaines issues des deux frères. Assez tost aprez qu'ilz furent venus en Avignon, ilz vont faire leur besongne, car le saint père et le collége s'y accordèrent de légier, pour la haulte noblesse dont ilz estoient.

Quant[1] ces messages furent retournez d'Avignon à Valenchiennes, à toutes leurs bulles, le mariage fut tantost construit, et fist-on la damoiselle pourveoir et appareiller de tout ce qu'il luy faloit, si honnourablement comme à telle damoiselle, laquelle debvoit estre royne d'Angleterre, afféroit. Quant appareillée fut, elle fut espousée par la vertu d'une procuration souffisanment faitte, qui luy fut aportée de par le roy d'Angleterre, et puis fut mise à la

[1] Froissart, chap. XLVI.

voye pour mener en Angleterre à Londres, par devers son mary qui là l'attendoit pour la couronner. Jusques à Londres la conduisit le gentil chevalier messire Jehan de Haynau son oncle, qui très-grandement fust rechut, festié et honnouré du roy, de madame la royne sa mère, de toutes les dames et de tous les barons d'Angleterre. S'il eut adoncques à Londres grande feste et grande noblesse de seigneurs, de ducs, de contes, de barons, de chevaliers, de haultes dames, de puchelles, de riches atours, de riches parements, de jouster, de bouhourder pour l'amour d'elles, de danser, de caroller, de jeus, de beaulx mengier chascun jour donnez, ce ne fait pas à demander; chascun qui scet que à noblesse affiert le doibt bien penser. Et dura bien celle feste par l'espace de trois septmaines, ainchoys que ledit messire Jehan se partist.

Au chief des trois septmaines, il se partit à toute sa compaignie, bien fourny de beaulx joyaulx qu'on luy avoit donné de costé et d'aultre, et demoura la joeune royne à petite compaignie de gens de son pays, excepté ung joeune damoisel qu'on nommoit Watelet de Manny, qui demoura pour le servir et trenchier devant elle, lequel acquist si grand grâce depuis envers le roy et tous les barons, qu'il fust du secret et grand conseil du pays au gré de tous; et fist en aprez tant de proesses de son corps, en tant de lieux, qu'on n'en sçauroit dire le nombre, et tant de hardies entreprises, dont vous orrez parler d'aucunes en ce livre, qu'il acquist nom du plus proeu que on sache. Et bien le doibt-on tenir pour souverain proeu, aprez le noble roy Edowart et le gentil duc de Lencaste, qui tous les passe de fait et de renommée. Cy endroit lairay ung petit à parler de ceste matère et parleray d'une aultre.

## CHAPITRE XV.

**Comment le roy Robert d'Escoce chargea à messire Guillaume Douglas de porter son cœur au saint sépulchre.**

Aprez[1] ce que les Escots se partirent par nuit de la montaigne là où le roy et les seigneurs d'Angleterre les avoient laissié, ainsy que vous avez ouy, ilz alèrent vingt-deux liewes de celluy pays sauvage, sans arrester, et passèrent celle rivière de Tyen assez prez de Cardueilh en Galles, et lendemain rentrèrent en leur pays et ala chascun à sa maison. Assez tost aprez seigneurs et aucuns bons proeudommes pourchassèrent tant entre le roy d'Angleterre et son conseil, et entre le roy d'Escoce, que une trève fut accordée entre eulx à durer par l'espace de trois ans.

Celle trève durant, avint que le roy Robert d'Escoce, qui avoit esté si proeu, estoit devenu vielz et flèbe, et chargié de la grosse maladie, ce disoit-on, tant que morir le convenoit. Quant il vist que morir debvoit sans retour, il manda tous les barons de son royaume es quelz il se fioit le plus par devant luy, et leur dit que morir le convenoit ainsy qu'ilz véoient; si leur prya moult affectueusement et leur chargea qu'ilz gardassent, sur leur féaulté, loyaulment son royaume à David son filz, et quant il seroit venu en aage, qu'ilz obéissent à luy, et le couronnassent à roy et

[1] Froissart, chap. XLVII.

le mariassent en lieu si souffisant comme il luy appartenoit. En aprez, il appella le gentil chevalier messire Guillaume Douglas, et luy dist devant tous les aultres : « Messire Guillaume chevalier, ains vous sçavez que ay eu moult à faire en mon temps et ay souffert moult pour maintenir les droits de cestuy royaume. Et quant j'ay eu le plus à faire, je fis ung vœu que je n'ay point accompli, dont il me poise; j'ay voé que s'il estoit ainsy que je peusse tant faire que j'eusse ma guerre achevée, par quoy je peusse cestuy royaume gouverner en paix, je iroye guerrier les anemis de nostre Seigneur, et les contraires de la foy crestienne oultre mer, à mon léal povoir. A ce point a toudis mon cuer tendu, mais nostre Seigneur ne l'a pas voulu consentir; si m'a tant donné à faire en mon temps, et au desrain m'a si entrepris de feblesse et de griefve maladie, qu'il me convient morir ainsy que vous véez; et puisqu'il est ainsy que le corps de moy ne poeut aler ne achever ce que le cuer a tant désiré, je weil envoyer le cuer pour le corps, pour moy et pour mon vœu acquittier. Et pour ce que je ne sçay en tout mon royaume nul plus proeu de vostre corps ne mielx taillé de celluy voeu accomplir en lieu de moy, je weil et vous prye, chevalier amy et espécial, tant et si affectueusement que je puis, que vous à faire ce voyage vous employez, pour l'amour de moy et pour mon âme acquittier envers nostre Seigneur, Et je tien tant de vostre noblesse et de vostre léaulté, que se vous l'entreprenez, vous ne le fauldrez nullement, pourquoy se vous le me promettez, je morray plus aise. Maiz que ce soit par telle manière que je vous diray : je weil, si tost que je seray trespassé, que vous prenez le cuer de moy et le faittes bien enbasmer, et prenez tant de mon trésor que bon vous semblera pour

parfournir le voyage pour vous et pour tous ceulx que vous vouldrez mener avecques vous; et emportez mon cuer au saint sepulchre, là où nostre Seigneur fut enseveli, puis que le corps n'y poeut aler; et le faittes si grandement et vous pourvéés de toutes choses et de compaignies si souffisamment comme à vostre estat appartient; et que par tout où vous vendrez, qu'on sache que vous portez comme message le cuer du roy d'Escoce, puis qu'ainsy est que le corps ny poeut aler. »

Tous ceulx qui là estoient commencèrent à plourer moult tendrement, et quant le dit messire Guillaume poeut parler, il respondi : « Gentil sire, cent mille mercys de la grand honneur que vous me faittes, quant vous si noble et si grand chose et tel trésor m'enchargiez et commandez; et je feray très voulentiers et de cuer vostre commandement, jamaiz n'en doubtez, à mon léal povoir, combien je ne soys mie digne ne souffisant pour telle chose achever. » — « Ha! gentil chevalier, dist adoncques le roy, grand mercys, mais que vous le me créantez. » — « Certes, sire, moult voulentiers, fait le chevalier. » Et luy créanta tantost comme léal chevalier. Adoncques dist le roy : « Or soit Dieu gracié, car je morray plus à paix doresenavant, quant je sçay que le plus souffisant de mon royaume et le plus proeu achevera ce que je n'ay pu oncques achever. »

Assez tost aprez trespassa le proeu roy d'Escoce de ce siècle, et fut enseveli si honnourablement comme à luy afféroit, selon l'usage du pays, et luy fut le cuer osté et embasmé, ainsy comme il l'avoit commandé. Et se commença le gentil chevalier, messire Guillaume Douglas, à pourveoir et appareillier de mouvoir quant temps et saison seroit d'achever ce que promis avoit.

En ce temps assez tost aprez trespassa de ce siècle le

noble et vaillant conte de Moret qui estoit le plus grand et le plus poissant du royaume d'Escoce, qui portoit ung escu d'argent à trois oreillers d'or.



## CHAPITRE XVI.

**Comment messire Guillaume Douglas se parti d'Escoce pour faire son voyage.**

Quant[1] le printemps vient et la bonne saison pour mouvoir qui veult passer la haulte mer, et le gentil chevalier messire Guillaume Douglas fut si pourveu comme à luy appartenoit, selon ce que commandé luy estoit, il monta sur mer, en Escoce, et vint en Flandres, droit à l'Escluse, pour ouïr nouvelles se nul de par decà la mer s'apareilloit pour aler vers. la sainte terre de Jherusalem, affin qu'il poeut avoir meilleure compaignie. Et séjourna bien à l'Escluse douze jours ainchois qu'il s'en partist; mais oncques ne voulut là endroit mettre le pyé à terre, tout le terme des douze jours, ains demoura toudis sur sa nave, et tenoit toudis son tynel honnourablement, à trompes et à nakaires, comme se ce fust le roy d'Escoce; et avoit en sa compaignie ung chevalier banneret et six aultres des plus proeuz du pays, et bien vingt escuiers beaulx et joeunes, les plus souffisans qu'il voult eslire en son pays, sans l'aultre maisnie. Et avoit tant de vaisselles d'argent, pos, bachins, escuelles, hanaps, bouteilles, bachins, barilz, et aultres telles choses. Et estoient festiez de deux manières de vin et

[1] Froissart, chap. XLVIII.

de deux manières d'espices tous ceulx qui vouloient aler là, mais que ce fussent gens d'estat.

Au derrain, quant il eust assez séjourné là endroit, il entendi que le roy d'Espaigne guerrioit au roy de Guernade, qui estoit sarrasin; si avisa qu'il iroit celle part pour mielx emploier son voyage, et quant il auroit fait sa besongne, il iroit oultre passer pour faire ce que commandé luy estoit. Si s'en parti ainsy de l'Escluse, et s'en ala vers Espaigne, et arriva premier au port de Valence la grande; et puis s'en ala au roy d'Espaigne qui estoit en ost contre le roy de Guernade, et estoient assez prez l'ung de l'aultre sur les frontières de leur pays.

Ung jour aprez ce que messire Guillaume Douglas fut là venu, avint que le roy d'Espaigne issi hors aux champs pour plus approcher de ses anemis. Le roy de Guernade issi d'aultre part sique l'ung roy veist l'aultre atout ses banières, et si commencèrent à rengier les batailles les unes contre les aultres. Ledit messire Guillaume se trahy à ung des costez, pour mielx faire sa besongne et mielx monstrer son effort. Quant il vist toutes les batailles rengier, et vist celle du roy ung poy esmouvoir, il cuida qu'elle alast assembler. Il, qui mielx aimoit estre des premiers que des derrains, feri des esperons à toute sa compaignie, et ala jusques à la bataille du roy de Guernade, et pensoit bien que le roy et toutes ses batailles le syeuvissent; maiz il en fut lourdement décheu, car oncques ce jour ne s'esmurent, ains fut ledit messire Guillaume et toute sa compaignie enclos des anemis, que oncques ung seul n'en eschappa qu'ilz ne fussent tous tuez, de quoy ce fut grand dommaige et grand deffault pour les Espaignolz.

Ne demoura guères de temps, aprez ce que messire Guillaume Douglas fut parti d'Escoce pour faire son pé-

lérinaige, que aucuns seigneurs qui convoitoient à nourrir paix entre les Angles et les Escots traitoient et pourchassoient que le mariage du joeune roy David d'Escoce et de la seur du joeune roy d'Angleterre se feist, qui tous deux estoient moult joeunes.



## CHAPITRE XVII.

**Comment le roy Charles de France morut, et messire Charles de Valoys par commun accord fut couronné roy de France.**

Or [1] avez ouy comment trèves furent accordées par moyens bons entre le roy d'Angleterre et d'Escoce, et comment le dit roy d'Escoce de ce siècle trespassa, et comment il devisa et commanda au plus proeu de son royaume de porter son cuer au Saint-Sepulchre, pour ce que le corps ny povoit aler, et comment messire Guillaume Douglas se mist en la voye pour faire le pélérinaige, et comment il et toute sa compaignie furent tuez. Or weil-je retourner à conter d'une aultre hystoire, c'est assavoir du roy Charles de France, qui fut oncle à ce joeune roy Edowart d'Angleterre, car il touche à nostre matère.

Cil roy Charles fut trois foiz marié et morut sans hoir masle, dont ce fut grand dommaige pour le royaume, ainsy comme vous orrez par ci aprez. La première de ses femmes fut une des plus belles dames du monde, et fut fille de la contesse d'Artois; celle garda mal son mariage et le forfist, pourquoy elle demoura longtemps en prison à Chasteau Gaillart, à grand meschief, ainchoys que son mary fut roy. Quant le royaume de France luy fut escheu, et il fut roy couronné, les douze pers et les barons du

[1] Froissart, chap. XLIX.

royaume de France ne vouldrent pas que le royaume demourast sans hoir masle s'ilz poeussent, pour quoy ilz quérirent sens et advis comment le roy Charles fust remarié à la fille de l'empereur Henry de Luxembourch et seur au noble roi de Bohème, par quoy le mariage fut deffait et anullé de ceste première dame qui estoit en prison, et tout par déclaration du Saint-Père. De celle seconde femme de Luxembourch, laquelle estoit moult humble et moult proeude femme, eut le roy ung filz qui morut moult joeune, et assez tost la mère aprez à Ysodun, en Berry; et morurent tous deux assez souspechonneusement, de quoy aucunes gens furent encoulpez en derrière, couvertement. Aprez, cil roy Charle fut remarié tierce foys à la fille de son oncle de remariage, fille à monseigneur le conte de Eu, et seur au roy de Navarre; puis avint que celle dame acoucha enchainte et le roy fut malade au lit de la mort.

Quant il perchut que morir le convenoit, il devisa que s'il avenoit que la royne acouchast d'ung filz, il vouloit que messire Philippe de Valois, son cousin germain, fust régent du royaume de France, jusques à ce qu'il seroit en aage d'estre roy; et s'il avenoit que ce fust une fille, que les douze pers et les aultres barons de France eussent conseil entre eulx et donnassent le royaume à cil qui le debvroit avoir par droit. Sur ce ala morir lan M CCC et XXVIII, entour le mois de mars.

Ne demoura guères aprez que la royne accoucha d'une fille, de quoy le plus du royaume furent durement troublez et courouchiez. Quant les douze pers et les aultres seigneurs sceurent ce, ilz s'assemblèrent au plus tost qu'ilz poeurent à Paris, et donnèrent le royaume de commun accord à messire Philippe de Valoys; et en ostèrent la royne d'Angleterre, qui estoit demourée seur germaine au-

dit roy Charles derrainement trespassé, pour ce qu'ilz dient que le royaume de France est sy noble que il ne doibt mye aler par succession à femelle, ainsy que vous avez ouy ici devant au commencement de ce livre. Et firent celluy messire Philippe couronner à Rains, l'an de grâce M CCC et XXVIII, le jour de la Trinité, dont puis aprez sont venues grandes guerres et dissolutions au royaume de France, ainsy que vous pourrez trouver en ce livre cy aprez, s'il est qui le parface.



## CHAPITRE XVIII.

**Comment le roy Philippe de France desconfit les Flamens au mont de Cassel.**

Assez[1] tost aprez que cil roy Philippe fut couronné, il semouvi ses princes, ses barons et toutes ses gens d'armes, et ala à tout son povoir gesir et logier ou val de Cassel, pour guerrier les Flamens, mesmement ceulx de Bruges, ceulx d'Ypre et ceulx de Franck, qui ne vouloient obéir à leur seigneur le conte de Flandres; [et ne pouvoit adonc nulle part demeurer en son pays[2]] fors que à Gand, qui n'estoient pas de son accord trestous; et desconfit bien par bataille seize mille hommes, lesquelz se tenoient en garnison sur le mont de Cassel[3], au commandement et aux gaages de leurs villes, pour garder les frontières là endroit. Et vous diray comment ces Flamens vouldrent ung jour desconfire le roy et tout son ost.

Si se partirent de Cassel sur heure de souper, tout paisiblement, sans point de noise; et avoient entre eulx ordonné trois batailles, desquelles l'une ala droit aux tentes du roy, et à paine qu'ilz ne prirent le roy à souper et toutes ses

[1] Froissart, continuation du chapitre XLIX.

[2] Les mots placés entre deux crochets manquent dans le manuscrit de Châlons; nous les avons rétablis d'après le texte de Froissart.

[3] Froissart ou ses copistes ont mis *en la ville de Cassel*, ce qui est une erreur, puisque les Flamands étaient maîtres de cette ville.

gens; l'aultre bataille s'en ala droit au gentil roy de Bohème, et le trouvèrent prez que en ce point; et la tiercé s'en ala au gentil conte de Haynau, et l'eurent à peine si sourpris, et messire Jehan son frère aussy, que à grand paine furent leurs gens armez; et vinrent si couvertement que tous les seigneurs eussent esté mors, si Dieu ne leur eust aydé comme par miracle. Maiz, par la grâce et voulenté de Dieu, chascun desconfit sa bataille, et tous à une heure et ung point si entièrement que de tous ces seize mille Flamens n'en demoura mille. Et si ne sceut nul de ces seigneurs le ung nouvelles de l'aultre, jusques à ce que tout fut fait; ne oncques des quinze mille Flamens qui mors y demourèrent, n'en recula ung tout seul, et tous furent abatus en trois moncheaulx, sans issir de la place où chascune bataille commencha. Ce fut l'an de grâce M CCC et XXVIII, au moys d'aoust.



# CHAPITRE XIX.

**Comment messire Robert d'Artoys fut déchassié de France par hayne.**

L'homme[1] du monde qui plus aida à parvenir le roy Philippe à la couronne de France, ce fut messire Robert d'Artoys, qui estoit ung des plus haults barons de France et des mielx enlignagié, et estrait des royaulx. Et avoit à femme la seur dudit roy Philippe; et avoit esté toudis son plus espécial et secret compaignon; si en estoit plus doubté. Ainchoys que ce roy Philippe fust couronné, ce messire Robert, par l'espace de trois ans, fut toudis le plus grand maistre de son conseil, car par luy estoit tout fait et sans luy riens n'estoit fait. Aprez il avint que cil roy prist ledit messire Robert en hayne, à l'occasion d'ung plaid qui estoit esmeu devant le roy pour la conté d'Artoys, que ledit messire Robert vouloit avoir gaagnyé par la partie d'une lettre, laquelle n'estoit mie bien vraye, si comme on disoit, que s'il l'eust tenu sans déport, il l'eust pendu, combien que ledit messire fust le plus prochain de lignage à tous les haults barons de France et serourge au roy. Si

[1] Froissart, chap. LIV. — Froissart intervertit ici le texte de Jean le Bel, ce qui lui fait commettre quelques inexactitudes qui ont été relevées par M. Buchon. Le récit du chroniqueur liégeois est beaucoup mieux ordonné. Les détails que renferment les chapitres LI, LII et LIII de Froissart sur le voyage d'Edouard en France et l'hommage qu'il y fit au roi Philippe dérivent d'une autre source que Jean le Bel.

le convint wydier de France et venir à Namur, avecques le joeune conte Jehan et son frère qui estoient enfans de sa seur.

Quant le roy vist qu'il ne le povoit avoir, car il estoit wydié de France, il fist prendre sa femme, laquelle estoit sa propre seur et ses enfans, et les fist mettre en prison bien estroittement, et les tint tant et si longuement que la dame morut en prison. Et les enfans, aprez la mort de leur mère et de messire Robert leur père, il les tint tant qu'ilz fussent grands pour estre chevaliers; et jusques assez prez de sa mort, et oncques pour personne qui luy en parlast, ne pour raison que on luy remonstrast, ne pour affinité, il n'en voult aultre chose faire, ains levoit tous leurs biens et les faisoit si estroittement garder comme s'ilz fussent larrons ou murdriers. Et aprez il envoya au joeune conte Jehan et à son frère, et leur manda que ilz ne soustenissent point ledit messire Robert leur oncle, se tant amoient son amour, ou il les deffioit eulx et tout leur pays. Et fist tant à l'évesque de Liege messire Aust de la Marche[1], qu'il les deffya pour l'amour de luy, par quoy ledit conte Jehan ne son frère aussy n'osèrent plus n'aler ne repairier avecques ledit messire Robert leur oncle, ne le souffrir en leur pays; ains s'en ala à grand doubtance en Brabant, pour ce que le duc estoit bien poissant, et si estoit si prochain à ses enfans que il ne luy debvoit pas faillir par raison. Le roy le sceut, et adoncques il manda au duc que s'il soustenoit ledit messire Robert en sa terre n'en son povoir, en nulle manière du monde, que il le tenoit pour son anemy et le guerrieroit en toutes les manières qu'il pourroit.

[1] Adolphe de la Marck.

Le duc n'osa plus tenir ouvertement ledit messire Robert, pour doubtance du roy; si l'envoya couvertement tenir en Argentel, jusques à tant que on verroit comment le roy se maintendroit. Le roy le sceut, qui partout avoit espyes, si en eust moult grand despit; et tant pourchassa, par son or et par son argent, en poy de temps aprez, que le noble roy de Bohème qui estoit cousin audit duc, l'évesque de Liege, l'archevesque de Coulongne, le duc de Guerles, le marquis de Julliers, le conte de Los, le sire de Fauquemont, le conte de Bar, qui estoit aussy cousin germain audit duc de par leurs deux mères, seurs au roy d'Angleterre, messire Jehan de Haynau, et le joeune conte de Namur et son frère furent tous aliez encontre ledit duc et le deffièrent au pourchas dudit roy; et entrèrent tantost en son pays et ardirent à leur voulenté, et alèrent parmy Hesbaing, ardant et gastant tout par deux fois; ilz demourèrent tant ou pays que bon leur sembla. Et envoya avecques eulx ledit roy le conte de Eu, son connestable, à tout grande compaignie pour mielx monstrer que la besongne estoit faite à son pourchas, et tout ardant son pays, ledit duc accorda trèves au pourchas du gentil conte de Haynau. Et se mist ledit duc du tout en l'ordonnance du roy et de son conseil de tout ce qu'il avoit à faire au roy et à chascun de ces seigneurs qui ainsy le deffioient; sique, parmy ce, ledit messire Robert n'osa plus demourer en France n'en Alemaigne, couvertement n'en apert, ains s'en ala le plus paisiblement qu'il poeut à ce gentil roy d'Angleterre, de quoy nous parlerons cy aprez, qui moult voulentiers le retint avecques luy et de son conseil; et luy assigna la conté de Richemont, en Angleterre, laquelle avoit esté à ses prédécesseurs, et puis infourma, ledit messire Robert, ce gentil roy Edowart, du droit qu'il debvoit avoir

à la couronne de France, en telle manière que, partie par son conseil, ledit roy entreprist la guerre au royaume de France, dont tant de maulx sont avenus.

Si me tairay atant à parler du roy Philippe de France et dudit messire Robert jusques atant que point en sera, et retourneray à parler du roy Edowart.



## CHAPITRE XX.

**Comment le roy Edowart fit mettre à mort le conte de Cayn, son oncle, et avecques ce le seigneur de Mortemer.**

Vous[1] avez ouy comment ce noble roy Edowart fut marié à la fille du conte de Haynau; or debvez sçavoir aucune chose de sa gouvernance. Si sachez que aprez ce qu'il eust reconquis son royaume, et mis à destruction les Despensiers, par le conseil desquelz son père gouvernoit si mal le royaume et luy et madame sa mère furent enchassez dehors en France comme bannis, il usa grand temps du conseil madame sa mère, et du conseil le conte de Cayn, et du conseil messire Rogier de Mortemer, qui estoient les souverains de son conseil, avecques pluseurs aultres chevaliers, clercs et lays, pour tant que les deux seigneurs dessusdis avoient esté déchassez avecques luy. Au derrain, commença envye à naistre entre monseigneur le conte de Cayn qui estoit moult proeudomme et débonnaire et le seigneur de Mortemer qui estoit grand chevalier, bien fort et bien taillié, et assez estoit privé de madame sa mère au roy secrètement et aultrement que renommée en couroit couvertement. Et puis multiplia si hault celle envye, que ledit seigneur de Mortemer enfourma tant et enhorta le roy, par le consentement madame la royne, sa mère, que le-

[1] Froissart, chap. L.

dit conte de Cayn le vouloit emprisonner, et le feroit moult tost morir pour avoir son royaume, s'il ne se gardoit, car il estoit le plus prochain aprez luy par succession; car le joeune frère du roy qui eut nom Jehan d'Altem estoit mort nouvellement. Le joeune roy qui crut legièrement ce, ainsy que on voit souvent que joeunes seigneurs croient de légier cilz qui les doibvent plus tost infourmer le mal que le bien, fist assez tost aprez prendre ledit conte, son oncle, et luy fist coupper la teste publiquement, que oncques excusation ne luy valut riens, de quoy tous ceulx de son pays, nobles et non nobles, furent grandement troublez et couroussez, et eurent en aprez moult contre cuer ledit sire de Mortemer; et bien pensoient que par son conseil et enhortement fut ainsy traitié et mené le gentil conte, que chascun tenoit pour bon et léal homme.

Si ne demoura pas grandement que grande fame issi hors, ne sçay pas se vray estoit, que madame la royne estoit enchainte et encoulpoit-on le sire de Mortemer plus que nul aultre; et commença moult fort à multiplier, tant que le joeune roy en fut infourmé souffisamment, et avecques ce, que par la fausse envye du sire de Mortemer seulement, il avoit fait mettre à mort son oncle, le conte de Cayn, que tous ceulx du pays pour moult proeudomme tenoient. S'il fut triste et couroussé, ce ne fait pas à demander. Ains fist tantost prendre le seigneur de Mortemer, et le fist enmener à Londres par devant grand foison des barons de son royaume, et conta devant tous ceulx qui là estoient assemblez les faitz et les oeuvres du seigneur de Mortemer, ainsy que infourmé en estoit et que trouvé l'avoit souffisamment, sique grande partie en apparoit, et en requist jugement de quelle mort debvoit morir ung homme qui ainsy ouvré avoit.

Le jugement en estoit assez cler et fust tantost accordé, car chascun en estoit infourmé par fame ainchoys que le roy en sceust riens; touteffois, le jugement fut ainsy ordonné que il mourroit par telle manière que messire Hue le Despensier. Ainsy fut fait, et fut tantost trayné par la cité de Londres sur ung bahu, et lié sur une eschielle enmy la place; et puis luy fut le vit couppé et les coulles; et puis aprez le ventre fendu et toutes les entrailles ostées et arses; et puis on lui couppa la teste, et puis fut pendu par les hanches. Et tantost le joeune roy fit enfermer madame sa mère en ung beau chastel, et luy livra dames et chambriers assez pour le garder, servir et faire compaignie, et maisnie et escuiers, et luy assigna grande terre pour le souffisamment tenir tout le cours de sa vye. Maiz il ne voulut mie souffrir ne consentir qu'elle alast nulle part hors de cellui chastel apertement, ainsy que je l'ouy adoncques raconter. Encores crois-je qu'elle s'y tiengne au temps présent [1].

[1] Il résulte de ce passage que Jean le Bel écrivait cette partie de ses chroniques avant l'année 1357, époque à laquelle mourut la reine-mère, au château de Rising, après environ vingt-huit ans de captivité.

## CHAPITRE XXI.

**Comment le joeune roy Edowart recommença la guerre contre le joeune roy David d'Escoce, son serourge.**

Aprez [1] que le joeune roy Edowart, qui estoit en son joeune aage, eust fait ces deux haultes justices, ainsy comme vous avez ouy, et qu'il eust madame la royne sa mère enfermé, il prist nouvel conseil des mielx sages et mielx creus de tout son pays, et gouverna moult notablement, et maintint son royaume en paiz par le bon conseil qu'il avoit; et faisoit souvent joustes, tournoys et assemblées de dames, et acquist grand grâce par tout son royaume, et grand renommée par tous pays.

Ainsi [2] se gouverna noblement, tant que trèves durèrent entre luy et le royaume d'Escoce. Quant les trèves furent faillies, et il fut enfourmé que le joeune roy David estoit saisy de la cité de Berwich, qui debvoit estre de son royaume, et que le bon roy Edowart avoit tousjours tenue quiètement et en paiz, et son père aprez, grand temps, et fut enfourmé que le royaume d'Escoce mouvoit de luy en fief, et que le roy David son serourge ne l'avoit encores relevé ne fait hommage, il en eut indignation et envoya, tantost aprez, grands messages au joeune roy David et à son conseil, et luy fist requerre qu'il se voulsist désister de

[1] **Froissart, fin du chap. L.**
[2] **Froissart, chap. LV.**

la bonne cité de Berwich, car c'estoit son droit héritaige, et avoit esté tousjours à ses prédécesseurs roys d'Angleterre, et que il venist à luy pour faire hommaige du royaume d'Escoce qu'il debvoit tenir de luy en fief.

Le joeune roy se conseilla à ses barons et à ceulx de son pays par grande délibération, et quant il fut bien conseillé sur ces requestes, il respondi aux messages en ceste manière : « Seigneurs, je et tous mes barons nous esmerveillons grandement de ce que le roy d'Angleterre, à cui je suys serourge, me fait requérir de telle chose, car nous ne trouvons pas, par nos anchiens, que le royaume d'Escoce soit ne doye estre en riens du monde au roy d'Angleterre, ne par hommage ne aultrement; ne oncques monseigneur le roy Robert, mon père, ne voult faire hommage à ses prédécesseurs roys d'Angleterre, pour guerre qu'on luy sceust faire; si en a-il partout fait assez; pour quoy je n'ay pas trouvé en mon conseil que je le doye faire, aussi n'en ai-je point de voulenté. En aprez, il conquist la bonne cité de Berwich, par bonne guerre, sur le roy son père, et le tint tout le cours de sa vye comme son bon heritaige; aussy je le pense à tenir et en feray tout mon povoir. Si vous prie et requier que vous dittes au roy d'Angleterre, mon serourge, qu'il me weille laisser en celle franchise que mes devanchiers ont esté, et laisser jouir de ce que monseigneur mon père a conquis par bonne guerre, et qu'il a maintenu toute sa vie paisiblement, et qu'il ne weille croire nul malvais conseil, car se ung aultre me vouloit nuire et faire tort, il me devroit aydier et secourre pour la raison de sa seur que j'ay espousée. » — « Sire, nous avons bien entendu, dirent adoncques les messages, ce que vous respondez à nostre requeste, si le reporterons voulentiers au roy. » Ainsy prirent congié et raportèrent au roy toutes les responses,

lesquelles ne luy pleurent pas ne à son conseil, ains fist mander au jour des parlemens, à Londres, tous les barons et chevaliers et tous les consaulx des cités et bonnes villes de son pays, pour avoir sur ce conseil et plaine délibération.

Ce temps pendant, avint que messire Robert d'Arteys, qui ainsy estoit hay du roy de France et déchassé hors de France, et mesmement de Flandres, de Brabant, d'Allemaigne et du Liége, ainsy comme vous avez ouy, vint en Angleterre secrètement, en guise de marchant, et s'en vint tout droit au roy et se fist à luy congnoistre, car il luy estoit moult prochain de lignage; et luy remonstra comme il estoit hay du roy de France, tant qu'il ne povoit trouver terre, seigneur, ne pays qui le voulsist ne osast soustenir, pour quoy il estoit à luy affuy comme cil qui estoit de son lignage et qui le vouloit servir. Le noble roy Edowart en eust grand pitié, quant il ouit ses complaintes et ses nécessités, et luy dist que se tout le monde luy faloit, il ne luy fauldroit mye. Ains luy abandonna tantost tous ses chasteaulx et tout son pays et le retint de son conseil, et luy assena la conté de Richemont pour son estat maintenir, laquelle avoit esté à ses prédécesseurs, et le roy le tenoit par deffaulte d'hommage [1].

Quant [2] le jour du parlement aprocha que le roy avoit mandé tous ses conseilliers et ungs et aultres à Londres, et tous furent assemblez, le roy leur fist monstrer comment il avoit fait requerre le roy d'Escoce, son serourge, qu'il voulsist oster la main de la cité de Berwich, qu'il tenoit à tort, et qu'il voulsist venir à luy faire hommage du royaume

[1] Le récit de l'arrivée de Robert d'Artois en Angleterre est plus détaillé dans Jean-le-Bel que dans Froissart.

[2] Froissart, chap. LVI.

d'Escoce, ainsy qu'il debvoit, et comment le roy d'Escoce avoit respondu à ses messages; si prya à tous que chascun le voulsist conseiller que son honneur y fust gardé. Tous les barons, les chevaliers, les conseillers des bonnes villes et tout le pays se conseillèrent sur ce, et tous raportèrent d'ung acord et leur sembla que le roy d'Escoce luy faisoit tort, et qu'il ne le debvoit pas souffrir; ains luy conseilloient que il se pourveist si poissamment qu'il entrast au royaume d'Escoce, et qu'il reust la bonne cité de Berwich, laquelle avoit esté à ses prédécesseurs roys d'Angleterre, et que il contraignist si fort le roy d'Escoce qu'il fust tout lie et joyeux de luy faire hommage et satisfaction; et depuis dirent qu'ilz estoient tous prets d'aler avecques luy et de faire son commandement.

Le noble roy Edowart fut moult joyeux quant il eut ouy ces responses et vist la bonne voulenté de ses gens; si leur en mercya moult grandement, et leur prya que chascun fust appareillié selon son estat souffisamment, et fussent, à ung jour qui estoit nommé, droit au Neuf Chastel sur le Tyen, pour aler reconquerre les droitures et appartenances de son royaume. Chascun s'abandonna à celle requeste, et rala chascun à sa maison soy appareiller selon son estat; et le roy s'apareilla comme il apartient, et de rechief envoya messages à son serourge pour le sommer souffisamment et le deffier s'il n'estoit mielx conseillé.

## CHAPITRE XXII.

**Comment le roy Edowart entra en Escoce et ardi et gasta pays, et prist villes et chasteaulx.**

Le [1] jour aprocha, et vint le noble Roy Edowart au Neuf Chastel, et là attendit par trois jours ses gens qui chascun venoient suivans l'ost. Au quart jour il se parti, et s'en ala par devers Escoce et par devers Berwich, car le roy d'Escoce n'avoit voulu aultrement respondre à la seconde fois que à la première, tant qu'il estoit souffisamment sommé et deffié. Tant ala cil noble roy Edowart qu'il entra en Escoce, et ardi et gasta tout le plain pays d'Escoce jusques en Abrudenne, et prist les plus grosses villes fermées de bons fossez et de bons palis, et pluseurs chasteaulx là où il mettoit ses garnisons, qu'oncques le joeune roy David ne se monstra à luy à plain.

Bien [2] est voir que aucuns barons, seigneurs et aultres bonnes gens d'armes, dont assez avoit ou payz d'Escoce, venoient souvent escharmucher l'ost; et souvent y eust de grands faitz et aventureux en armes, et de grandes proesses d'ung costé et d'aultre; de quoy Watelet de Manny acquist grand los et grande grâce envers le roy et tous ceulx du

[1] Froissart, chap. LVII. — Le récit de la guerre d'Écosse par Jean le Bel diffère de celui de Froissart en plusieurs points. M. Buchon a relevé les inexactitudes que renferme ce dernier.

[2] Froissart, chap. LIX.

pays; et là devint chevalier par le commandement du roy; et estoit ung de ceulx de l'ost qui plus abandonnoit son corps, par quoy il entra fort en grâce et fust du conseil du roy, et estoit ung de ceulx que le roy créoit le plus. Ces seigneurs qui si souvent escharmuchoient les Angles, se tenoient toudis en sauvage pays, et entre grands mares et grandes forests là nul ne les povoit suivir, maiz de si prez ilz suivoient les Angles que prez que tous les jours il y avoit hustin. Et toudis messire Watiers de Manny y estoit le plus renommé, avecques messire Guillaume de Montagu, qui estoit fort chevalier et dur; et perdit ung oeul à l'un de ces tournoys et acquist si grand grâce envers le roy qu'il le fist conte de Salebri.

En ces forests et lieux sauvages où ces seigneurs d'Escoce se tenoient, mainteffois s'estoit tenu le roy Robert, quant le bon roy Edowart, tayon à cestuy joeune roy, l'avoit desconfit et déchassé, et pluseurs foys fut-il si mené et déchassé que à paine trouvoit-il en son royaume qui le voulsist ou osast héberger en chastel n'en fortresse, pour la doubtance du roy Edowart, qui ainsy avoit conquis Escoce, qu'il n'y avoit ville, chastel ne fortresse que tous n'obéissent à luy. Et aucune fois ce dit-on, et le treuve-on en hystoire faitte par le dit roy Robert, le fist chasser le bon roy Edowart par ces grands forests, par l'espace de trois jours ou de quatre, par chiens et limiers pour ce affaitiez et acharnez; mais oncques il ne poeut estre trouvé, ne oncques pour meschief qu'il endurast ne voulut obéir à ce bon roy Edowart; ains aussy tost que cil roy Edowart avoit conquis toute Escoce et mis garnisons et gardes ès villes, ès chasteaulx et par tout le pays, et il estoit retourné en Angleterre, cil roy Robert assembloit gens d'armes quelque part qu'il les poeut trouver, et recon-

quéroit tout jusques à Berwich, les unes par force, les aultres par amour. Et quant le bon roy Edowart le scavoit, il en avoit grand despit, et rassembloit tantost son ost et ne cessoit jusques à tant qu'il eust tout reconquis et desconfit ce proeu roy Robert. Ainsy avint entre ces deux roys que cil roy Robert reconquist et perdit son royaume par cinq foys; et en telle manière se maintindrent ces deux roys tant que on tenoit que c'estoient les deux plus proeuz du monde, tant que le bon roy Edowart trespassa à Berwich, et son corps fut reporté à Londres.



## CHAPITRE XXIII.

**Comment le noble roy Edowart assiégea la bonne cité de Berwich.**

Quant [1] ce noble roy Edowart le joeune eust ainsy gasté le plain pays d'Escoce et fait ses voulentés, il s'en retourna arrière à Berwich, laquelle estoit moult bien garnie et porveue de vaillans gens d'armes. Si ne le peut avoir sy tost comme il voulsist, ains y demoura grand temps à tout son ost ainchoys qu'il les poeut avoir, car ceulx de dedens se maintenoient vassaument et puissanment, par quoy il y eut mainte proesse faitte et d'ung costé et d'aultre [2]. Et

[1] Froissart, fin du chap. LVII et chap. LVIII.

[2] On trouve dans le manuscrit de Froissart, conservé à la bibliothèque d'Amiens, le récit de ces prouesses et de ces escarmouches, récit que le chroniqueur de Valenciennes n'a point emprunté à Jean le Bel, comme il le dit lui-même, mais dont les détails lui ont été fournis par les seigneurs d'Écosse, lorsqu'il visita pour la première fois ce pays.

Ce récit étant inédit et n'existant, à notre connaissance, que dans le manuscrit d'Amiens, nous croyons qu'on nous saura gré de le publier ici en note :

« Ensi séoit li roys d'Engleterre devant le fort castel de Rosebourch, en Escoche, et y fu ung grant temps et le fist par pluiseurs fois assaillir, mais li bons escuiers Alexandres de Ramesay s'aquitta très bien et loyaument dou garder et dou deffendre, et vint avoecq ses compaignons, par pluiseurs fois, à le barrière escarmuchier et combattre as Engles; et y fissent li Escot pluiseurs belles appertisses d'armes de tant que li roys y fust, qui disoit qu'il ne s'en partiroit mais jusqu'à tant qu'il aroit le castel par devers lui et en seroit sires. Et là eut devant le castel ung fet d'armes d'un chevalier d'Engleterre qui s'apelloit messire Guillaummes de Montagut, et de cel Alexandre de Ramesay, le

aussy ces vaillans gens d'armes qui se tenoient en ces forests et mares faisoient souvent belles et grandes escharmuches à l'ost et par jour et par nuit, quant on cuidoit estre le plus à paix, par quoy il y avoit souvent perdu et

quels ne fait mie à oublier : et pour ce ai-je che livre commenchiet, que j'en doie et voeil recorder les belles avenues, et à ce je me suis aconvenanchiés. Si n'est pas chils fes d'armes escrips ne contenus ens les cronicques messire Jehan le Bel, mais j'en fui enfourmés des seigneurs dou pays quand je fui en Escoche.

« Chil messire Guillaumme de Montagut qui puis fu comte de Sallebrin par le vasselage et proece de lui, et qui estoit fes nouviaux chevaliers, quéroit les armes et les aventures che qu'il pooit. Dont, le siége durant devant Rosebourch, à une escarmuche qui estoit une fois à le barière dou castel, il estoit tout devant, une glaive en son poing, et faisoit là moult de belles appertises d'armes, et li cappittainne de layens Alexandre de Ramesay yssi contre li. Avint que lidit messire Guillaummes li dist : « Alexandre, Alexandre, nous nos haïrions chy tout le jour au lanchier et au traire, et nous mettons en aventure d'estre occis et sans grant proece. Si voeilliés faire une chose que je vous diray ; armés-vous, demain du mieux que vous poés, et jou ossi, et montés sus ung chevals le meilleur que vous aiiés, si se vous n'en avés nul qui bon ne vous samble, je vous en feray ung prester, et prendés vostre targe et vostre glaive, si vous venés esprouver à moy en ces biaux plains, devant le roy, messeigneurs et les barons d'Engleterre, par convent que, se vous me conquerés par votre proeche, ensi que bien faire polrés, vous emporterés d'avant vous mille nobles, et se je vous conquiers je vous feray bonne compaignie. » — « Par me foy, respondi li escuiers, il ne seroit mies drois hommes d'armes qui refuseroit che parti, et je le vous acorde liement. » Ensi fu li bataille flanchie à lendemain et li escarmuche lessie ; chascuns se pourvey endroit de lui dou mieux qu'il peult ; et, pour l'amour de le bataille, li rois d'Engleterre donna triewes à tous chiaux dou castel de Rosebourch, le jour entier et lendemain jusques à soleil levant.

« Quant ce vint au matin, messire Guillaumme de Montagut s'arma très bien fort et ablement pour estre plus légier, et tous armés, il monta sus son cheval le glaive ou poing, l'espée au costet, et le targe au col, et s'en vint ensi qu'il devoit desus les camps assés près dou castel ; et là estoit li roys et li plus des barons d'Engleterre. Assés tost après vint Alexandre de Ramesay, armés fricement et gentement de touttes pièches, seloncq son usaige, montés sus un bon coursier, le bachinet en teste, le glaive ou poing et accompaigniés de cheaux dou castel. Quant ilz se virent sur les camps, oncques ne parlementèrent de riens enssamble,

gaagnié d'une part et d'aultre; et souvent aloient ces vaillans gens d'Escoce guerrier les venans d'Angleterre à l'ost; et n'avoient oncques arrest ne jour ne nuit que on n'ouist à l'ost tousjours nouvelles de eulx; et estoient bien souvent les pourvéances que on amenoit pour le roy à

ains abaissièrent les glaives et ceindirent les targes à leur poitrine, et ferirent chevaux des esperons, et s'en vinrent au plus droit l'un contre l'autre qu'ils peurent, sans yaux nient espargner, et s'asenèrent de premier encontre de leur glaives si roidement, que chacun rompi le sienne en plus de trois pièces, et s'encontrèrent de leurs épaulles si dur que leurs targes en passant se desbouclèrent, et leur pendoient contre val assés à mal aise, mais chacuns à se partie mist remède et ayde. Et quant on leur eult rebouclé et remis à leur droit, ilz sachièrent les espées et ferirent chevaux des esperons et vinrent l'un sus l'autre très fièrement, et se requisent sans yaux espargner de grant couraige; et là moult vaussament et longhement se combatirent et donnèrent li ung à l'autre sur leur bachinet à visière.tamaint pesant horionz (?); et quant des espées ilz se furent ung grant temps combatu, ilz les jettèrent à terre avoecq les foureaux, et puis se prisent as bras et luttièrent sur leurs chevaux, et fourmenèrent en luttant tant yaux et leurs chevaux qui moult estoient afoiblis de leur force, dont dist li Roys : « Chil day bacheler se sont bien esprouvet, et forcément et vassaument se sont gouverné en leurs armures; pour riens je ne vouroie qu'il mescheist à mon chevalier, et que le Escot euuist ossi trop grant dommaige de son corps; dittes leur de par moy que je voeil qu'ilz cessent, car leur esbattement nous doit bien souffire. » Dont vint celle part li sires de Gresop, li comtes de Sufforch, li sires de Ferrières, et disent as champions che que li rois leur mandoit et qu'il volloit qu'ilz fesissent.

« Ainsi se départi li bataille des deux bachelers qui vollentiers fut regardée, car vassaument et hardiement ilz s'estoient requis et combattus. Li Escochois en remenèrent leur cappittainnes, qui durement estoit travilliés et lassés, et li Engles monseigneur Guillaumme de Montagut qui n'en avoit mie plentet. Maiz chils jours passa et fu la trieuwe à chiaux de Rosebourch espirée; si recommenchèrent li assault fort et fier au castel, et chil de dedens ayans bien deffendu, chils siéges dura de l'entrée d'aoust jusques à le Toussaint. Adont fu le castiaux rendus, car plus ne le peurent chil qui s'en partirent tenir, et se sauvèrent yaux et le leur Guilleaume, et en peurent aller quel part qu'ilz veurent; cho fu deviers Dubretan li aucun, et le autre deviers le forest de Gedours, là où li bon chevalier et escuier d'Escoche se tenoient, qui souvent resveilloient les Engles, messire Guillaumme de Douglas, li comtes Mores et li autres. »

l'ost. . . . . . . [1] desquelz le plus grand estoit le joeune conte de Moret; le plus grand aprez, messire Guillaume de Douglas, nepveu de celluy vaillant, de quy vous avez ouy parler, lequel fut tué en Guernade ainsy qu'il portoit le cuer au roy Robert d'Escoce au saint sépulchre, ainsy que vous avez ouy. Les aultres je ne sçay mye nommer.

[1] Il y a ici une lacune qu'il ne nous a point été possible de combler, à l'aide de Froissart.

## CHAPITRE XXIV.

Comment le joeune conte de Namur et son frère passèrent en Angleterre et furent pris.

En[1] ce temps que cil roy Edowart tenoit le siége devant Berwich, vint la renommée en France de luy, par quoy moult de joeunes chevaliers et escuiers qui désiroient à soustenir les armes, et avanchier leurs corps et venir à honneur, s'esmurent pour aler celle part servir le noble roy d'Angleterre, de quy la renommée multiplioit de jour en jour entre les aultres. Le joeune conte Jehan de Namur, messire Guy et messire Philippe, ses deux frères, eurent aussy talent d'aler celle part veoir celluy joeune roy d'Angleterre et son estat et cil du roy d'Escoce, et principalment pour veoir messire Robert d'Artoys, leur oncle, car bien sçavoient qu'il estoit en bel estat en la compaignie de celluy roy Edowart. Si se pourveirent de belle compaignie de gens d'armes, selon ce qu'il afféroit à leur estat, pour faire tel voyage. Quant ilz furent ordonnez, porveuz et aprestez, ilz se partirent en alant tant qu'ilz arrivèrent en Angleterre et demandèrent le chemin pour aler là où le roy estoit. On leur enseina le chemin droit à Londres, et de Londres à Eurwich, et de Eurwich à Du-

[1] Tout cet intéressant chapitre, à part quelques mots, a été omis par Froissart.

raine, et de Duraine au Neuf Chastel, sur la rivière de Tyen.

Quant ilz furent venus au Neuf Chastel, ilz se reposèrent, et si se pourveirent de ce qui leur povoit falir en l'ost. Tant qu'ilz séjournoient et pourveioient, venoient chevaliers et escuiers d'Angleterre pour aler à l'ost; si en furent moult joyeux ces joeunes seigneurs, et s'accompaignèrent avecques eulx pour aler plus seurement. Aussy firent grand foison de marchans, qui menoient grandes pourvéances à l'ost, et attendoient la compaignie de gens d'armes. Si avint que la première nuit, ces joeunes seigneurs de Namur et ces chevaliers et escuiers d'Anglèterre et ces marchans se logèrent tout ensemble en une ville ancienne, qu'on appelloit au temps de la Table Ronde au roy Artus, le Chastel aux Puchelles. Assez povrement furent hébergez celle nuit et le passèrent à grand doubtance, car ilz n'y trouvèrent que povres femmes et petis enfans qui riens n'avoient, car tous les hommes de ce pays estoient widiés à tout leur avoir, pour la doubtance des Anglois et des Escots aussy; par quoy cilz seigneurs et ceulx de leur compaignie ne furent pas bien celle nuit asseurez, ains se firent gueitier; et avecques tout ce ilz firent de leurs gens aler gueitier pour escouter se nul viendroit pour eulx grever; et firent, toute celle nuit, les murs qui trewez et cheus estoient, hourder et refortifier. Quant ce fut au point du jour, alors viennent le joeune conte de Moret et messire Guillaume Douglas et pluseurs aultres chevaliers et escuiers d'Escoce, qui sçavoient bien la venue de ces seigneurs et leur affaire par leurs espies. Quant ceulx qui estoient auz champs ouïrent la frainte, tantost acoururent crier à la ville : « Aux armes! aux armes! véez cy les anemis. » Chascun fut tantost arrivé, car ilz n'attendoient aultre

chose; si se mirent tantost là où on les povoit plus grever trestous ensemble. Quant le jour venu fut, véez cy les Escots en venant et montant le tertre qui firent ung très grand bruyt, et ceulx dedens aux aultres premiers vassaument se deffendoient; maiz moult poy leur eust valu leur deffense au dernier, se le joeune conte de Moret n'eust aydié à guarantir ces joeunes seigneurs de Namur, car tousjours les Escots croissoient et les assailloient derrière et devant et de tous costez, et ne les eussent jamaiz pris à mercy les gens de pyé, s'ilz y fussent parvenu. Maiz quant le conte de Moret et le sire de Douglas virent le meschief qui estoit à avenir à celz joeunes seigneurs, ilz saillirent avant et dirent qu'ilz se rendissent, car s'ilz attendoient que les gens de pié fussent venus, jamaiz ne reschaperoient.

Quant ces joeunes seigneurs entendirent ce langage et virent que au derrain ne leur pourroit leur deffense valoir, si crurent conseil et se rendirent à ces deux seigneurs, lesquelz mirent grand paine à leur sauver la vye et à aucuns de ceulx de leur compaignie; maiz poy des Angles porrent-ilz garder, car les gens de pyé y estoient jà accourus et durement les hayoient; si furent tous tuez ou poy s'en failli. Ainsy ne poeurent ces joeunes seigneurs achever leur enprise ne veoir le roy, ne son ost, ne leur oncle, ains furent menez en Escoce, la sauvage, prisonniers. Et enmenèrent ces seigneurs d'Escoce toutes ces pourvéances que les Angles menoient à l'ost devant Berwich, de quoy le gentil roy Edowart et tous ceulx de son ost furent durement [courroussés] quant ilz entendirent ces aventures; maiz ilz ne le povoient adoncques amender. Je ne peus oncques depuis sçavoir se ces seigneurs de Namur furent tenus en prison, ne combien longuement, ne s'ilz en furent

délivrez; si me tairay à présent d'eulx atant et retourneray à parler du roy Edowart.

Le noble roy Edowart demoura long temps devant celle noble cité de Berwich, que oncques ne s'en voult partir, ains le fist assaillir par pluseurs fois; maiz il y avoit dedens de si bonnes gens d'armes que cil assault les grevoit moult poy; et ne rendissent jamaiz la ville s'ilz eussent assez de vitaille; maiz quant vitaille fault, on ne poeut plus longuement durer, si vault mielx estendre que rompre. Cil noble roy ne se fust jamais parti de ce siége jusques à tant qu'il eust sa voulenté; si y tint champ si longuement, que vitaille failli à la ville, et ne povoient encores aviser engin par quoy vitaille leur peust de nulle part venir. Si endurèrent mainte mésaise, et au derrain, quant plus ne peurent, ilz se rendirent à ce noble roy, aprez moult de parlemens et de traictiez qui trop seroient longs à dire; et le noble roy les recheut tous à mercy, sauves leurs vyes et leurs biens, et entra moult noblement dedens la cité, et à grand feste, et séjourna là qu'il voulut. Quant il eust ses gens départi et renvoyé en leurs contrées de ceulx desquelz il se povoit bien passer, il establi grandes garnisons et mist grandes pourvéances en aucuns chasteaulx qu'il avoit conquis sur le roy d'Escoce, à celle fin de mielx garder ce qu'il avoit conquis, et establit encores plus grandes devant et dedens la cité de Berwich, car toutes à elle debvoient obéir; et puis il se parti et revint en Angleterre, et tint souvent grandes festes et grandes courts où tous les barons et les seigneurs du pays s'assembloient; et souvent tint grandes festes, tournoys, joustes et assemblées de dames, par quoy il acquist si grande grâce envers tous, que chascun disoit que c'estoit le second roy Artus. Ces gens d'armes et ces garnisons qui estoient demourez à Berwich, et ès aul-

tres villes fermées et chasteaulx et fortresses, firent si bien son commandement qu'oncques rien n'en perdirent de longtemps. Maiz souvent ilz avoient à faire à ces seigneurs qui se tenoient en la sauvage Escoce et ès aultres chastelz, par quoy il y avoit souvent de grandes chasses et de belles escharmuches. Si m'en tairay jusques à une aultre fois, et parleray de la très grande entreprise que cil roy Edowart fist à l'ocasion du royaume de France, de quoy on luy avoit fait grand [tort], et encores fait-on, ce luy sembloit, selon ce qu'il en estoit infourmé par ledit messire Robert d'Artoys et par aultres de son conseil.

## CHAPITRE XXV.

**Comment le noble roy Edowart envoya l'évesque de Lincolle au conte de Haynau, pour avoir conseil sur la guerre de France.**

Aprez[1] ce que cil noble roy Edowart d'Angleterre eust ainsy, comme vous avez ouy, reconquis la bonne cité de Berwich et gasté tout le plain pays d'Escoce, et mis ses garnisons et ses gardes par tout où il luy pleut, et il fut revenu à joye en son pays, il estoit si amé et si honnouré partout des petis et des grands, par la grande noblesse des faitz et des parolles lesquelles estoient en luy, et pour le très grand cuer et les grandes festes et grandes assemblées de dames et de damoiselles, que chascun disoit que c'estoit le roy Artus. Il eut pluseurs fois conseil et délibération avecques ceulx qui estoient ses plus espéciaulx conseillers, comment il se pourroit maintenir du grand tort qu'on luy faisoit du royaume de France en sa jeunesse, car par succession de prochainneté, il debvoit à luy parvenir par raison, ainsy que messire Robert d'Artoys l'en avoit infourmé; et l'avoient les douze pers de France donné à messire Philippe de Valoys d'acord et ainsy que par jugement, sans appeller partie adverse; si ne sçavoit que

[1] Froissart, chap. LXII. — Les chapitres LX et LXI de Froissart n'ont point été puisés dans la chronique de Jean le Bel. Les détails que ces chapitres renferment sont d'ailleurs tout à fait étrangers au récit principal.

penser, car ainsy envis le lairoit se amender le povoit; et se il le calengoit et le débat en esmouvoit, et on luy dénioit ainsy que on pourroit bien faire, et il s'en tenist tout coy et point ne l'amendoit, et son povoir n'en faisoit plus que devant, blasmé en seroit. Et d'aultre part, il véoit bien que par luy et par la poissance de son royaume il pourroit en malaise mettre au dessoubs le royaume de France, s'il n'acquéroit par son trésor des seigneurs poissans, ou accord entre aulcuns des douze pers ou des aultres barons de France. Si requéroit souvent à ses espéciaulx conseillers que ilz luy voulsissent sur ce donner bon conseil et bon advis, car sans conseil il ne vouloit plus avant entreprendre.

A la part fin, ses conseillers lui respondirent par accord: « Cher sire, la besongne nous semble si grosse et de si haulte entreprise, que nous ne nous en oserions chargier ne conseiller; maiz, cher sire, nous vous conseillerions, s'il vous plaisoit, que vous envoyssez certains messages bien infourmez de vostre entention à ce gentil conte de Haynau de cui la fille avez, et à messire Jehan, son frère, qui si vassaument vous a servi, en priant par amistié que sur ce ilz vous weillent conseiller, car mielx sçavent que à telle besongne affiert que nous ne faisons; et si sont bien tenus de vostre honneur et raison garder, pour amour de madame qne vous avez; et s'il est ainsy qu'ilz s'acordent à vostre entente, ilz vous sçauront bien conseiller des quelz seigneurs vous vous pourez le mielx aidier, et comment vous les porrez mielx acquerre. » — « A ce conseil, dist le noble roy, je m'acorde bien, car il me semble estre bel et bon, et ainsy que l'avez dit, fait sera. » Adoncques prya le roy au gentil prélat l'évesque de Lincolle qu'il voulsist entreprendre ce message à faire pour luy, et à deux cheva-

liers bannerès qui là estoient, mais je ay leurs noms oublié, et à deux clercs de droit aussy, qu'ilz voulsissent faire compaignie audit évesque. Ilz ne voulurent mie refuser la requeste de si noble roy, ains luy ottroyèrent voulentiers et s'apareillèrent du plus tost qu'ilz poeurent, et alèrent celle part et se mirent à chemin quant ilz furent appareilliez; et firent tant qu'ilz vindrent assez tost à Valenchiennes, en Haynau, et trouvèrent le gentil conte qui gisoit là si malade de goutte et de gravelle qu'il ne se povoit mouvoir; et aussy trouvèrent messire Jehan de Haynau, son frère. S'ilz furent haultement festiez et honnourez, ce ne fait point à demander. Quant ilz furent si bien festiez, comme à eulx appartenoit, ilz contèrent au gentil conte et à son frère leur ambaxade pour quoy ilz estoient expressément envoyez à eulx, et leur exprimèrent toutes les doubtes que le gentil roy avoit mis au devant, ainsy que vous avez ouy.

Quant[1] le gentil conte ouyt ce pour quoy ilz estoient là envoyez, et il eut ouy les raisons et les doubtances que ledit roy avoit mis audevant de son conseil, il ne les ouyt mie envis, ains dist que le roy n'estoit pas sans sens, quant il avoit ces raisons et ces doubtances ainsy bien considéré; car, quant on veult entreprendre une grosse besongne, on doibt bien aviser comment on le pourra achever, et au plus de sa pensée à quel chief on en pourra venir. Et dist encore le gentil conte : « Se le roy y povoit parvenir, se m'ait Dieux, j'en auroys grande joye, et poeut-on bien penser que je l'ameroye mielx pour luy qui a ma fille que pour le roy qui ne m'apartient en riens, combien que j'aye sa seur espousée; car il m'a destourné couvertement le ma-

[1] Froissart, chap. LXIII.

riage du joeune duc de Brabant, qui debvoit espouser mon aultre fille, et l'a retenu pour une des siennes, par quoy je ne fauldray pas à mon chier et amé filz le roy d'Angleterre, s'il troeuve en conseil que il le doye entreprendre; ains luy aideray de conseil et d'ayde à mon léal povoir; aussy fera messire Jehan, mon frère, qui aultre foys l'a servi. Maiz sachiez qu'il convendroit bien avoir aultre ayde que la nostre, car Haynau est ung petit pays au regard du royaume de France, et Angleterre est trop loing de nous pour nous secourir. » — « Certes, sire, vous nous donnez trop bon conseil et nous monstrez très grand amour et grand voulenté, de quoy nous vous remercyons de par nostre seigneur le roy, » respondit le gentil prélat, l'évesque de Lincolle, pour tous les aultres, et dist encores: « Cher sire, or nous conseillez des quelz seigneurs nostre sire se pourroit mielx aidier et mielx fier, par quoy nous luy puissons raporter vostre conseil. » — « Tout sur l'âme de moy, dist adoncques le conte, je ne sçauroye aviser ne penser seigneurs qui si bien luy aidassent à ce besoing, comme le duc de Brabant, qui est son cousin germain, l'évesque de Liége, le duc de Guerle, l'archevesque de Coulongne, le marquis de Juley, le sire de Fauquemont. Ce sont ceulx qui auroient plus grand foison de gens d'armes en brief temps, que seigneurs que je sache en nul pays du monde; et sont très bons guerroyeurs, et fineront bien, s'ilz veulent, de huit mille ou de dix mille armeures de fer, maiz qu'on leur donne argent à l'avenant; et si sont seigneurs et gens qui gaagnent voulentiers. S'il estoit ainsy que le roy mon filz eust ces seigneurs que je dis, et il fust par deçà la mer, il seroit assez poissant pour aler querre le roy Philippe de France jusques à Paris pour le combatre. »

Ce conseil pleut bien aux conseillers anbaxadeurs du roy; si prirent congié du gentil prince et de messire Jehan son frère, et retournèrent en Angleterre, raportans les nouvelles et le conseil qu'ilz avoient trouvé au gentil conte. Quant ilz furent venus à Londres, le roy leur fist grande feste et ilz luy contèrent tout ce qu'ilz avoient trouvé au conseil dudit conte de Haynau et de messire Jehan son frère; si en eut le roy grande joye et en fut grandement conforté. Doncques il fist tantost appareiller dix chevaliers banerès et quarante aultres chevaliers joeunes bacheliers, et les renvoya par deçà la mer à grand fraiz droit à Valenchiennes, avecques le gentil prélat l'évesque de Lincolle, pour traittier à ces seigneurs que le conte de Haynau leur avoit nommé, et pour faire tout ce que il et messire Jehan son frère conseilleroient.

Quant ilz furent venus à Valenchiennes, chascun les regardoit pour le bel et grand estat qu'ilz maintenoient sans riens espargnier, néant plus que se le corps du roy y eust esté en propre personne; de quoy nul ne se povoit cesser de merveillier. Et si avoit aucuns bacheliers qui avoient chascun couvert ung oeul d'ung drap, par quoy ilz n'en peussent veoir; et disoit-on qu'ilz avoient voé entre les dames de leur pays, que jamaiz ne verroient que d'ung oeul jusques à tant qu'ilz auroient fait aucunes proesses d'armes ou royaume de France, laquelle chose ilz ne vouloient pas confesser à ceulx qui leur demandoient; si en avoient aucuns grande merveille.

Quant ilz furent assez festiez et honnourez à Valenchiennes du gentil conte et des aultres seigneurs et des bourgois et des dames de Valenchiennes, ledit évesque de Lincolle et la plus grande partie d'eulx se trairent vers le duc de Brabant, par le conseil du gentil conte; et le duc

les festia assez souffisanment, et puis s'acordèrent si bellement à luy que le duc leur promist de soustenir le roy, son cousin et toutes ses gens en son pays, car faire le debvoit, car il estoit son cousin germain; si povoit aler et venir armé et desarmé touteffois ainsy qu'il luy plairoit; et avecques ce il leur enconvenancha, et tout son conseil aussy, que s'il vouloit souffisanment deffier le roy de France, par une certaine somme de flourins, il le deffieroit et luy aideroit à entrer à puissance ou royaume de France, et le serviroit à tout mille armeures de fer. Ainsy leur convenancha sur sa foy, de quoy il cancella et détria puissedi assez, comme vous orrez cy aprez.

Ces seigneurs[1] d'Angleterre furent moult aises, car il leur sembla que moult bien eussent besongné au duc; si s'en retournèrent arrière à Valenchiennes, et firent tant par leurs messages, et par l'or et l'argent qu'ilz avoient, que le duc de Guerle, le marquis de Juley pour luy et pour l'archevesque de Coulongne, Valerant son frère et le sire de Fauquemont vindrent à Valenchiennes parler à eulx par devant le gentil conte de Haynau, qui ne povoit chevaucher n'aler, et par devant messire Jehan son frère; et en la fin firent tant à eulx, parmy grandes sommes d'argent que chascun debvoit avoir pour luy et ses gens, que ilz debvoient deffier le roy de France, et que chascun le serviroit à ung certain nombre de gens d'armes à heaumes couronnez. A ce temps, ne faisoient les grands seigneurs compte de gens d'armes silz n'avoient les heaumes couronnez, et à ce temps de maintenant fait-on compte de gens à glaives, à panchiens, à haubergons et à chapeaulx de fer. Si me semble le temps estre bien changé de mon

[1] Froissart, chap. LXIV.

souvenant, car les chevaulx couverts, les heaumes couronnez dont on se souloit parer, les plates, les tourniques d'armes de congnoissance sont alez à néant, et les haubergons, que on appelle maintenant panchiens, les juppes de waubisons et les chapeaulx de fer sont venuz en avant. Aussy bien et aussy noblement est maintenant armé ung povre garchon qu'est ung noble chevaliers. Encore convenanchèrent ces seigneurs dessusdis quilz les ayderoient d'aultres seigneurs d'oultre le Ryn, qui avoient povoir de mener grand foison de gens d'armes, mais qu'ilz eussent souffisanment le pour quoy. Adoncques prirent congié et ralèrent en leur pays.

L'évesque de Liége, messire Aust de la Marche[1], qui adoncques estoit, y fut bien souffisanment mandé, et grands messages envoyez pour luy, et beaulx joyaulx présentés, maiz oncques ny voult entendre ne faire riens contre le roy de France, duquel il estoit devenu homme et entré en féaulté. Le noble roy de Bohème n'y fut point pryé ne mandé, car on sçavoit bien qu'il estoit si conjoins au roy de France par le mariage de leurs deux enfans, auxquelz le royaume debvoit parvenir, qu'il n'yroit point contre luy. Quant ces seigneurs d'Alemaigne s'en furent alez sur les promesses que vous avez ouy, ces seigneurs d'Angleterre demourèrent à Valenchiennes, à grand noblesse et à grands fraiz, Cy me tairay d'eulx, jusques à tant que point en vendra, et parleray d'une aultre matère laquelle apartient à ceste chose.

[1] Adolphe de la Marck.

## CHAPITRE XXVI.

**Comment ung nommé Jacques d'Artevelle régnoit en Flandres.**

En [1] ce temps dont j'ay parlé avoit grande discension entre le conte Loys et les Flamens; car les Flamens ne vouloient point obéir à luy leur conte, et il n'osoit repairier en Flandres, fors que par leur mercy. Il y avoit ung homme à Gand qui avoit nom Jacques d'Artevelle, et avoit esté brasseur de mies. Celluy Jacques estoit entré en si grand fortune et grâce envers les Flamens, que c'estoit tout fait et bien fait quanques il vouloit deviser ou commander, par toutes Flandres, de l'ung costé jusques à l'aultre; et n'y avoit ul, combien grand qu'il fust, qui osast trespasser son commandement. Il avoit toudis alans aprez luy par la ville, soixante ou quatre-vingtz armez, entre les quelz il y en avoit trois ou quatre qui sçavoient aucuns de ses secrets; et quant il rencontroit ung homme qu'il hayoit ou qu'il avoit pour suspect, cil estoit tantost tué; car il avoit commandé à ses varles : « Si tost que je rencontre ung homme et je faiz ung tel signe, tantost le tuez sans déport, combien grand qu'il soit, sans attendre aultre parolle. »

[1] Froissart, chap. LXV.

Ainsy avint souvent et en fist en celle manière plusseurs moult grands maistres tuer, par quoy il estoit si redoubté que nul n'osoit parler aultre chose que ce qu'il luy plaisoit ne à paine le penser. Et tantost que cilz soixante varles l'avoient conduit à son hostel, chascun s'en aloit disner à son hostel et béoyent en la rue jusques à tant qu'il voulsist aler par la ville; et ainsy le conduisoient jusques à souper. Et sachiez que chascun de ses souldars avoit pour jour quatre gros de Flandres, pour ses fraiz et pour ses gages, et les faisoit bien payer de septmaine en septmaine. Et aussy avoit-il, par toutes les villes et les châtellenies de Flandres, sergeans souldoyers à ses gages pour faire ses commandemens, et espier et aviser s'il y avoit personne rebelle à luy, ne qui deist ne enfourmast nulluy contre ses faiz et ses voulentez; et aussy tost qu'il en sçavoit aucun en une ville, il ne cessast jamais tant qu'il l'eust fait bannir ou tuer. Et mesmement tous les poissans chevaliers et escuiers bourgois des bonnes villes qu'il aperchevoit estre favorables au conte en aucune maniere, il les bannissoit hors de Flandres, et levoit la moitié de leurs rentes et laissoit l'aultre moitié pour la gouvernance et le douaire de leurs femmes et de leurs enfans. Et ceulx qui estoient ainsy bannis, dont grand quantité en y avoit, se tenoient à Saint-Omer, et les appelloit-on les aveulés ou les oultre-aveulés. Brief à parler, il n'eust oncques [en Flandres], n'en aultre pays, duc ne conte ne prince qui oncques eust pays en son commandement comme cil Jacquemart avoit toute Flandres. Il faisoit lever les rentes, les tonnieux, les vinages, toutes les droictures et revenus que le conte souloit lever et qui luy debvoient venir, et aussy toutes les maletostes, et les despendoit à sa voulenté, et en donnoit sans compte rendre; et quant il vou-

loit dire que argent luy faloit, ou le créoit et croire le convenoit, car nul n'osoit dire à l'encontre; et quant il en vouloit emprunter à quelque bourgois sur son payement, il ne l'osoit pas esconduire. Or veuil-je retourner à messages d'Angleterre.



## CHAPITRE XXVII.

**Comment ces seigneurs d'Angleterre alèrent en Flandres pour acquérir l'ayde des Flamens et par especial de Jacquemart d'Artevelle.**

Ces[1] seigneurs qui estoient envoyez par dechà la mer et estoient si honnourablement à Valenchiennes, comme vous avez ouy, se pensèrent entre eulx que ce seroit grand confort pour le roy, selon ce qu'il vouloit entreprendre, s'il povoit avoir le confort et ayde des Flamens, qui adoncques estoient mal du roy de France et de leur conte. Si s'en conseillèrent au gentil conte de Haynau, qui leur dist vrayement que ce seroit au roy très-grand confort, s'ilz les povoient avoir; maiz il ne véoit pas bien qu'ilz les peussent acquérir s'ilz n'avoient premièrement la grâce de Jacquemart d'Artevelle; lors dirent qu'ilz en feroient tantost leur povoir.

Assez tost aprez ilz se partirent de Valenchiennes et tirèrent vers Flandres, et en ala partie à Bruges, partie à Ypre et partie à Gand; et tousjours despendoient si largement qu'il sembloit que argent leur plut des nues, et promettoient aux ungs et aux aultres. Et touteffois l'évesque de Lincolle et ses compaignons qui alèrent à Gand firent tant, par beau parler et aultrement, qu'ilz eurent l'acord et l'amistié de Jacquemart d'Artevelle, et de la ville grand

[1] Froissart, chap. LXVI.

grâce, et mesmement d'ung vaillant chevalier ancyen qui demouroit à Gand, et y estoit moult fort amé; et l'appelloit-on messire Courtesin, et estoit chevalier banneret; et le tenoit-on pour le plus proeu chevalier de Flandres et pour le plus vaillant homme, et qui le plus vassaument avoit toudis servi les seigneurs. Cil vaillant chevalier compaignoit et honnouroit durement ces seigneurs d'Angleterre, pourtant que vaillans hommes tousjours doivent honnourer chevalerie à leur povoir; maiz il en eut au derrain mauvaiz loyer, car il fut encusé tant, de celle honnour qu'il faisoit aux Angles, envers le roy de France, que il commanda si estroictement au conte de Flandres que il feist tant, comment que ce fust, qu'il eust ledit chevalier et luy fist la teste coupper. Le conte n'osa trespasser le commandement du roy et fist tant, comment que ce fust, que le vieil proeudomme vint où il estoit et fut tantost priz et décolé; de quoy moult de gens en furent moult dolens et en sceurent mal gré au conte.

Et tant esmeurent leur besongne, ces seigneurs d'Angleterre, que cil Jacquemart mist pluseurs fois les conseilliers des bonnes villes ensemble pour parler de la matère. Et grandes franchises leur offroient ces seigneurs d'Angleterre, de par le roy, sans l'amistié duquel ilz ne se poevent bonnement chevir en Flandres. Enfin tant parlementèrent qu'il pleut à tout le conseil de Flandres que le roy d'Angleterre peust aler et venir, passer et arrester avecques gens d'armes, ou aultrement, tant de foys qu'il luy plairoit ou pays de Flandres; maiz ilz estoient si fort obligez au roy de France qu'ilz ne le povoient grever ne en son pays entrer, qu'ilz ne fussent attains d'une grosse somme de flourins, et en grand paine en pourroient-ilz finer; si leur prièrent que il leur souffist atant jusques à

une aultre foys. Ce souffist assez aux seigneurs d'Angleterre et s'en retournèrent à Valenchiennes à joye grande. Et souvent envoyoient messages au roy d'Angleterre et luy mandoient ce qu'ilz avoient besongné; et mandoient qu'on leur envoyast grand foison d'argent pour leurs despens, et aussy pour payer ces seigneurs d'Alemaigne et au duc de Brabant la moitié de ce qu'on leur debvoit et qu'on leur avoit promis, pour eulx aprester et leurs gens aussy. Ainsy fut fait; si eurent ces seigneurs assez tost la moitié de ce qu'on leur avoit promis; maiz ilz n'en départirent pas si tost à leurs gens qu'ilz avoient retenus, mais le détindrent, et délayèrent longtemps le bon roy Edowart aprez ce qu'ilz eurent fait leur première levée; de quoy il eut moult grand dommage ainsy que vous orrez cy en aprez.

## CHAPITRE XXVIII.

**Comment le roy d'Angleterre passa par dechà la mer et arriva en Antwers, sur la confiance des convenances que pluseurs seigneurs de par dechà avoient donné à ses ambaxadeurs.**

Quant[1] le duc de Brabant eut fait ces convenances à ces seigneurs d'Angleterre, il s'avisa que le roy de France, qui aultre foys luy avoit esté contraire, ne fust durement infourmé encontre luy à l'occasion des Angles ; que s'il avenoit que l'entreprise que le roy d'Angleterre avoit empensé ne venist à bon chief, il se doubtoit que le roy de France ne le venist guerrier et luy feist comparer ce que les aultres auroient accordé. Si envoya de son conseil messire Loys de Crainehem, sage chevalier, et pluseurs aultres avecques, par devers le roy de France, pour l'excuser et prier au roy qu'il ne voulsist croire nulle mauvaise information à l'encontre de luy, maiz le roy d'Angleterre estoit son cousin germain, si ne luy povoit bonnement escondire sa venue dedens son pays, ne de luy ne de ses gens, leurs despens paiant ; maiz plus avant riens ne feroit qui fust au desplaisir du roy. Le roy le crut à celle fois, si s'en appaisa atant ; et touteffois le duc ne délaya mie qu'il ne retenist gens d'armes en Brabant, en l'évesquié de Liége

[1] Froissart, chap. LXVIII. La fin du chap. LXVI et le chap. LXVII de Froissart dérivent d'une autre source que Jean-le-Bel.

et aultre part, jusques à la somme qu'il avoit promis, maiz[1] point d'argent ne leur donnoit, combien qu'il en eust recheu, maiz assez en promettoit. Ainsy vouloit le dit duc de Brabant nager entre deux yawes : il vouloit faire croire au roy de France que jà ne luy seroit contraire, et luy fist entendre moult longuement, combien que tout le pays veist bien le contraire évidamment ; et au derrain, pour mielx couvrir sa voulenté envers le roy de France, il renvoya souvent vers luy le dit messire Loys de Crainehem pour l'excuser; et au derrain il luy commanda qu'il demourast tout coy devers le roy, sans retourner, jusques à tant qu'il le manderoit; et d'aultre part, il faisoit tousjours entendant aux Angles et aux aliez avecques luy que pour riens au monde il ne fauldroit de convenance, et verroient qu'il en feroit.

Ce[2] délayement demoura tout l'yver jusques à l'esté que le roy d'Angleterre eust conseil qu'il passeroit par decà la mer, à tout grande compaignie de contes, de princes, de barons et de chevaliers, et arriva droit en Antwers pour mielx sçavoir les convenances et la certaine voulenté dudit duc son cousin, ainçoys par luy mesme que par aultruy. Quant on sceut qu'il estoit arrivé en Antwers, gens venoient pour le voir et son grand estat qu'il maintenoit. Quant il les eust assez festié et honnouré, il eut conseil qu'il parleroit au dit duc son cousin, au duc de Guerle son serourge, au marquis de Juley et à messire Jehan de Haynau, au sire de Fauquemont et aux aultres seigneurs

[1] Le curieux passage qui suit, jusqu'à la fin de l'alinéa, a été omis par Froissart.

[2] Froissart, chap. LXXI, paragraphes 2 et 3. Les détails que donne Froissart sur l'expédition de Gagant en 1337, dans les chapitres LXVIII, LXIX, LXX et LXXI de ses chroniques, n'ont point été puisés dans Jean le Bel.

dont il avoit le convenant, pour avoir leur conseil comment ne quant ilz vouldroient commenchier à faire ce qu'ilz avoient entrepris. Ainsy le firent et vinrent tous à son mandement en Antwers, entre le Penthecouste et le Saint Jehan, l'an XXXVII. Là furent-ilz grandement festiez à la manière d'Angleterre. Aprez, les trayst à conseil le noble roy Edowart, et leur démonstra bien courtoisement sa besongne pour sçavoir de chascun l'entention; et leur pria qu'ilz s'en voulsissent délivrer hastivement, car pour ce il estoit là venu et avoit toutes ses gens appareillié; si luy tourneroit à grand dommage s'ilz ne se délivroient apertement.

Ces seigneurs eurent grand conseil ensemble, car la chose les estraingnoit; et n'estoient pas bien d'acord, et toudis avoient regard sur le duc de Brabant qui ne faisoit pas bonne chière et toudis maintenoit sa couverture.

Quant ilz se furent longuement conseilliez, ilz respondirent au noble roy Edowart et dirent : « Sire, quant nous venismes cy, nous venismes plus pour vous voir que pour aultre chose; si n'estions ne pourveus ne avisez de respondre sur ce que requis nous avez; si nous retrairons vers nos gens et chascun vers les siens, et puis revendrons à vous à ung certain jour quant vous plaira, et vous respondrons si plainement que la coulpe ne demourra point sur nous. » Le noble roy vist bien qu'il n'en auroit aultre chose à celle foys, si s'en appaisa atant. Et s'acordèrent de estre une journée ensemble pour respondre de leur meilleur advis à trois septmainnes aprez le Saint Jehan. Maiz bien leur remonstra le roy les grands despens et dommages que il soustenoit chascun jour pour leur attente, car il pensoit que ilz fussent tous pourveus quant il vint là ainsy comme il estoit, et leur dist que jamaiz ne retour-

neroit en Angleterre jusques atant qu'il sçauroit leur entention plainement, ou se par le deffault de eulx n'estoit. Sur ce, les seigneurs se partirent et le roy demoura tout coy jusques aprez la journée en l'abbaye Saint-Bernard; les aucuns des seigneurs et chevaliers d'Angleterre demourèrent à Antwers pour luy faire compaignie; les aultres aloient aval le pays, esbatant à grands despens, les ungs à Bruxelles, les aultres en Haynau; les aultres, aval les bonnes villes de Flandres, estoient notablement festiez et recheus. Le duc de Brabant s'en rala arrière et souvent envoya grands deniers et trésors au roy de France pour s'excuser et pour prier qu'il ne creust nulle male information encontre luy.

Le jour[1] approcha que ce roy attendoit la response de ces seigneurs, maiz ilz se firent souffisamment excuser, et mandèrent au roy qu'ilz estoient prests et appareilliez, ainsy que promis l'avoient, mais qu'il feist tant au duc de Brabant qu'il s'aprestast, car il luy estoit le plus prochain, et froidement toutes fois il s'aprestoit; mais aussy tost qu'ilz sçauroient qu'il seroit prest de mouvoir, ilz se mouveroient et seroient aussy tost au commencement de la besongne comme il seroit. Le noble roy fist tant qu'il parla au duc et luy monstra la response que ces seigneurs luy avoient mandé, et luy prya en amistié et requist par lignage qu'il se voulsist sur ce aviser, et qu'il n'y eust deffault de par luy, car il véoit bien qu'il s'aprestoit froidement, et s'il ne faisoit aultre chose, il doubtoit bien qu'il ne perdist le confort et l'ayde de ces seigneurs pour le deffault de luy.

Quant le duc ouyt ce, il en fut tout confus, et dist qu'il

[1] Froissart, chap. LXXII.

s'en conseilleroit. Quant il fut assez longuement conseillié, il respondi au roy qu'il seroit assez tost appareillié quant besoing en seroit, maiz il auroit ainchoys parlé à tous ces seigneurs une journée qu'il en respondist plus avant. Quant le roy veit ce, il percheut bien qu'il n'en auroit aultre chose et que le courouchier ne luy valoit riens; si acorda au duc qu'il envoyeroit à ces seigneurs, et leur prieroit qu'ilz voulsissent estre à Halle, au giste encontre luy, au jour de la Nostre Dame enmy aoust[1], s'ilz ne vouloient venir plus prez de luy, pour acorder de leur emprise; et pria au duc qu'il y voulsist estre, et qu'il s'apareillast si souffisanment dedens ce jour, que ces seigneurs ne se peussent excuser par luy; ainsy fut acordé.

Le jour aprocha et y vindrent les dits seigneurs, maiz le gentil prince le conte de Haynau n'y fut pas, car il estoit trespassé de ce siècle l'yver de devant, et avoit fait son filz chevalier de sa propre main, le joeune conte Guillaume; or en avoys-je oublié à parler[2]. Ce joeune conte fut à ce parlement avecques les aultres pour son gentil père et messire Jehan de Haynau, son oncle, aussy. Quant[3] ces seigneurs furent tous assemblez, ilz eurent très grand conseil et long, car la besongne leur estraingnoit; envys poursuivoyent leurs convenances et envys les rompoient pour leur honnour. Au derrain, quant ils furent conseilliez, ilz raportèrent leur conseil au roy et à son conseil, et dirent: « Cher sire, nous nous sommes assez longuement conseil-

[1] Ce qui suit jusqu'à la fin de l'alinéa est remplacé dans Froissart par le passage que voici : « Et fu mis et assis ce parlement par tous communs accord à Halle, pour cause du joeune conte de Hainaut, qui y debvoit estre avec messire Jehan de Hainaut, son oncle. »

[2] La mort du comte Guillaume est mentionnée dans Froissart, à la fin du chap. LXVI de ses chroniques.

[3] Froissart, chap. LXXIII.

liez, car vostre besongne nous est moult pesant; car nous ne voyons mye que nous ayons point de cause de deffier le roy à vostre occasion, se vous ne pourchassez que vous ayez l'acord de l'empereur, et que il nous commande que nous deffions le roy de France de par luy, car il a bien occasion et droit par raison, ainsy que nous vous dirons. et aprez ne demourra nulle deffault en nous que nous ne serons appareilliez de faire vostre commandement, ainsy que promis l'avons. La cause que l'empereur poeut avoir de deffier le roy est telle : il est certain qu'il a esté convenancé et promis, scellé et juré dès long temps, entre l'empereur d'Alemaigne et le roy de France, que le roy de France, quicunque soit, ne poeut ne ne doibt rien acquerre sur l'Empire; et cil roy Philippe a fait le contraire contre son serment, car il a acquis le chastel de Crevecuer, le chastel de Labbel en Cambrésis et pluseurs aultres héritages gisans en Cambrésis, qui est terre de l'Empire, et le détient encore; par quoy l'empereur a bien cause de le deffier et faire deffier par luy et par ses subgetz, sique nous vous prions et requérons que vous weilliez mettre paine à pourchasser pour nostre paix et honnour, et d'aultre part aussy nous y mettrons paine à nostre povoir. »

Le noble roy Edowart fut tout esbahy quant il ouit ce raport, et bien pensa que ce n'estoit que ung droit atargement, et que ce langage venoit du duc de Brabant, son cousin; et touteffois, il pensa bien qu'il n'en auroit aultre chose et que le couroux ne luy povoit valoir, si en fist le meilleur semblant qu'il poeut et leur dist : « Certes, seigneurs, je n'estoie pas avisé de ce point, et se plus tost m'en eussiez avisé, je y eusse eu conseil. Encores sur ce weil-je faire par vostre conseil, si m'aydiez à conseiller selon ce que je suis en pays estrange deçà la mer, et si y

ay longuement séjourné à riens faire à grands despens; si me weilliez donner bon conseil pour vostre honnour et pour le mien; car sachiez que se je ay en ce cas nul blasme, vous n'y aurez point d'onneur.



## CHAPITRE XXIX.

**Commept le marquis de Juley ala par devers l'empereur pour avoir conseil et ayde pour le roy Edowart contre les Françoyz.**

Moult[1] longue chose seroit à raconter tous leurs conseilz et leurs parolles. Enfin, acordé fut entre eulx que le marquis de Juley iroit parler à l'empereur et y meneroit des clercs du roy et des chevaliers, et des gens du duc de Guerles, et feroient la besongne à la meilleure foy qu'ilz pourroient. Maiz le duc de Brabant ny voulu point envoyer; maiz il presta le chastel de Louvaing pour la demourance du roy, s'il luy plaisoit, jusques à l'esté, car le noble roy leur avoit dit que nullement il ne retourneroit en Angleterre; car honte luy seroit s'il s'en retournoit et il n'avoit fait partie de son emprise, de quoy si grande renommée estoit, et leur dist que il manderoit quérir la joeune royne sa femme, puisque le duc luy avoit offert le chastel de Louvaing. Ainsy se départi ce parlement, et créantèrent tous les seigneurs, en la présence les ungs des aultres, que jamaiz ilz ne querroient délayement ne excusation; que de la feste saint Jehan qui seroit l'an de grâce mil CCC et XXXIX en avant, ilz seroient anemis au roy Philippe de France, et seroit chascun appareillié ainsy que promis l'avoit. Chascun rala en son lieu; le

[1] Froissart, chap. LXXIV.

marquis de Juley s'esmut pour aler devers l'empereur à toute sa compaignie. Si le trouva à Norumberch [1].

Pour quoy feroy-je long compte de leurs parolles ne de leurs requestes, je ne les sçauroye recorder, car je ny fus mye; maiz le marquis parla si gracieusement à l'empereur qu'ilz firent leur besongne et leur besongne, quoy qu'il coustat. Là fut fait le marquis de Juley marquis, qui devant estoit conte, et le duc de Guerles, qui par avant estoit appellé conte, impétra d'estre clamé duc. Et aussy l'empereur donna commission à quatre chevaliers et à deux nobles clercs de droit, qui estoient de son conseil, de faire le roy Edowart son vicaire par tout l'empire, et grâce de povoir faire monnoyes d'or et d'argent, ou nom de luy, et commandement que chascun de ses subgetz obéist à luy comme à vicaire et à luy mesmes. Quant le marquis ot fait toutes ses besongnes, il et sa compaignie se mirent au retour.

En [2] ce temps, le joeune roi David d'Escoce, qui avoit perdu partie de son royaume, et ne le povoit recouvrer pour la force du roy d'Angleterre, son serourge, se parti d'Escoce privéement, à petite maisnie, avecques la royne sa femme, et se mist en mer; et fist tant qu'il vint en France et s'acointa du roy Philippe, en luy remonstrant sa nécessité et sa besongne. Le roy de France qui bien véoit et sçavoit que le roy d'Angleterre s'appareilloit pour luy faire guerre et luy oster son royaume s'il povoit, fut tout joyeux quant il sceut que c'estoit le roy d'Escoce qui estoit venu par devers luy, avecques la royne sa femme, à si petite maisnie. Il l'ouist moult voulentiers et grandement

[1] Les copistes de Froissart lui font dire *Florinberg*, ce qui n'a pas embarrassé M. Buchon : « *Florinberg*, dit-il, *Mons S. Floræ*, dans l'ancien évêché de Fulde; ce lieu, considérable alors, n'est plus aujourd'hui qu'un village.

[2] Froissart, chap. LXXV.

le festia, et luy présenta ses chasteaux pour soy séjourner à sa voulenté et de son avoir pour despendre, maiz qu'il ne voulsist faire nul acord ne nulle paix au roy d'Angleterre, fors que par son conseil. Le joeune roy rechut à grand mercys ce que le roy de France luy offrit, et luy promit ce qu'il réquéroit. Il sembla au roy de France que ce seroit grand confort pour luy, et grand contrariété au roy d'Angleterre, s'il povoit tant faire que les barons et les seigneurs qui estoient demourez en Escoce voulsissent et peussent si enbesongner les Angles, et leur donner tant à faire, que ilz ne peussent venir par deçà la mer se petit non, pour le guerryer, ou qu'il convenist le roy rapasser pour son royaume garder et sauver. Pour ce et à celle entente il détint ce joeune roy d'Escoce et la royne jouxte luy, et les soustint par longtemps, et leur faisoit livrer ce qu'il leur faloit; et envoyoit grands messages à ces seigneurs et barons qui guerryoient en Escoce contre les garnisons du roy d'Angleterre, et leur faisoit offrir grandes aydes et grand confort, maiz qu'ilz ne voulsissent faire paix ne donner trèves aux Angles, se ce n'estoit par sa voulenté et par la voulenté et conseil de leur roy qui estoit avecques luy, et qui ce luy avoit promis.

Ces seigneurs d'Escoce eurent conseil ensemble, quant ilz virent ces nouvelles, et furent moult joyeux et du roy David leur seigneur, et du roy de France aussy, qui grand confort leur promettoit; sique la besongne fut acordée, et d'une part et d'aultre, et guerrièrent ces seigneurs d'Escoce les Angles plus aigrement que devant. Et quant le noble roy d'Angleterre sceut ces nouvelles, il fit renforcer ses garnisons et envoyer grande quantité de gens d'armes sur les frontières. Or me tairay or endroit de ceste matière et retourneray à celle de devant.

## CHAPITRE XXX.

**Comment l'empereur donna commission au roy Edowart, transmise par le marquis de Juley, à estre son vicaire et lieutenant.**

Quant[1] le noble roy Edowart et les aultres seigneurs se furent du parlement partis, ainsy que vous avez ouy, le roy se tira à Louvaing et fist appareiller le chastel pour demourer, et manda à la royne sa femme que s'elle vouloit venir par decà la mer, qu'il luy plairoit bien, car il ne povoit repasser par delà toute celle année. Si renvoya grand foison de ses chevaliers pour garder son pays mesmement sur les marches d'Escoce; les aultres Angles qui decà estoient s'espandirent contreval le pays de Flandres, de Brabant et de Haynau. Le marquis de Juley retourna de l'empereur devers la Toussains à toute sa compaignie, et manda au noble roy Edowart qu'il cuidoit avoir bien fait la besongne, et qu'il mandast les aultres seigneurs qu'ilz s'assemblassent le jour de la Saint-Martin à Malignes ou à Louvaing ou à Diest avecques luy, pour ouïr ce qu'il avoit raporté. Le noble roy fut moult joyeux de ces nouvelles; si se conseilla au duc de Brabant son cousin, qui bien s'acorda à la journée; maiz il ne voult mie consentir que cil parlement fust en son pays, pour tousjours mielx couvrir sa pensée envers le roy de France; et

[1] Froissart, chap. LXXVI.

si ne voulut mie aler jusques à Tricht, où la journée eust esté bien tenue, ains voulut qu'elle fust à Erkes, laquelle est assez prez de son pays, en la conté de Los. Le noble roy avoit si grand désir de sa besongne avanchier, qu'il luy faloit poursuivir toutes les voulentés du duc, son cousin, puisque si avant venu estoit, et s'acorda que la journée fust assise à Erkes; si le fist sçavoir à tous ses aliez qui tous vinrent à son mandement audit jour de Saint Martin.

Quant ilz furent tous là venus, sachez que la ville fut bien plaine de seigneurs, de chevaliers, d'escuiers et de toutes aultres gens; et fut la hale de la ville, là où on vendoit pain et chair et aultres choses, toute encourtinée de beaulx draps comme la chambre du roy; et fust le roy assis à couronne plus hault ung pyé que nul des aultres, sur le banch d'ung boucher là où il tailloit et vendoit sa chair. Oncques hale ne fut à si grand honneur; là, par devant tout le peuple et les seigneurs, furent les lettres de l'empereur leues, par lesquelles il constituoit le noble roy Edowart roy d'Angleterre, son vicaire et son lieutenant, et luy donnoit pooir de faire droit à chascun en lieu de luy et de faire monnoyes d'or et d'argent en nom de luy; et commandoit à tous princes et à tous subgetz à luy que ilz obéissent à son vicaire comme à luy mesmes, et feissent féaulté à luy comme au vicaire de l'empire. Quant ces lettres furent leues, chascun des seigneurs fist serment et féaulté d'obéir à luy comme au vicaire de l'empire; et là endroit fut clamé, appellé et respondu entre parties, comme devant l'empereur, et fut renouvellé et confermé ung statu qui estoit tel : que qui vouloit aultruy guerrier ou lui porter dommage, il le debvoit deffier souffisanment, trois jours devant son fait. Cil jugement et

statu sembla estre bien raisonnable à chascun, maiz je ne sçay s'il a esté par tout gardé. Quant tout ce que dist est fut fait, les seigneurs se partirent, et jurèrent et promirent d'estre tous appareilliez, trois septmaines aprez la Saint-Jehan, pour aler devant Cambray, qui doibt estre de l'empire et estoit tournée au roy de France.

Ainsy[1] se partirent ces seigneurs, et le noble roy Edowart, vicaire de l'empire, s'en revint jouxte madame la royne, laquelle estoit nouvellement venue à Louvaing, en grand noblesse, maiz j'en avoys oublié à parler pour mielx poursuivir ma matère. Si tinrent leur estat à Louvaing tout cel yver moult honnourablement, et fist faire monnoye d'or et d'argent à Antwers à grand foison; et fit faire escus à l'aigle au nom de l'empereur, semblans aux escus que le roy de France faisoit, qui bien eurent et ont leur cours. Encores ne cessa mye le duc de Brabant de jouer de la couverture, qui estoit assez communément diffamé par les apparences qu'on en véoit, car il renvoyoit toudis ses messages par devers le roy de France, pour l'enfourmer du contraire de ce qu'il vouloit faire; et si en véoit-on si clerement les apparences, que chascun s'en esmerveilloit, mais nul n'en osoit parler; et au derrain commanda-il à messire Loys de Cranehem, qui estoit l'ung des plus secretz de son conseil, qu'il ralast vers le roy de France et demourast tout coy en poursuivant la court, et que toudis il excusast le duc envers le roy et contredeist toutes informations qui pourroient venir au contraire. Ledit messire Loys n'osa escondire le commandement son seigneur, ains en fist toudis bien son debvoir, maiz, au derrain, il en eut povre guerredon, car il en

[1] Froissart, chap. LXXVII.

morut en France de doeul, quant on vey apertement en France le contraire de ce dont il excusoit le duc ; et en devint si honteux et si confus que il ne voulut oncques puis retourner en Brabant, ains demoura tout coy en France, pour soy oster de souspechon; et au derrain il en morut de doeul, car le duc luy fist sa terre saisir et arrester; car il ne voulut retourner en Brabant à son mandement, laquelle chose il ala remonstrer au roy de France qui le tint bien pour excusé, et luy donna et assena pension à sa vye, laquelle ne dura guères, dont ce fut pitié et dommage.

Or[1] passa cel yver et la feste Saint Jehan aprocha. Ces seigneurs d'Alemaigne se commencèrent à appareillier pour achever leur emprise. Le roy de France se pourvey à l'encontre, car il sçavoit partye de leur entention. Le noble roy Edowart fist toutes ses pourvéances aprester en Angleterre et ses gens d'armes passer par decà la mer, si tost que la Saint Jehan fut venue, et s'en ala luy mesmes à Vilvorde, et logea lui propre ses gens; et quant la ville fut plaine, il les fit logier dehors aux champs, contreval les prez, en tentes et paveillons; et là demourèrent dès la feste de la Magdelaine jusques aprez la Nostre Dame en septembre, en attendant de septmaine en septmaine la venue des aultres seigneurs et les longs dangiers du duc de Brabant.

Quant le noble roy Edowart vit que le duc de Brabant ne les aultres seigneurs ne venoient point, il envoya nouveaulx messages par devers eulx, et les somma et requist, sur la foy et serment que donné luy avoient, qu'ilz venissent au jour de la saint Gille parler à luy à Malignes, et

[1] Froissart, chap. LXXVIII.

dire pour quoy ilz targoient tant. Le noble roy séjourna à Vilvorde à grands despens, ce poeut chascun sçavoir, et perdoit son temps, et moult luy ennuyoit et ne le povoit amender. Il soustenoit à ses despens, chascun jour, bien six cents armeures de fer, gens d'eslite venues d'oultre mer et bien cinq mille archiers sans les aultres poursuivans. Si luy debvoit peser et ennuyer telle despense sans riens faire, avecques les grands trésors qu'il avoit donné à ces seigneurs, qui ainsy le prolongeoient par parolles, et avecques les grandes armées qu'il avoit establi sur mer encontre Genevoys, Normans, Espaignolz, Baïonois, que le roy de France faisoit nager et gesir sur mer à ses gages pour grever les Anglois, dont messire Hues Kires estoit amiral et conduiseurs avecques Barbevaire, qui estoit très bon guerroyeur sur mer; et souvent firent aux Anglois grands dommages, ennuys et destourbiers, adoncques et aprez, ainsy que vous orrez.

Ces[1] seigneurs d'Alemaigne, le duc de Brabant et messire Jehan de Haynau vinrent à Malignes au mandement du roy, et s'acordèrent communément, aprez beaucop de parolles, que le roy se povoit bien mouvoir à la quinsaine aprez, car ilz se mouveroient adoncques ou aprez, sique ilz seroient à Cambray avecques luy à ung certain jour; et prirent là endroit certains messages pour aler porter les deffiances au roy de France de par tous ces seigneurs, fors de par le duc de Brabant qui ne le voult pas adoncques deffier[2].

[1] Froissart, chap. LXXIX. — Froissart a ajouté à la narration de Jean le Bel, dans ce chapitre, le récit de deux grandes chevauchées et entreprises d'armes faites par Gauthier de Manny.

[2] Froissart énumère les différents princes et seigneurs qui envoyèrent défier le roi de France, et il met de ce nombre Robert d'Artois. M. Lancelot (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome X) a fait remar-

Sur celluy acord chascun se parti de Malignes et se hasta de pourveir. Le roy Edowart vint à ses gens plus joyeux que devant, et les fist aprester de mouvoir à la quinsaine. Le duc de Brabant vit bien aussy qu'il ne se povoit plus déporter ; si fist appareillier sa compaignie.

quer, à cette occasion, que Robert d'Artois n'était pas alors auprès d'Edouard, et qu'il se trouvait en Angleterre. Les raisons alléguées par M. Lancelot n'ont point paru suffisantes à M. Buchon, pour rejeter le récit de Froissart, « *ou plutôt,* dit-il, *de Jean le Bel, attaché à Jean de Hainaut, et qui était alors avec lui à la cour d'Edouard.* » Mais, comme on le voit, le texte de ce dernier ne fait nulle mention de Robert d'Artois, et, si Froissart s'est trompé, l'erreur ne doit pas être imputée au chroniqueur liégeois.

## CHAPITRE XXXI.

**Comment le roy Edowart et ceulx de son alliance entrèrent ou pays de Cambrésis, pour ce que Cambray estoit de l'acord au roy de France.**

Aprez[1] la feste saint Lambert, ou moys de septembre, l'an de grâce mil CCC et XXXIX, se parti le roy Edowart de Vilvorde en Brabant, pour ardoir et exillier le royaume de France, et pour combattre au roy Philippe de Valoys qui le tenoit à force et à tort; et avoit avecques luy de son royaume d'Angleterre seize cents armeures de fer de très noble chevalerie, desquelz l'ung estoit l'évesque de Lincolle, proeu et hardi, et qui longuement avoit travaillé pour ces besongnes; et si estoit le joeune conte Derby filz à messire Henry au Tort Col, conte de Lencaste, qui puis fist tant de proesses de son corps et en tant de lieux que on le doibt tenir pour proeu et plus que proeu, et aussy le tinrent les gens, et aprez le trespas de son père qui fut moult preudoms, le noble roy Edowart luy donna le nom d'estre duc de Lencaste, sique on l'apella duc, encores fait-on. Le plus gent et le plus frisque que on povoit veoir ne trouver en nulle part du monde, ce fut le conte de Noireton et de

[1] Ce chapitre correspond aux chapitres LXXX et LXXXI de Froissart, mais les deux récits diffèrent entièrement; celui de Jean le Bel renferme des détails fort intéressants, dont il y a lieu de s'étonner que Froissart n'ait point fait usage.

Cloceste; si y estoit le conte de Warvich, le conte de Salebry, qui estoit mareschal de l'ost, et avecques luy fut le conte de Suffort, le baron de Staffort, messire Jehan, visconte de Beaumont, et pluseurs aultres princes et barons bannerès et plus que bannerès, et biacop d'aultres que je ne sçay nommer; mais on n'y doibt pas oublier messire Regnault de Cobaing, que on debvoit bien tenir pour le plus proeu de son pays adoncques, et encores fait-on. Et si n'y weil pas oublier messire Watier de Manny, qui avoit tant fait d'armes et de proesses en Escoce, et aultre part, que il avoit acquis si grand grâce au roy et à tous les Anglois, grands et petits, que le noble roy l'avoit détenu de son plus secret conseil, et luy avoit donné et assigné si grande terre en Angleterre qu'il estoit devenus bannerès et bien tenoit plus grand estat que bannerès qui là fust.

Et sache chascun qu'il y avoit grande quantité de seigneurs, de chevaliers, de barons, d'ungs et d'aultres, qui tant amoient le roy qu'ilz le vouloient servir à leurs propres despens, et ne vouloient prendre nulz gages ne nulle livreson à court jusques à ce qu'ilz eussent paracompli l'année, se tant leur armée duroit. Encores sachez que quant ce noble roy Edowart premièrement reconquist Angleterre en sa joeunesse, on ne tenoit riens des Angles communément, et ne parloit-on point de leur proesse ne de leur hardiesse, ne encor à l'aultre chevauchie aprez, laquelle fut en Escoce; ne ilz ne se sçavoient armer de plates, ne de bachines à barbière, ne de colerete, ne de menus fers fors que de grans haubers et de grands baligans armoyez de leurs armes, et de mites de toile costonnées, et par dessus ung grand chappel de fer ou de cuir bouilli. Or ont-ilz si apris les armes au temps de ce noble roy Edowart, qui souvent les a mis en œuvre, que ce sont

les plus nobles et les plus frisques combastants qu'on sache. Or weil-je retourner à nostre matère.

Le jour vint que le noble roy deut mouvoir pour aler vers France, ainsy que acordé avoit esté à Malignes entre les seigneurs. Il se parti de Vilvorde à tout son ost, et passa parmy Nivelle et parmy Haynau, par petites journées, en attendant les aultres seigneurs à luy alliez, qui tous le suivoient, tant que tous furent ensemble à Courans de Haynau droit en Cambrésys, fors le duc de Brabant qui y vint six ou sept jours aprez les aultres.

Quant ces seigneurs furent ensemble, ilz eurent conseil que ilz iroient tous ensemble vers Cambray et gasteroient le pays d'entour, pour ce que la cité de Cambray ne les vouloit héberger ne soustenir et leur estoit contraire, et là attendroient la venue du duc de Brabant. Ainsy fut fait que acordé estoit, et fut le pays de Cambrésis laydement gasté. Le joeune conte de Haynau, messire Willeaume, fut là en la compaignie; maiz il y avoit aucuns sages en son conseil qui luy desconseilloient gaster le pays du roy de France, car quant tous les aultres seroient partis et alez, son pays qui marchit au royaume le compareroit, et ne s'en pourroit deffendre ne garder. Sique, par ce conseil, il envoya grands messages et souffisans au roy de France, son oncle, qui jà estoit venu à Péronne, en Vermandoys, à tout le plus grand povoir qu'il povoit avoir, et se fist souffisanment excuser de ce qu'on luy povoit mettre sus que ces seigneurs estoient passez parmy son pays pour le grever; si luy fist offrir son service à tout six cents armeures de fer pour garder et deffendre son royaume. Le roy de France escouta benignement les messages, mais trop bien se pensa que c'estoit une chose fainte, et que son nepveu auroit plus chier l'aultre partie que la sienne; touteffois, n'en fit-

il nul semblant, et dist aux messages qu'il ne refusoit pas le service de son nepveu, et qu'ilz luy deissent; et quant on sçauroit de certain que on se debvroit combatre, qu'il se traist devers luy, car il le verroit voulentiers et luy en sçauroit bon gré.



## CHAPITRE XXXII.

**Comment le roy Edowart entra en France premièrement, et gasta grande partie de Tyerace, véant le roy de France.**

En[1] ce temps que le roy Edowart et les alliez avecques luy ardoient et gastoient le pays entour la cité de Cambray, et que le roy de France estoit venu à Péronne, en Vermandoys, à toute sa puissance, et avoit avecques luy le noble roy de Bohème à tout mille hommes d'armes, chevaliers, et escuiers, des meilleurs que on povoit eslire, et l'évesque de Liége à tout six cents armeures de fer de son pays, pour garder et deffendre le royaume, le duc de Brabant vint en Cambrésis aprez le noble roy Edowart, pour acquitter son convenant, à tout douze cents armeures de fer, bien habillez et bien pourveus, de quoy le noble roy et tous les aultres seigneurs furent moult joyeux; et fist encores séjourner les seigneurs aprez sa venue, par l'espace de deux jours, pour attendre les derrains venans, et pour soy reposer avant qu'il voulsist envoyer deffiances au roy de France à Péronne là où il estoit; de quoy messire Loys

[1] Ce chapitre correspond aux chapitres LXXXII à XCIV de Froissart. Ce dernier a considérablement étendu le récit qu'a fait Jean le Bel de la première expédition du roi Edouard en France, en omettant toutefois plusieurs détails intéressants, notamment sur les motifs qui engagèrent le roi Philippe à refuser la bataille offerte par le monarque anglais.

de Cranehem fut moult esbauby et confus, car il avoit tousjours fait entendre au roy le contraire, de quoy il en morut de doeul, ainsy que vous avez ouy.

Tantost aprez que le duc de Brabant eut deffyé le roy de France, le roy d'Angleterre et ses alliez laissèrent le pays de Cambrésis et entrèrent ou royaume de France, et ardirent et gastèrent le pays par où ilz passèrent; et logèrent la première nuit entour une abbaye de blancs moynes, la quelle fut toute gastée, et l'apella-on le Mont-Saint-Jehan, assez prez de Péronne, où le roy de France estoit; mais il avoit par devant luy tout son ost et une grande rivière à passer à force. Le noble roy Edowart et les aultres seigneurs attendirent là lendemain et pensoient que le roy de France qui véoit ardre et gaster son royaume, ce que oncques on n'avoit veu, deust passer par decà la rivière pour les combatre, maiz il n'en eust point de conseil. Doncques, quant ilz virent qu'il ne passeroit point la rivière, ilz luy feirent sçavoir que s'il ne venoit combatre à eulx par decà la rivière, il verroit encore chose laquelle n'avoit veu, car ilz ne se mettroient point en tel péril que de passer la rivière par son dangier. Si se deslogèrent lendemain au plus matin, et passèrent au plus prez de la rivière qu'ilz poeurent, ardant et gastant le pays, et alèrent gesir sur la rivière d'Oyse, droit à Origni, et prirent villes et fors chasteaulx sans deffense; et gaagna comme gaagner voult à grand habondance, car ilz trouvoient le pays tout plantereux, car ilz n'avoient riens wydé ne mussé ne mis à sauveté. Adoncques fut une abbaye de noires dames toute arse et exillée, et maintes des dames à force violées par les Angles, dont ce fut grande pitié.

A lendemain, ilz se deslogèrent, et chevauchèrent le conte de Salbry, mareschal de l'ost, et le conte de Suffort,

et messire Jehan de Haynau, à tout cinq cents armeures de fer, jusques à Marle, et ardirent les fausbours et la bonne ville de Cressy, en Lannoys, et tout le pays d'entour, et le trouvèrent si garni de tous biens que chascun prenoit ce qu'il vouloit; et revinrent entour nonne logier à l'abbaye de Vaudencourt de Behorres, là où le noble roy Edowart et tous les aultres seigneurs estoient logiez. A lendemain, ilz se partirent de Behorres et passèrent parmy Tyerace, ardans et wastans tout, et trouvèrent si grande habondance de bétail et de toutes choses qu'ilz n'en sçavoient que faire. On avoit bien, qui le vouloit acheter, une vielle vache ou ung bœuf pour ung gros, ou deux moutons pour ung estrelin. Adoncques se deslogea le roy de France de Péronne, et s'en vint loger en l'abbaye de Behorres dont le roy Edowart s'estoit parti, et suivoit les Angles à l'entente de les combatre, comme il disoit.

Celle nuit se logea le roy d'Angleterre à la capelle de la Flamengerie, en Tyerace, et là entour, et luy sourvinrent nouvelles que le roy de France, lè très-noble roy de Bohème et l'évesque de Liége le suivoient pour combatre. Si eurent conseil ensemble tous ces seigneurs d'Angleterre, et s'acordèrent qu'ilz demourroient tout coys lendemain pour veoir que le roy de France et ces aultres seigneurs vouldroient faire, car voulentiers se combatroient à eulx s'ilz povoient, et attendroient l'aventure de Dieu.

A lendemain, le roy de France et tout son ost tirèrent avant et se logèrent à deux petites liewes prez de leurs anemis, en une ville qu'on appelle Buironfosse, et ès aultres villes là entour, et se pensa bien chascun combatre lendemain. Le joeune conte Willaume de Haynau, qui aprez ce qu'il eut envoyé parler ces messages au roy de France, ainsy que vous avez ouy, s'estoit parti de ces sei-

gneurs alliez contre ledit roy, son oncle, et s'estoit retrait au Kesnoy en Haynau, pour veoir se le roy, son oncle, se vouldroit combatre à eulx, quant il entendi que son oncle s'estoit parti de Péronne et aloit aprez eulx pour les combatre, il se parti du Kesnoy à tout quatre cents armeures de fer, et s'en ala là où il sçavoit que son oncle fust. Ce fut à Buironfosse, là le roy son oncle se conseilloit à ses gens se il se combattroit à ses anemis qui gastoient et ardoient son pays, ou non. Il salua son oncle ainsi qu'il afféroit, mais le roy ne luy fit mie si bonne chière comme cuidoit; et si ne luy pleut pas trop bien que le roy se conseilloit si longuement sur son honneur, ainsy qu'il luy sembloit; si se parti tantost de là et retourna au Kesnoy, dont à la minuit parti s'estoit, et laissa son oncle conseiller ainsy que bon luy sembloit[1].

A lendemain, quant le noble roy Edowart et les seigneurs qui estoient logiez en la capelle à la Flamengerie, en Tyerace, sçeurent que le roy de France estoit logé si prez d'eulx, si se levèrent au point du jour, et ouïrent messe bien dévotement, et puis se mirent aux champs, et ordonnèrent trois batailles tout à pyé, assez prez l'un de l'aultre, tout aprestez pour attendre la puissance du roy de France, et envoyèrent tous leurs chevaulx et leurs harnoys derrière ung bosquet qui estoit emprez eulx. Là demourèrent tous ces seigneurs et leurs gens tout à pyé jusques aprez midi, en attendant la venue du roy de France et son grand povoir. Le roy de France estoit, d'aultre part,

[1] Jean le Bel n'est point ici d'accord avec Froissart. Ce dernier fait admettre par Philippe de Valois les excuses du comte de Hainaut. Dans le récit de Jean le Bel, au contraire, le comte, irrité de l'accueil qu'il reçut, revint au Quesnoy. Froissart ne l'y fait revenir que plus tard, après que la bataille offerte par le roi d'Angleterre au roi de France n'eut pas été acceptée par celui-ci.

à Buironfosse et se conseilloit à ses princes et barons, pour sçavoir comment il feroit de la besongne.

En celluy conseil eut grand estrif et grand débat entre les seigneurs et les barons de France, car les aucuns disoient que ce seroit grande faulte et grand déshonneur se le roy ne les combatoit, quant il les sçavoit si prez de luy en son pays, ses anemis, qui avoient ainsy ars et gasté son royaume, à sa veue et à sa sceue. Les aultres disoient, à l'encontre, que ce seroit grand folie s'il se combatoit, car il ne sçavoit que chascun pensoit, ne se point de trahison y avoit; et aussy, d'aultre part, point de partie à jeu parti n'avoit, car se fortune luy tournoit dessus, par quoy desconfit fust, le corps et tout le royaume perdoit; et se par aventure estoit que les aultres desconfist, jà pour cela ne le roy d'Angleterre, ne les terres ne les possessions des aultres seigneurs d'Angleterre il ne conquerroit.

Ainsy combatant et estrivant sur ces diverses opinions, le jour passa jusques prez de haulte nonne sans nul certain acord. D'aultre part, le roy Edowart et les aultres seigneurs qui avoient esté dès la matinée rengiez à pyé enmy les champs jusques à nonne, sans boire ne sans mengier, veirent bien que le roy de France et ses gens ne se combateroient point et que talent n'en avoient; ilz se trayrent ensemble pour avoir advis comment ilz se maintiendroient. Pluseurs opinions et parolles furent entre eulx; au derrain fut acordé, de commun consentement, que ilz ne povoient avoir blasme ne reproeuche, de tous bons entendeurs, du partir, car ilz avoient, à l'entrée du royaume de France, offert bataille au roy, ainchoys qu'ilz eussent fait dommage au pays; et si avoient depuis demouré dedens par l'espace de sept jours, ardants et gastans tout, voyant le roy à toute sa puissance que onc-

ques n'avoit homme veu la chose pareille; et si avoient là attendu tout le jour pour avoir bataille; et estoit le roy à deux petites lieuues d'eulx à plain pays, sans rivière et sans empeschement de fortresse, et touteffois il ne venoit point à eulx et point ne se monstroit, ne ne faisoit semblant de se mouvoir; et d'aultre, vitaille, vin et pain leur faloit, et ne sçavoient dont venir leur en porroit; pour quoy, tout considéré, ilz s'acordèrent communément à la départie. Si se deslogèrent et vinrent la nuit bien tart gesir entour Avennes à tout leur chariage et leur gaigne.

Quant le roy de France et les Françoys virent que les Angles s'estoient partis, ilz se départirent aussy d'aultre part, et s'en rala chascun en son lieu. Et maintenoient qu'ilz en avoient l'onneur, en leur part, de celle départie, car ilz avoient chassé hors les anemis, qui, combien qu'ilz eussent grande partie du royaume gasté et ars, si ne l'avoient-ilz pas gaagnié, car le roy en avoit encores assez de remanant; et se le roy d'Angleterre vouloit conquerre le royaume de France, il luy convenoit faire beaucop de telles chevauchies. Ainsy disoient les Françoys qui se vouloient attribuer l'onneur de celle départie; et les Angles maintenoient le contraire par les raisons dessusdites, sique chascun s'en donnoit le los. Or pourra chascun qui orra ces raisons jugier et donner l'onneur à la partie laquelle par raison et les faitz d'armes avoir le doibt.

# CHAPITRE XXXIII.

**Pourquoy et comment le roy d'Angleterre prist le nom et les armes de France, et s'appella roy de France et d'Angleterre.**

Ainsy [1] se departi celle grand chevauchie, et d'une part et d'aultre que chascun cuidoit avoir l'onneur pour sa partie. Le duc de Brabant et les aultres seigneurs d'Alemaigne en ralèrent chascun en son lieu, et le noble roy Edowart remena ses Anglois par Flandres, et eut grande grâce de Jacquemart d'Artevelle et de tous les Flamens aussy; et leur promist que s'ilz luy vouloient aidier à maintenir sa guerre, il leur aideroit à recouvrer Lile, Douay et aultres bonnes villes que le roy de France leur ostoit et tenoit à force et à grand tort. Les Flamens eurent sur ce grande délibération et grand conseil, pour tant qu'ilz estoient obligiez sur une grande somme d'argent à la chambre du Pape, tant qu'ilz ne povoient commencer guerre ne riens faire sur le roy de France qu'ilz ne fussent attains de celle somme. Si s'acordèrent à la fin que se le roy d'Angleterre se vouloit appeller roy de France en ses lettres, ilz le tiendroient pour roy de France, et obéiroient à luy comme au souverain seigneur de cui la conté de Flandres doit mou-

[1] Froissart chap. XCV à XCVII. Jean le Bel ne dit rien du *parlement de Bruxelles*, dont fait mention Froissart; il rapporte seulement les négociations d'Édouard avec les Flamands. Il y a, du reste, de grandes différences entre le récit des deux chroniqueurs.

voir, et luy aideroient à jouir du royaume à son povoir, sique par ce tour ilz ne cuidoient mye forfaire la somme d'argent, car cil roy leur quitteroit.

Quant le noble roy d'Angleterre ouït ce rapport, il eut grand besoing de bon conseil et advisement, car grande chose et pesant luy estoit de prendre les armes et le nom de ce dont il n'avoit encores riens conquis, et ne sçavoit se conquerre le poroit; et d'aultre part, il refusoit envis l'ayde des Flamens, qui plus luy povoient aidier à sa besongne que tout le remanant du monde. Finablement, tout pensé et considéré et pesé, le mal contre le bien, il prit les armes de France quartelées avecques celles d'Angleterre, et s'appella dès doncq en avant roy de France et d'Angleterre, et fist tout ce que les Flamens luy requirent; et quitta les Flamens, comme roy de France, de toute obligation qu'ilz avoient au roy de France, et par ce point luy aidèrent les Flamens durant le povoir Jacquemart d'Artevelle, ainsy comme vous orrez. Et tantost il laissa par decà la mer le conte de Salbry et le conte de Suffort à tout cent armeures de fer, pour guerrier ceulx de Lile et de Douay, et s'en passa en Angleterre pour veoir comment ses gens se portoient encontre les Escots. Le conte de Salbry et le conte de Suffort firent pluseurs chevauchies avecques aucuns Flamens sur les garnisons qui estoient en Lile de par le roy, et au derrain ilz s'embatirent si avant entre fossez qu'ilz n'en peurent bonnement retourner et perdirent grandement de leurs gens; et furent pris les deux contes dessusdis et menez en prison en Chastelet, à Paris, et y demourèrent par l'espace de deux ans et plus. Je ne pourroys bonnement raconter toutes les aultres aventures et chevauchies, si m'en tais atant.

## CHAPITRE XXXIV.

**Ainsy que le roy de France fist ostoier ou pays de Haynau entour Chymay.**

Le [1] roy de France fist durement renforcer son armée sur mer, dont messire Hues Kyres estoit mareschal et gouverneur avecques ung marinier que on appelloit Barbevaire; et firent pluseurs envayes et escarmuches sur les

[1] Le récit des guerres du Hainaut, qui fait l'objet de ce chapitre et des quatre suivants, diffère entièrement chez les deux chroniqueurs. Certains détails exposés très-brièvement par Jean le Bel sont retracés par Froissart avec beaucoup d'étendue. Ce dernier a puisé, pour cette partie de son récit, à d'autres sources que Jean le Bel, et, comme il est facile d'en juger, aux récits de quelques témoins oculaires. C'est ce qu'il a pris soin d'indiquer lui-même, à la fin du chap. 86 de ses chroniques, en parlant de l'assaut donné à Honnecourt, et de l'épée qu'y perdit Henri de Flandre: « Par force il fut rescous, dit-il, mais son glaive demeura par grand prouesse devers l'abbé, qui le garda depuis moult d'années; et encore est-il, je crois, en la ville de Honnecourt. Toutesvoies, il y estoit quand j'escrivis ce livre; et me fut monstré ung jour que je passay par là; et me fut recordée la vérité et la manière de l'assaut comment il fut fait; et le gardoient encore les moines en parement. »

Le manuscrit d'Amiens renferme un passage qui n'existe point dans les imprimés, et où Froissart fait la même déclaration d'une manière encore plus explicite. Ce passage, dans le manuscrit, précède le chapitre 129 de l'édition Buchon. « Si comme je vous recorde, che siége durant devant Tournay, dit Froissart, avinrent plussieurs avenues et grans fes d'armes tant en France comme en Gascoingne et en Escoche, qui ne sont mie à oublier, car ainsi l'ai-je proummis à messire et mestres, au commenchement de mon livre, que tous les biaux fes d'armes dont j'ai le mémoire et le juste information, je les remetray avant,

Anglois, et souvent perdirent et gaignèrent de belles naves que le roy d'Angleterre avoit fait faire par grand devis, entre lesquelles en y avoit une que on appelloit Cristofle, et d'aultres, pluseurs plaines de laines et d'aultres marchandises que le roy envoyoit par decà, dont les Francoys furent moult joyeux et en firent très-grande feste à grandes parolles, et tant en furent les Anglois plus courouchiez.

Le roy de France fist aussy durement guerrier tout celluy yver messire Jehan de Haynau, qui fut l'an de grâce mil CCC et XXXIX, pour tant que de tous les anemis il estoit le plus prez, et fist pluseurs chevauchies faire sur luy et sur la terre de Chimay par messire Jehan de Beaumont, messire Jehan de la Bove, messire Jehan de Moret et pluseurs aultres chevaliers et escuiers, à tout quatre ou cinq cents armeures, et ardirent pluseurs foys le pays d'entour Chymay, Bellens, Robechyes, Salles, Viler, Froicapelle et toutes les aultres vilettes jusques au gibet de Chymay. De quoy le conte Willaume, son nepveu, fut moult grandement courouchié. Et pour tant qu'il estoit son nepveu et que son oncle tenoit de luy en fief la terre de Chimay et de Beaumont, dont il avint qu'il fit deffier le roy de France, son oncle, et se mit tout entièrement avecques les aultres aliez au roy d'Angleterre; et fut puis aprez le plus aisgre et le plus malaisié à traicter de toute la guerre. Et aprez ce qu'il eust deffié le roy, il fist une grande armée et ala prendre Abenton en Tyérace, et ardoir tout Anet, qui estoit une grosse ville et le meilleur de tout le pays.

jasoit ce que messire Jehan li Biaux en ses cronikes n'en fait mies de tout mention. Mes ung homme ne puet mies tout savoir, car ces guerres estoient si grandes et si dures et si enrachinées de tous costés, que on y a tantost oublyet quelque chose qui n'y prent songneusement garde. »

Ainsy passa tout l'yver, ardant le pays et guerriant les Francoys, et toudis furent Haynuiers sur Francoys et Francoys sur Haynuiers, les maronniers de France sur les Angles, et les Angles sur eulx. Et quant ce vint en karesme, le roy de France fit assembler grands gens d'armes au Chastel, en Cambrésis, qui vinrent en une matinée ardre la bonne ville de Bavay-la-Chaussée en Haynau, et pluseurs villages entour, et puis se retirèrent, sique, au retraire, fut pris messire Boussicault, l'ung des plus proeuz chevaliers de tous les Francoys.

Quant ce vint aprez Pasques, le roy Philippe de France semonnyt toutes ses gens, et envoya messire Jehan son aisné filz, son connestable et son mareschal ardre et gaster entièrement la contéde Haynau ; et passèrent parmy Vermandoys, et vinrent emprez Cambray et assiégèrent le chastel d'Estadueure qui estoit à messire Jehan de Haynaut. Et estoit bien pourveu de tout ce qui poeut faillir à chastel, voire pour le tenir un an et deffendre; et avoit dedens deux cappitaines que l'on tenoit pour tres-loyaulx et moult hardys; l'ung estoit messire Gerard de Saissignies et [l'aultre] Robert Marmyon; et si avoient de bons compaignons assez. Je ne scay que leur avint adoncques, mais on traicta tant envers eulx que, au sixième jour, le chastel fut rendu et abastu; je ne sçay se ce fut par deffaulte de cœur ou par trahison, mais je sçay bien que messire Willaume le conte de Haynau les fist avecques messire Jehan son oncle trayner ensemble parmy Mons en Haynau, et mettre sur deux roes.

Si tost que ce chastel fut abatu, messire Jehan de France, qu'on appelloit adoncques duc de Normendie, se départi, dont on eut grand merveille, car on ne povoit penser ne cuidier que si grand ost ne telle assemblée de

gens se deust ainsy partir à si petit de fait, car ilz eussent bien gasté et exillié tout Haynau, s'ilz eussent voulu, et bien avant en Brabant, et fermement on le cuidoit; mais ilz laissèrent grande garnison au chastel en Cambrésis et à Douay, qui très-souvent chevauchoyent sur ceulx de Valenchiennes et sur l'aultre pays de Haynau; et le conte de Haynau envoya messire Thierry le seigneur de Fauquemont, à tout cent armeures de fer, tenir au Kesnoy encontre ces Francoys qui se tenoient au chastel en Cambrésis; et envoya au chastel à Bouchain aultre garnison, lesquelles chevauchoient souvent encontre celles qui se tenoient à Douay, sique il y avoit des aventures souvent de là et de cà.

## CHAPITRE XXXV.

**Comment le duc de Normendie, à tout grosse poissance, assiégea, prist et ardi le fort chastel de Thun, en Cambrésis.**

A l'octave de la Penthecouste ensuivant, le roy de France fist ung aultre mandement moult grand, et envoya le duc de Normendie, son aisné filz, à tout son connestable et ses mareschaulx assiéger le chastel de Thun, lequel messire Watier de Manny et ses gens avoient gaagnié sur l'évesque de Cambray, quant le roy des Anglois et ses aliez furent devant Cambray. Et pensoit le conte de Haynau que celle grande assemblée fust pour venir gaster son pays et faire ce que fait n'avoient à l'aultre fois. Si se porvey le joeune conte ainsy qu'il poeut, et fist tant que le duc de Brabant, de cui il avoit la fille, manda tout son povoir pour luy aidier à garder son pays de Haynau. Ainsy le duc de Guerles, le marquis de Juley et pluseurs aultres y vinrent à la requeste dudit duc de Brabant; et ledit conte de Haynau ala adoncques en chappitre, au Liége, relever toute la conté de monseigneur Adulphe évesque de Liége, et luy fist là endroit féaulté et hommage ainsy que faire debvoit, et requist audit évesque qu'il venist aidier à deffendre son fief, ainsy que droit en estoit.

Ledit évesque se conseilla adoncques et respondi qu'il en feroit voulentiers son debvoir et son povoir, mais il convenoit devant toutes œuvres, que il fist requerre le roy de France et sommer souffisanment qu'il ne voulsist riens

forfaire sur son fief, et luy ainsy requis il s'acquiteroit voulentiers. Ce souffist assez audit conte et à son conseil; si se parti et se traist au plus tost qu'il poeut de l'ost du roy de France, par decà l'Escaut, et l'ost du roy séoit devant le chastel de Thun, si que la dite rivière estoit entre les deux osts. Là estoit le duc de Brabant à tout grand povoir, le duc de Guerles à tout grand povoir, le marquis de Juley aussy, le conte de Los, le sire de Fauquemont, messire Jehan de Haynau; et avoient bien cinq mille armeures de fer, et si attendoient les Flamens; mais ilz n'y vinrent mie à temps. Le dit conte de Haynau fust volentiers passé la ditte rivière s'il poeut, pour deslogier le dit chastel et pour combatre à l'ost du roy, mais il ne poeut, et si demoura là logié par l'espace de trois jours aux champs.

Quant il vit, quant il eust esté là par ces trois jours, que il ne povoit passer la rivière pour combatre aux Francoys ne lever le siége du chastel, et que il demouroit là sans riens faire et que pourvéance leur faloit, il eut bien conseil et très-bon que il manderoit à ceulx du chastel comment il ne les povoit secourre. Si leur envoya paisiblement un message qui leur dit qu'ilz povoient bien veoir que il ne les povoit secourre, dont il estoit moult dolant, et qu'ilz ississent secrètement par une tour par nuit, et y boutassent le feu et sauvassent leurs vies par decà la rivière. Ilz crurent conseil, et ainsy firent que mandé leur estoit, et se jettèrent en la rivière à grand meschief, et aucuns de par decà leur aidèrent tant qu'ilz furent oultre. Adoncques se départirent tous ces seigneurs qui estoient avecques ledit conte de Haynau en alant chascun en son pays; aussy firent les Francoys d'aultre part, et on ne le cuidoit mye; ains pensèrent adoncques tous les Haynuiers estre ars.

## CHAPITRE XXXVI.

**Comment le roy Edowart d'Angleterre, venant pour secourir le conte de Haynau, desconfit l'amiral du roy de France.**

Ce fut la vegile saint Jehan Baptiste, l'an de grâce mil CCC et XL, que ces deux grands ostz se départirent ainsy que vous avez ouy, et que le chasteau de Thun fut ainsy ars. Celle nuit fist Dieu grand grâce à ce noble roy Edowart, qui estoit monté sur mer pour venir secourre son serourge le conte de Haynau. Messire Hue Kires qui sçavoit la venue du roy avoit assemblé tout le grand povoir qu'il avoit pour combatre ledit roy sur mer, et aloit vaucrant par mer et attendant ledit roy; et s'attendoit certainement qu'il ne luy peust eschaper pour les grands vaisseaulx qu'il avoit en très grande quantité. Il poursuivy tant ce noble roy que il le consuivy droit entre l'Escluse et l'isle de Cagant, sique on véoit plainement les batailles et les assaulx des diges et du port de l'Escluse.

Celle bataille fut si grande que on n'avoit oncques ouy parler de si grosse sur mer, et dura dès l'eure de prime jusques à vespres. Les Françoys avoient de navires la moitié plus deux fois que les aultres, et si avoient la grosse nave que on appelloit Cristofle, qui povoit destruire moult de petites; aussy fist-elle moult de dommages aux Anglois, et se Dieu ne leur eust aidié, ilz n'avoient pas povoir n'espérance de résister aux Françoys.

Maiz le roy Edowart se maintint si vassaument, et faisoit de si grands proesses de son propre corps, que il resbaudissoit et donnoit cuer à tous les aultres sique par la proesse de luy et du conte Derby et de messire Watier de Manny, qui très bien s'y porta; aussy firent pluseurs aultres que je ne sçay nommer; et, par la grâce de Dieu principaument, les Françoys, Normans, Gascons, Bretons, Genevoys furent au desrain mors, noyez et desconfitz, et petit en eschappa. Et les Anglois aussi perdirent grandement, maiz ilz regaignèrent la belle nave que on appelloit Cristofle, avecques grand foison d'aultres vasseaulx. A celle bataille fut mort ledit messire Hue Kyres et pluseurs de son lignage, et bien trente mille hommes que morts que noyez, ainsy comme on disoit; desquelz la mer en jetta grand partie sur la rive de l'Escluse et de Cagant, et furent trouvez aucuns tous armez ainsy que combastus s'estoient.

Quant Dieu eut donné celle noble victoire au roy Edowart, il demoura toute celle nuit en ses naves, et lendemain il print port à l'Escluse, et s'en ala lendemain en pélérinaige à Nostre Dame d'Ordenbourch, et puis s'en vint à Gand là il fut recheu à grand joye et à grand honneur; et l'aouroient comme Dieu les Flamens et hommes et femmes. La nouvelle de ceste grand bataille s'espandi tantost par tous pays, de quoy le roy de France et tous les Françoys furent durement dolans et esbahys, et les aultres qui ne les amoient pas moult joyeux. Ne oncques puis le roy de France n'eut si grand povoir sur mer qu'il avoit par avant, ains en a esté le noble roy Edowart, prince souverain.

Quant le noble conte de Haynau sceut que le roy Edowart fut arrivé à Gand, et que si belle aventure luy estoit venue, il en fut grandement joyeux, et en chemin se

mist tantost pour l'aler saluer et festier. Si parlèrent longuement ensemble de leurs fais, et eurent conseil qu'ilz mettroient journée de parlement là où le duc de Brabant seroit, et les aultres seigneurs, pour aviser comment ilz pourroient mielx grever le roy de France que fait n'avoient à l'aultre fois, puis qu'ilz avoient l'acord des Flamens. La journée fut assise à Vilvorde, et prièrent à Jacquemart d'Artevelle que il y voulsist estre et amener aucuns des conseillers des bonnes villes de Flandres, et ceulx qu'il sçavoit qui plus grand pooir avoient en tel cas; et il respondi que voulentiers le feroit.



## CHAPITRE XXXVII.

**Comment le roy d'Angleterre et pluseurs aultres grands seigneurs de son alliance assiégèrent la bonne ville de Tournay.**

La journée vint que les seigneurs et les Flamens durent parler. Les seigneurs y vinrent, c'est assavoir le noble roy Edowart, le duc de Brabant et son conseil, le conte de Haynau, messire Jehan, son oncle, le duc de Guerles, le marquis de Juley, le sire de Fauquemont, et Jacquemart d'Artevelle et grand foison des conseillers des bonnes villes de Flandres. Là fut à celle journée acordé, par tous les seigneurs et conseillers qui là furent, qu'on assiégeroit la cité de Tournay, pour le meilleur avis qu'ilz pooient avoir, car s'ilz avoient Tournay à leur voulenté, ilz iroient par France à leur plaisir jusques à Compiengne et jusques à Choisi, et les Flamens assiégeroient légièrement Lile et Douay, et prendroient toudis leurs pourvéances à Tournay que nul ne les pourroit destourner.

Sur cel acord tous se départirent, et ala chascun faire ses pourvéances; et eslurent une journée à laquelle ilz debvoient tous ensemble venir devant Tournay pour la assiéger. Le roy de France le sceut assez tost; si manda aux bourgoys que la cité fust si garnie qu'il n'y eust point de deffaulte, et envoya dedens son connestable, à grand quantité de gens d'armes, par quoy il fust maistre de la cité et que par ceulx de la ville n'y eust aucune deffaulte.

A celluy jour qui fut acordé entre les seigneurs et les Flamens, tous vinrent devant Tournay et l'assiégèrent tout autour, le noble roy assez prez, d'une part, de Jacquemart d'Artevelle et des Flamens, le duc de Brabant, d'aultre part, à toutes ses gens, le conte de Haynau et tous les aultres seigneurs, qui faisoient le tiers ost d'une part, par quoy toute la cité fut assiégée; par quoy en aprez firent pluseurs pons sur l'Escaut, qui là est grand et parfont, sur nefs; ainsy l'un ost povoit légièrement aler à l'aultre sans péril.

Tantost aprez qu'ilz eurent ainsy ordonné leur siége, le conte de Haynau qui estoit joeune, et de grande voulenté avoit empris celle besongne, fist pluseurs chevauchies sur le royaume de France, damageuses moult, car il ardi tout le pays environ Lile, et ardi la ville et l'abbaye de Saint Amand, la ville et l'abbaye de Marchines, et tout le pays entre Tournay et Douay. Je ne sçauroye jamais nommer toutes les villes et villetes qui adoncques furent arses et wastées, car le siége dura trop longuement, car dedens avoit si bonnes gens que envis eussent fait deffaulte. Il y estoit premièrement messire Barne, connestable d'Eu et conte de France, le conte de Ghines, son filz, le viconte Aymery de Nerbonne, messire Aymard de Poitiers, messire Jeffroy de Charny, messire Gérard de Montfaucon, messire Godemart du Fay, gouverneur de la cité de Tournay, le mareschal du roy de France messire Robert, Bertran le seneschal de Poytou, le sire de Kayeu; ceulx estoient tous nobles gens, contes, chevaliers, banerès, et avecques ce y estoit la flour des escuiers de France, de Poitou, de Gascongne et de tous aultres pays, qui moult honnourablement se maintinrent, quelque meschief ou deffaulte qu'ilz eussent dedens la cité; et faisoient moult

souvent de belles escarmuches sur ceulx de l'ost quant ilz véoyent leur point.

Or veuil-je nommer les seigneurs qui estoient dehors au siége: premièrement, le noble roy Edowart et le noble prélat l'évesque de Lincolle, le conte Derby qui maintenant est duc de Lencaste, le plus proeu qu'on sache en cè monde, le conte de Noireton et de Cloceste, le conte de Warvic, messire Jehan, visconte de Beaumont. Messire Robert d'Artoys y vint au derrain avecques ceulx d'Ypre et de Popringue, et grant tas de Flamens qui ne furent pas au commencement du siége avecques Jaquemart d'Artevelle et ceulx de Gand et de Bruges qui furent au commencement, ainsy que vous avez ouy. D'aultre part de la cité estoit le duc de Brabant à tout ses bonnes villes et chevaliers et escuiers et le commun de son pays, le duc de Guerles, le conte de Haynau, messire Jehan son oncle, le marquis de Juley, le conte de la Marche, le sire de Fauquemont et toute la flour de chevalerie qui pooient avoir avecques eulx de leur pays et d'aultre part. Et y estoient Flamens à grande habondance, et à paine tous, car, par l'acord de Jacquemart d'Artevelle et des seigneurs, ceulx d'Ypre et de Popringue et ceulx de Cassel estoient logiez à quarante mille hommes dessoubs la ville de Cassel, pour résister à ceulx qui estoient venus en garnison à Saint Omer et à Aire, de par le roy de France, qu'ilz ne peussent entrer ou pays de Flandres de ce costé.

Sique il avint à ces Flamens, qui là gisoient, une moult grande merveille. Et leur avoit donné le roy Edowart à cappitaine messire Robert d'Artoys. Advint ung jour que ces Flamens alèrent pour hustiner devant Saint Omer et brisèrent pluseurs maisons devant les fausbours; et tendoient si fort à gaagnier qu'ilz desroboyent quan-

ques ilz trouvoient. Aucuns de ces chevaliers de France, qui en garnison se tenoient à Saint Omer, issirent par une aultre porte bien à tout soixante armeures de fer et trois cents brigans, et alèrent tout à l'entour de la ville tant qu'ilz trouvèrent ces Flamens alant, robant et pillant, sans cappitaine et sans aucune ordonnance. Ilz se ferirent entre eulx par les tropeaulx, ainsy qu'ilz les trouvèrent, et en tuèrent à grand nombre. Les aucuns aultres qui ce virent se mirent à la fuite qui mielx mielx, et nécessaire leur estoit de fuir jusques à leur ost, qui estoit dessoubs Cassel. Ceulx de Saint Omer s'en retournèrent à la ville bien joyeux, comme ceulx qui avoient eu bonne aventure.

Or avint à ces Flamens qui gisoient dessoubs Cassel une moult merveilleuse aventure; jamaiz n'ouys parler de si sauvage. Celle mesme nuit que ces Flamens avoient esté ainsy desconfis, entour là minuit que tous ces Flamens gisoient et dormoient soubs leurs tentes, une si grande paour et hydeur généralement les prit en dormant, que tous se levèrent en telle paour et abastirent tentes et paveillons, et troussèrent leurs chars en si grand angoisse et haste que nul n'attendoit l'aultre, et s'enfuioient tous sans tenir voye ne chemin, que oncques messire Robert d'Artoys, qui estoit leur cappitaine, ne ceulx qui estoient avecques luy, ne les peurent faire arrester ne demourer tant qu'ilz peussent dire qu'il leur faloit; et cil qui ne povoit avoir fait si tost que les aultres laissoit tout coy les paveillons et les tentes, et s'enfuioit aprez les aultres. Et firent tant qu'ilz furent deux lieuues loing, ainchois que le jour fust venu, qu'oncques nul ne voulut demourer avecques messire Robert, pour prière ne requeste que on leur fist. Et quant messire Robert vit qu'il n'en auroit aultre chose, il ne voulu pas

demourer entre ses anemis, et mesmement ou lieu où il estoit tant hays, si s'en ala tout bellement avecques les aultres, et fist tant qu'il vint au roy Edowart, devant Tournay, et conta son aventure, de quoy chascun eut grand merveille. Et ces Flamens, qui ainsy avoient fuy, s'en vinrent l'ung aprez l'aultre par tropeaulx devant Tournay, avecques les aultres qui là estoient, et contoient leur sauvage aventure, et ne sçavoient dire comment ne pour quoy ce leur estoit advenu néant plus que s'ilz eussent esté enchantez.

Quant ceulx de Saint Omer entendirent entour l'eure de prime que ces Flamens s'en estoient ainsy alez, ilz accoururent celle part et trouvèrent grand foison de chars, de chevaulx, de paveillons et de tous harnoys, et foison de pain, de vin et de toutes pourvéances; et tout menèrent à Saint Omer, et gaagnèrent grandement, dont ilz eurent grande joye et grand solas.

## CHAPITRE XXXVIII.

**Comment le roy de France vint à deux lieuues prez de Tournay pour lever le siége, mais appointement y fut trouvé et acord.**

Ce siége devant Tournay dura assez longuement, qui estoit moult grief à ceulx de dehors, jasoit ce que tous biens convenables leur venoient en grande habondance, contremont la rivière de l'Escaut, de Flandres, de Brabant et d'aultre part assez, par charoys; mais ceulx de dedens la cité eussent esté en grande mésaise s'ilz n'eussent esté avisez, car riens ne leur povoit venir, et le roy de France les secouroit lentement. Maiz ilz eurent sur ce conseil; si envoyèrent hors de la ville tout parmy l'ost toutes manières de gens qui nè leur povoient aydier, et qui n'avoient de leurs propres biens tant qu'ilz s'en peussent chevir, hommes, femmes et petis enfans; et se les seigneurs et les bonnes gens d'armes qui dedens la cité estoient ne fussent...., les bourgeois ne l'eussent pas si longuement tenue, car ilz véoyent que leurs pourvéances amendrissoient moult fort, et n'avoient nouvelles de nul certain secours de par le roy, dont ilz estoient moult fort esbahys.

Le roy Philippe de France, qui moult envis souffroit le meschief que ses gens enduroient dedens Tournay, et véoit le honte et le despit qu'on luy faisoit, envoya par tout son royaume, et prez et loing, si fort et estroit com-

mandement que nul n'osa demourer, viel ne joeune, que tous ne venissent à son mandement à Arras, là où il estoit et les attendoit, hors mis ceulx qu'il avoit envoyé en ses fortresses. Si venoient de jour en jour les ungs aprez les aultres, et ainsy qu'ilz venoient, il les véoit logier en villes champestres qui sont entour Arras, par devers Doway. Et avecques ce ledit roy envoya, si affectueusement qu'il poeut, envers le très noble roy de Bohême et messire Adoulphe de la Marche, évesque de Liége, à l'évesque de Mes, au duc de Lorrhaine, au conte de Bar, au conte de Savoye, au conte de Genève, au conte de Sallebruge, au conte de Montbliant, au seigneur de Montfaucon et à messire Jehan de Chalon, qui tous sont de l'Empire non pas de son royaume, et tant les requist qu'ilz vinrent tous à Arras à telle puissance que chascun poeut avoir.

Quant ilz furent à Arras, avecques les aultres seigneurs de France, chascun poeut sçavoir que grand puissance y avoit et grande assemblée de bonnes gens d'armes, c'est assavoir les seigneurs de France : le roy, messire Jehan son aisné filz, adoncques duc de Normendie, et si y estoit le joeune roy David d'Escoce, le roy de Navarre, messire Loys de Clermont, duc de Bourgogne, messire Charles, conte d'Alenchon, le duc de Bretaigne, le duc d'Atheynes, le conte de Bloys, le conte de Flandres, le conte d'Armignach, le conte de Harecourt, le visconte de Chouart, le visconte de Ventadour, le gentil prélat l'évesque de Beauvaiz, le sire de Noyers, et grand foison d'aultres haults chevaliers, barons, bannerès, que je ne sçay nommer.

Quant[1] tous ces seigneurs dessus nommez furent venus à Arras, le roy eut conseil de chevauchier et de traire vers

[1] Froissart, chap. CXXXIII.

ses anemis qui séoient devant Tournay; si se mit à chemin, et chascun le suivy ainsy qu'il deut et ordonné estoit. Si firent tant que ilz vinrent à une petite rivière qui estoit à deux petites lieuues de Tournay. Celle petite rivière estoit très parfonde, avironnée de crolets et de marescages, tant que on ne la povoit passer, fors parmy ung petit pont si estroit que ung seul homme à cheval estoit assez embesogné de passer oultre. Si logea trestout l'ost sur les champs, car ilz n'eussent peu passer la rivière. Lendemain, l'ost demoura tout coy. Les seigneurs qui estoient emprez le roy eurent conseil comment on pourroit faire pour passer celle rivière et les crolets plus sûrement. Aucuns Brabanchons, Hesbignons, Haynuiers parlèrent ensemble le vespre, quant ilz sceurent que l'ost du roy de France estoit logié si prez d'eulx, et s'acordèrent qu'ilz iroient lendemain veoir leurs convenances, et s'ilz véoyent leur cop d'aventure, ilz s'aventureroient. Ainsy que acordé fut, ainsy fut fait, et chevauchèrent lendemain assez prez de l'ost, mais ilz ne passèrent pas la ditte rivière, et si ne virent nul des Françoys par deçà ladite rivière à cui ilz se peussent aventurer. Quant ilz veirent ce, ilz ne voulurent pas retourner qu'on ne veist de leurs ensaignes; si boutèrent le feu en deux povres maisons qui estoient demourées à ardoir, et puis s'en retournèrent à leurs loges.

Aultres[1] joeunes compaignons Haynuiers, Hesbignons et Brabanchons, qui estoient avecques messire Jehan de Haynau, quant ilz ouïrent parler de ce que ces compaignons avoient fait, ilz pensèrent de mielx faire la besongne; si se levèrent au matin devant le jour, et les debvoit mener messire Waflard, qui sçavoit bien le pays de là

[1] Froissart, chap. CXXXIV.

entour, car il avoit longuement guerryé les bourgoys de Lile et leur avoit fait maint ennuy. Ainsy leur convenança qu'il les meneroit en ung lieu où ilz pourroient assez gaagnier s'ilz le vouloient suivir. Celle matinée mesme s'estoient levez aucuns compaignons de l'ost monseigneur de Liége, qui estoient logiez au plus prez de la ditte rivière que nuls aultres seigneurs, et se levèrent aussy aucuns compaignons de Hesbaing, de la terre de Mouthalt, de Condros, de Buillon, pour aler fourrager aux champs, par deçà la rivière, pour fourrager plus aise au costé devers Tournay, et passèrent au pont ung et ung, l'ung aprèz l'aultre, devant soleil levant. Quant ilz furent sur les champs, ilz se départirent par tropeaulx pour faire leurs trousses là où ilz trouvoient les plus beaulx blez. Celle matinée il fit si grande bruyne que l'ung ne povoit veoir l'aultre de demy bonnier loing.

Or avint entour soleil levant que ces Haynuiers et Beshaignons qui estoient du conte de Haynau, qui chevauchoient celle matinée parmy celle grande bruyne, et ne véoient goutte, si s'embatirent sur ceulx qui gardoient les fourrageurs de l'évesque du Liége à tout sa banière, qui espars s'estoient parmi les champs, l'ung cà l'aultre là, pour faire leurs trousseaulx. Ceulx qui furent trouvez emprez la banière de l'évesque n'estoient pas plus hault de vingt compaignons ensemble; ceulx de Haynau et les Beshaignons de l'ost du conte de Haynau estoient bien septante, flour de gens et d'eslite, chevaliers et escuiers. Ilz vinrent si prez de ces fourrageurs que devant ce que l'un aperchut l'aultre, ilz se trouvèrent comme ensemble, et ne peurent pas reculer ne l'un ne l'aultre, ains coururent l'ung sur l'aultre de grand randon, et y eut ung très-beau poingnys, quant Connars de Lonchiens, qui aprez fut fait che-

valier et estoit maistre de la banière de l'évesque, mais ung aultre le tenoit adoncques car il ne se donnoit garde de la rencontre, vit qu'ilz n'avoient point de partie contre ces Haynuiers et ces Beshaignons et Brabanchons, et que mal leur en aloit, il descendi à pyé pour rendre estail et pour tant qu'il amoit mielx morir que fuir. Aussy fist adoncques Henry d'Asse, ung chanoine de Saint Jehan en Liége, de cui la proesse on avoit mainteffois esprouvé; aussy descendi Thierry de Moha, chanoine de Huy, et Colart le panetier, escuier. Cilz quatre se deffendirent si vassaument qu'ilz en eurent grand honneur et qu'ilz soustinrent tout le faiz du poingnys jusques au derrain que aucuns des fourrageurs acoururent à secours, quant ilz ouirent le hustin, maiz ilz ne sçavoient que c'estoit, pour la bruyne qui si grande estoit.

A ce poingnys et hustin furent des gens de l'évesque de Liége, qui bien s'y portèrent avecques les dessusdis quatre, messire Henry de Fexhe, messire Ogier son frère, messire Balduin de Saint Servays, et messire Jehan son frère, messire Colin Freypont, messire Robert de Tuwegnies, Liebert d'Almonses, maistre Conrard, le keu dudit évesque de Liége, qui fut des mielx faisans, Jehan de Walhain; et si y fut ung gentil cler qui s'y porta très bien et fut le recteur de Winchekus, et y eut le nez et le visage couppé au travers; et aussy s'y portèrent bien pluseurs compaignons de Buillon. De la partie de Haynau, fut mort messire Jehan de Wargny, messire Gaultier de Pourelach, de la conté de Namur, et messire Willaume Pypempoys, de Bruxelles, tous trois chevaliers, et aucuns aultres que je ne sçay nommer; et si y fut pris messire Jehan de Sorre, messire Daynals de Blise, messire Race de Moncheaulx, deux proeuz hommes, et messire Loys de

tous les seigneurs d'une part et d'aultre. La bonne dame travailla tant, par l'ayde de messire Loys, que une journée d'apointement fut acordée à lendemain, où chascune des parties debvoit envoyer quatre personnes souffissants pour traittier toutes bonnes voyes pour acorder les parties, s'il plaisoit à Dieu, et souffrance et abstinence de guerre de trois jours que l'ung ne debvoit forfaire sur l'aultre; et se debvoient assembler à une chapelle séant enmy les champs, que on appelle Esplichin. La bonne dame dessusdite et ledit messire Loys s'en revinrent au roy de France et à son conseil, et contèrent ce qu'ilz avoient fait envers les aultres seigneurs. Le roy de France qui bien sçavoit par certains messages que ses gens de dedens Tournay avoient défaulte de vivres et ainsy ne se povoient longuement tenir, et véoit bien qu'il ne les povoit bonnement secourir, car il ne povoit passer celle petite rivière ne les crolices sans grand meschief, si s'acorda, aprez pluseurs parolles, à l'appointement et à la ditte journée, et à l'abstinence de guerre aussy, et le fist crier par tout son ost; aussy firent les aultres seigneurs quant ilz le sceurent.

Lendemain, aprez messe et aprez boire, les conseillers vinrent ensemble à laditte chappelle et la bonne dame avecques. De la partie du roy de France y furent le roy de Bohème, l'évesque de Liége, le conte d'Alenchon, frère audit roy, le conte de Flandre, le conte d'Armignack; de la partie du roy d'Angleterre l'évesque de Lincolle, le duc de Brabant, le duc de Guerles, le marquis de Juley et messire Jehan de Haynau.

Quant[1] ilz furent tous venus, ilz se saluèrent moult honnorablement et se festièrent grandement, et aprez, par-

[1] Froissart, chap. CXLIV.

lèrent de l'apointement. Toute celle première journée avisèrent la voye et manière d'acord, et toudis estoit celle bonne dame parmy, laquelle tousjours moult humblement [leur prioit] que chascunne partie se donnast paine d'acorder. Touteffois, celle journée passa sans nul certain acord; chascun s'en rala en son lieu, sur promesse de retourner lendemain à laditte capelle. A lendemain, y retournèrent pour aviser que dessus, et chéirent finablement en aucunes manières et voyes d'acord, mais ce fut si tart que on ne les peut escrire de jour; si se départi ce parlement adoncques, et créantèrent de revenir le matin pour parfaire et acorder le remanant. Au tiers jour ces seigneurs revinrent et adoncques fut acordée une trève pour durer une année entièrement, et debvoit celle année tantost commenchier entre ces seigneurs qui là estoient d'une part et d'aultre, et entre ceulx qui guerryoient en Escoce, et entre ceulx qui guerryoient en Gascongne, en Poytou et en Santonge. Elle ne debvoit entrer jusques à quarante jours, dedens lesquelz chascunne partie le debvoit faire sçavoir aux siens, sans nul mal engin; s'ilz les vouloient tenir, si les tenissent, et s'ilz ne vouloient, se guerryassent assez l'ung l'aultre. Et fut celle trève acordée sur telle condicion que chascun debvoit tenir paisiblement, elle durant, tout ce dont il estoit saisy. Quant celle trève fust acordée et scellée d'une part et d'aultre, de quoy les Brabanchons eurent grande joye car ilz ne désiroient aultre chose que la départie comment que ce fust, à honneur ou à honte, qui lendemain, si tost que le jour poingny, veist tentes abatre, chars chargier, fort haster, emblaver, entonnillier, il eust dit : « Je voy ung nouveau siècle. »

Ainsy[1] comme vous avez ouy se départirent les deux

[1] Froissart, chap. CXLV.

en leur pays, le duc de Brabant aussy, guères ne demoura que il duc de Brabant fut enformé que luy et tous les aultres seigneurs avoient esté trahys par le pourchas d'aucuns bourgoys de Bruxelles, qui, par leur grandeur et orgueil, ont toudis voulu estre les plus grands de Brabant, combien que la ville de Louvaing en est le chief. Ces bourgoys de Bruxelles avoient pris grand argent du roy de France, affin qu'ilz peussent pourchasser à ceulx de leur ville, à ceulx de Louvaing, à ceulx d'Anvers, et à toutes les aultres villes, qu'ilz se voulsissent partir de leur ost et raler chascun en leurs villes, par quoy les seigneurs ne peussent maintenir leur siége, et qu'il convenist qu'ilz se départissent à leur blasme. Et leur avoit donné le roy de France povoir de sommer et de donner or et argent à ceulx là où il leur sembleroit estre mielx employé, et à ceulx qui mielx seroient en telles choses crus. Il sembla au duc que c'estoit grande trahison pour luy, et luy sembloit que le roy avoit bien employé son argent, car ces bourgoys en avoient bien fait leur debvoir. Touteffois, il en fut durement courouchié, et pensa que ces seigneurs le pourroient mettre en leurs pensées, partant qu'il les avoit tant et tant prolongié à l'aultre chevauchie; si s'apensa qu'il en parleroit à messire Jehan de Haynau, en cui il se fioit moult, et le tiendroit en secret jusques atant que son conseil en détermineroit. Si en parla audit messire Jehan au plus tost qu'il poeut, car il luy fist prier qu'il venist à luy parler; si luy conta toute la besongne ainsy qu'elle avoit alé, et comment il en estoit, et comment aussy il le sçavoit. Messire Jehan de Haynau en fut durement esbahy quant il entendi telle convenance, et demanda tous les noms de ces bourgois coulpables; et on luy esbailla par escript, secrètement, entre lesquelz il y en avoit ung qui

estoit le plus privé secrètement du roy, et aloit souvent à Paris et revenoit, et passoit toudis parmy la terre de Chimay et de Tyerace, pour la plus secrète voye. Messire Jehan le sceut et le fist tant espier que il et son filz furent pris en une matinée entre Amorre et Mondrepus, et furent amenez à Biaumont moult confus et moult esbahys. Si tost que messire Jehan le sceut venu, il ala parler à luy et luy demanda pluseurs choses de son estat; mais il estoit sage et respondoit tout à point; et touteffois il ne cela pas son nom, ains dit qu'il avoit nom Evrard Hyerclais. Adoncques sceut bien messire Jehan que c'estoit l'ung des plus coulpables, si en fut moult joyeux.

Quant ces nouvelles furent venues à Bruxelles, tous ses compagnons furent moult esbahys et s'enfuirent soudainement hors de Bruxelles, sire Watyer Engloye, sire Renier, son filz, et deux aultres qui s'en alèrent à Tournay; messire Clays Zuauve, chevalier de Bruxelles s'enfuy à Namur, et si tost que le duc le sceut, il envoya gens aprez luy pour veoir comment on le pourroit avoir. Quant messire Clays Zuauve vit ces gens, il ne fut pas trop asseur, ains se parti privéement et passa par le pont de Meuse pour aler à Dynant. Les gens du duc le sceurent; si chevauchèrent hastivement au devant et le prirent; si le menèrent tout parmy Namur jusques à Vuive là le duc estoit, qui en fit moult grand feste, et puis aprez luy fist copper la teste devant tout son pays et le conseil des bonnes villes d'aultre part. Quant le conte de Haynau sceut comment les besongnes estoient alées, il en eust moult grande joye; si fist tant par belles à messire Jean son oncle, que sire Evrard Clays fut mené à Mons en Haynau, et là le fit le conte trayner par les rues jusques au gibet, et par grandes prières là luy fit la teste copper

sans enroer. Les aultres borgoys qui s'en estoient fuys demourèrent longtemps hors du pays et aultre part, grandement honteux et confus, et au derrain firent-ilz leur paix par argent, et retourna chascun en sa possession quittement, mais toudis leur demouroit le nom. Ainsy que vous avez ouy fut descouverte celle trahyson.

Des aventures lesquelles sourvinrent en ce temps en Gascongne, en Poytou et ès aultres marches, je ne suys mie bien infourmé et n'en faiz point de mention, ne de celles d'Escoce entre les Angles et les Escots, car je pourroye bien faillir; à voir dire, si vault mielx que je m'en taise jusques atant que j'en auray meilleur loisir et que j'en seray mielx infourmé, car j'en diroye envis aultre chose que la vérité [1]. Et certainement ce que j'en ay cy devant escript, je l'ay mis tout au plus prez de la vérité que j'ay peu, selon que je l'ay veu en ma propre personne et que j'en ay souvenance, et ainsy que je l'ay ouy véritablement recorder à ceulx lesquelz ont esté où je nay pas esté; et se mépris ay en aucuns poins, si me soit pardonné.

[1] Il semble résulter de ce passage que Jean le Bel s'était d'abord arrêté ici, dans la rédaction de sa chronique, les renseignements qu'il avait à sa disposition pour le récit des guerres de Gascogne, du Poitou et de Bretagne ne lui paraissant point suffisants. Ce n'est que plus tard qu'il aura repris son travail.

## CHAPITRE XL.

**Comment le roy d'Espaigne et le roy de Portugal desconfirent trois roys payens qui estoient entrez en Espaigne et tenoient assise une bonne cité.**

Pour [1] ce que on ne doibt pas oublier les aventures sourvenues, le temps pendant des guerres dessusdites, en estranges marches, je ne weil mye mettre en oubli la grande aventure et la très heureuse fortune qui avint au roy d'Espaigne, à Castelet, en ce puens contre les Sarrasins, dont toute crestienté doibt à tousjours mais regracier nostre seigneur de la grande vertu qu'il monstra adoncques.

Sache chascun que l'an de grâce mil CCC et XL, ou moys de septembre, avoient trois roys Sarrasins assiégié une bonne ville et forte ou royaume de Castille, qu'on appelle Tarifle, séant sur mer ou assez prez. Les trois roys estoient le roy de Guernade, le grand roy de Bennamarin, et le roy Aboemard son filz, qui avoient une très grande poissance bien estimée à soixante mille hommes à cheval, gens d'armes, et trois cent mille hommes de pyé à piques, arcs, arbalestes, armez aussy selon leur usage, sans leurs roynes, leurs amiraldes, leurs femmes que tousjours mainent avecques eulx. Ilz avoient esté devant la cité par long temps, de quoy il ennuyoit très fort au roy d'Espai-

[1] Ce chapitre n'a point été reproduit par Froissart.

gne. Au derrain, luy qui ne poeut plus endurer ce grand meschief, manda à ung certain jour tous les haults barons de son pays et tous les hommes et les maistres bourgoys de ses citez et des aultres bonnes villes, pour avoir conseil comment ilz pourroient mettre remède à deffendre leur pays contre telz gens qui les vouloient ainsy destruire et exillier pour leur poissance. Si s'acordèrent au derrain qu'ilz amoient mielx mettre corps et avoir en l'aventure et en la disposition de Nostre Seigneur, en deffendant leur pays et la loy cristienne contre les mescréans, et morir à honneur, que souffrir tel meschief et vivre à honte, combien qu'ilz peussent poy de gens assembler encontre si grande poissance. Si mirent journée d'estre tous aprestez pour vivre ou pour morir en ung lieu prez à deux petites lieuues de ces Sarrasins.

Quant la journée fut venue et ils furent tous assemblez, ilz trouvèrent qu'ilz n'avoient pas plus de treize mille hommes de pyé combatans, qui estoit chose mal partie encontre si grand nombre de gens à cheval et à pyé, comme dessus est dit; et touteffois ilz se fièrent tant en leur bonne querelle et en la grâce de Nostre Seigneur, pour la foi de cui se combatoient, qu'ilz eurent conseil d'acord commun qu'ilz iroient avant vers les anemis. Si envoyèrent messages à ces seigneurs Sarrasins, comment ilz se traissent arrière et amendassent le forfait qu'ilz avoient fait, ou que ilz fussent tous reconfortez d'avoir bataille le tiers jour. Le premier jour aprez ce conseil le roy d'Espaigne et le roy de Portugal, à toute leur poissance, trairent avant devers leurs anemis, tous reconfortez de vivre ou de morir et d'attendre la voulenté de Nostre Seigneur; ainsy firent semblablement le second et le tiers aussy, et se logèrent à deux petites lieuues des anemis qui les attendoient. Quant les

osts des Sarrasins les veirent venir et approchier, ilz issirent hors de leurs loges et firent trois grosses batailles chascune de cent et vingt mille hommes, assez prez de la rivière que les crestiens avoient à passer; des quelles trois batailles le roy Bennamarin avoit la plus grosse, et estoit mise ou milieu; le roy de Guernade eut la sienne au senestre du grand roy de Bennamarin, plus prez de laditte rivière et du pas où il convenoit les crestiens passer; le roy Aboemard, roy de Tramente, filz au grand roy de Bennamarin, eut la tierce bataille, au dextre costé de la bataille son père.

Si tost que le roy d'Espaigne et le roy de Portugal veirent ces trois batailles ainsy ordonnées, ilz eurent ensemble conseil que chascun se confesseroit et recevroit le corps Nostre Seigneur, comme vray crestien, et puis se mettroient à l'aventure de Dieu et de son plaisir. Ainsy chascun ouit messe moult dévotement, le roy d'Espaigne mesmement, qui adoncques en tout son aage n'avoit esté confessé, comme on disoit, ne n'avoit porté foy ne chasteté à madame la royne sa femme, de laquelle il avoit deux beaulx filz, ains avoit une aultre amye qu'il faisoit appeller la riche Donerde, de laquelle avoit pluseurs enfans, et faisoit à celle riche Done tenir si grand estat de maisnie, de hostel et d'atour que chascun s'en esmerveilloit, et plus en faisoit par foys que la royne sa propre femme. Il se confessa adoncques et rechut le saint sacrement moult dévotement, et s'estendit à terre tout armé par grande contrition de cuer et par grande repentance, et par devant tout le poeuple et nobles et non nobles, de quoy chascun s'esmut à pitié et à voulenté de bien faire; et voa adoncques le roy que il voloit estre adoncques bon crestien et vray filz de saincte Esglise, et chasteté maintenir, maiz que Dieu

luy voulsist donner à ce jonr victoire contre ses anemis. Adoncques il se leva de terre et fist le signe de la vraye croyx, et tantost monta sur son destrier et fist chevaucher avant les bannières jusques à la ditte rivière; et n'avoit ordonné en ses batailles que six mille hommes à cheval, et avoit envoyé tous ses gens de pyé en la bataille du roy de Portugal qui avoit ordonné sa bataille contre le roy de Guernade, au senestre costé du roy d'Espaigne; la tierce bataille des crestiens estoit au mareschal de l'ost qui estoit rengié contre la bataille du roy Aboemard, roy de Tarmente; et povoit avoir en celle bataille environ quatre mille hommes à cheval.

Quant le roy d'Espaigne eut ainsy voé, comme dit est, il feri des esperons avant, comme homme sans paour, et chevaucha à tout ses bannières et ses gens oultre ladite rivière, par la grâce de Nostre Seigneur, à grand meschief et grande fortune, et assambla à la bataille du roy de Bennamarin par telle vertu que par la grâce Nostre Seigneur la plus grande partie des Sarrasins tournèrent en fuite. Le grand roy demoura ung petit, mais quant ses gens virent chascun fuir, ilz se mirent tous à fuir. Le roy d'Espaigne et ses gens furent adoncques tous asseurez, et ferirent entre les Sarrasins comme les loups familleux entre ung troupeau de brebis, et en ochirrent tant qu'ilz peurent, et les chassèrent tout le jour de l'eure de tierce jusques à la nuit sans reposer. Et tout par semblable manière firent les aultres batailles, et en occirent et tuèrent tant qu'il n'en fut oncques fait certain nombre; maiz on disoit que jamaiz en bataille ne fut faict telle occision, et les aucuns nombroient les mors à plus de cent mille hommes, qu'oncques les crestiens n'y perdirent plus hault de quarante hommes que bons que mauvaiz. Le grand roy de Bennamarin et le roy

de Guernade se mirent à sauveté comment que ce fust, maiz le roy de Tarmente fut pris et pluseurs aultres grands seigneurs dont je ne saiz les noms.

Quant la nuit fut venue, si espesse que les crestiens ne poeuvent plus veoir ne cognoistre l'ung l'aultre, ilz firent leurs gens retraire pour revenir à leurs loges ou aux loges des Sarrasins, pour prendre ce qu'ilz trouveroient. Ilz chevauchèrent toute nuit jusques bien prez du jour, sans boire ne sans mengier. Quant ilz furent venus aux loges des Sarrasins, ilz trouvèrent que les gens du pays avoient tout robé et tué, femmes et enfans, grandes et moyennes, entre lesquelles estoit la royne femme au roy de Bennamarin, fille au roy de Thumes, et pluseurs aultres haultes dames à grand foison, ne on ne les pourroit nombrer, ne aussy pourroit-on estimer la noblesse et le trésor qui là furent trouvez. A lendemain le roy et tous les crestiens firent chanter trois messes moult solemnelement, en regraciant Nostre Seigneur de la grande grâce qu'il leur avoit envoyé, et puis s'en ala chascun en son pays.

Quant ce vint au temps d'esté, le roy d'Espaigne qui avoit grand désir de reconquerre ses villes et ses chasteaulx que les Sarrasins avoient conquis, il manda toutes ses gens et les fit aler par devant ung fort chastel que les Sarrasins tenoient; et y avoit grosse garnison pour guerrier toudis le pays, et l'appelloit-on le chastel Arkalays. Ledit roy fut devant le chastel grand temps ainchoys qu'il le peust avoir. A celluy siége vinrent foison de grands seigneurs et de vaillans hommes de toute crestienté, si comme pélerins pour avanchier leur corps et leur honneur, et demourèrent là tant avecques ledit roy que ledit chasteau fut rendu et reconquis. Assez tost aprez le roy d'Espaigne qui ne voloit pas atant cesser, assiégea la noble

et bonne ville qu'on appelle Algheside, par terre et par mer, la quelle estoit droit au cornet de son royaume, et demoura devant par l'espace de deux ans ainchois qu'il la peust avoir, voire plus, et y furrent veues moult d'abilitez d'armes entre les estranges pélerins et les Sarrasins, par devant la ville, en une place qui là estoit. Les crestiens perdoient plus souvent que les Sarrasins aux paletis et aultres armes, car ilz s'abandonnoient trop à la folie pour avancer leur honnour envers les grands seigneurs et les barons qui là estoient venus de tous pays comme pélerins l'ung pour l'aultre. Là fut perdu, entre les aultres, le joeune chevalier messire Godefroy de Los, filz au conte Thierry de Hinseberge et de Blanghenberge, dont ce fut pitié et dommaige. A celluy siége vinrent comme pélerins le gentil roy de Navarre et le conte de Foix qui là morurent de mort naturelle; si y vint le duc de Lencaste, qui adoncques estoit appellé le conte Derby, le conte de Salbry et pluseurs aultres seigneurs, contes et ducs et haults barons de France et d'Angleterre et d'Alemaigne, et de tous aultres pays que je ne sçay nommer; et si en morut grand foison, que de leurs morts naturelles, que de faitz d'armes.

## CHAPITRE XLI.

Comme messire Charles de Bohème fut couronné roy d'Alemaigne.

Entre[1] les parties et les acords des deux royaulmes de France et d'Angleterre en ce temps avinrent moult de merveilles, c'est assavoir en Gascongne, en Poytou, en Lymosin, en Bretaigne et ès marches d'Escoce, dont vous orrez cy aprez parler, car les trèves, lesquelles furent acordées au partir du siége de Tournay, furent mal tenues et gardées en toutes les marches, ainsy que vous orrez.

L'an de grâce mil CCC XLIIII, le jour de saint Hubert, trespassa l'évesque Aoust de la Marche, évesque de Liége, ou chastel de Clermont, qui moult et souvent eut à faire en son temps, l'une foys contre son pays et l'aultre contre ses marchissans, et fut bien évesque par l'espace de trente ans. Aprez fut évesque de Liége, par la court de Romme, le filz de son frère le conte de la Marche, messire Englebert, qui au devant estoit prévost de Liége, et eut moult à faire encontre les communes de Liége, de Huy, de Hesbaing, de Condros et de tous aultres pays dedens trois ans aprez sa venue.

[1] Ce chapitre n'a point été reproduit par Froissart; ce dernier a toutefois fait usage au chapitre V de la seconde partie de son livre I[er] de quelques-uns des détails fournis ici par Jean le Bel sur la secte des Flagellants, mais en les écourtant considérablement.

qu'ilz les convenoit ainsy aler par l'espace de trente-deux jours et demy, et qu'ilz le sçavoient ainsy par la démonstrance divine à la remembrance de Nostre Seigneur, qui ala par terre prez de trente-deux ans et demy.

Quant aucuns de ces pénitens et repentans vinrent au Liége, chascun les courut veoir à grand merveille faire leurs afflictions, et leur donnoit chascun de son argent par grand dévotion, et estoit tout honteux qui ne les povoit héberger, car il sembloit à chascun que ilz fussent sainctes gens et que Dieu les avoit envoyé pour donner exemple au commun peuple d'ainsy faire pénitance et rémission des péchiez; sique aucuns compaignons de Liége aprirent leurs manières et mirent en rommant leurs chansons, et assemblèrent grande foison de compaignons aultres, et alèrent par le pays du Liége, de Brabant, de Haynau et de pluseurs aultres, contrefaisans les serymonies dessusdites, et s'appelloient confrères. Tant de gens y priurent exemple, que chascun les vouloit par grande dévotion contrefaire, maiz au derrain tant multiplia celle manière que toutes les bonnes villes estoient plaines de celles gens, lesquelles s'appelloient flagelleurs et confrères par manière d'aliance, et debvoit l'ung aidier à l'aultre à faire sa besongne; sique ceste grande affliction se converti en orgueil et en présumption, et se le pape ne les eust contrainz par griefves sentences, ilz eussent poeu mettre au derrain saincte Esglise à destruction; et commenchoient jà à destourber le service et les offices de saincte Esglise, et vouloient aucuns maintenir par leur sotie que leurs chansons et leurs serymonies estoient plus dignes que celles de l'Esglise; sique on se doubtoit que celle folie tant ne multipliast qu'elle ne mist au bas l'Esglise, et tueroient prestres et clercs pour convoitise d'avoir leurs biens et leurs bénéfices.

En ce temps que ces flagelleurs aloient, avint une grande merveille qu'on ne doibt mie oublier; car, quant on vit que ceste mortalité et pestilence ne cessoit point pour pénitance que on feist, une renomée et voix issi dehors, et dist-on que celle mortalité venoit des Juifs et que les Juifs avoient jetté venins et poisons ès puis et ès fontaines, par l'universel monde, pour empoisonner toute crestienté, pour avoir la seignourie et l'avoir de tout le monde, par quoy chascun, grand et petit, fust si animé sur eulx qu'ilz furent tous ars et mis à mort ès marches où les flagelleurs aloient, par les seigneurs et les justices des lieux. Et aloient morir tous dansans et chantans aussy joyeusement comme s'ilz alassent aux noces; et si ne se vouloient crestienner ne pères ne mères, et ne vouloient souffrir leurs enfans rechepvoir batesme, pour prière que on leur sceust dire, ains disoient qu'ilz avoient trouvé en leurs livres de prophètes, que tantost que celle sette de flagelleurs courroit par le monde, toute juderie seroit destruitte par feu, et iroient les ames de ceulx qui morroient liement en leur ferme foy en paradis; sique, tantost qu'ilz véoient le feu, femmes et hommes sailloient dedens, trestous chantant, et y portoient leurs petis enfans pour tant qu'ilz se doubtoient que on ne les leur ostast pour crestienner.

## CHAPITRE XLII.

**Comment le duc Wincelin et le conte de Flandres furent en très grand débat pour la duchyé de Brabant.**

Or [1] weil-je retourner au roy Charles, roy d'Alemaigne et des Rommains, qui tout plain eut à faire aprez ce qu'il eut fait sa feste à Aiz et couronné sa joeune royne, ainsy que vous avez ouy, car on n'a mie souvent veu que le roy d'Alemaigne puist demourer en paix quant il veult corriger et remettre à point tous les meffaitz d'Alemaigne. Touteffois, ce roy Charles en fit sa partie bonne jusques atant qu'il ala oultre les mons; mais il luy avint ce que oncques n'avint à roy d'Alemaigne cy devant, et, pour la grande merveille que on en eut, le mettray-je en escript. Sache chascun que il pourchassa si sagement non obstant les fortes parties qui estoient en Toscane et en Lombardye, qu'il passa lan mil CCC et LIIII en Lombardye, et se fit couronner à Milan, par l'acord et consentement des seigneurs de Milan, et puis se fist conduire par grande compaignie et par le marquis de Montferrant jusques à Romme. Là il fut couronné paisiblement de la tierçe couronne, comme empereur, et repassa tout en pays parmi Toscane et parmy Lombardye, et revint l'an LV en son royaume de Bohème comme droit empereur.

[1] Ce chapitre n'a point été reproduit par Froissart.

En celle mesme année qui fut l'an CCCLV, aprez la feste Saint Nicolas, trespassa le duc Jehan de Brabant qui avoit trois filles mariées. L'aisnée fut mariée première au conte Willaume de Haynau, qui moru en Frise, et puis fut remariée à monseigneur Wincelin, duc de Luxembourch, frère à l'empereur Charles; la seconde fut mariée au conte Louys de Flandres; la tierce fut mariée au duc Regnault de Guerles. Quant le duc Jehan fut mort, le duc Wincelin de Luxembourch et madame Jehanne sa femme se trairent aux bonnes villes et au pays Brabant, et requirent avoir la seignourie et toute la duchié de Brabant comme l'aisné hoir qui avoit la fille aisnée; le duc de Guerles requist aussy partie pour madame sa femme. Le pays de Brabant eut conseil et ne vouldrent pas acorder à ce que le pays fust départy; ains firent convenances au duc Wincelin maintes, entre lesquelles estoit contenu que ilz le tiendroient pour duc de Brabant, tant que madame sa femme vivroit, comme régent du pays, et puis, aprez le trespas d'elle, alast le pays où aler debvroit; et offrirent grandes sommes de trésors au conte de Flandres et au duc de Guerles pour les parties de leurs femmes. Ce ne souffist pas au conte de Flandres, ains dit qu'il estoit riche assez et qu'il ne vendroit point les héritages de sa femme, mais il auroit son droit quant il pourroit. Et requist le duc et le pays qu'ilz voulsissent oster leurs mains de Malignes, qui estoit son droit héritage, et que monseigneur son père avoit bien acquis à l'Esglise de Liége, combien que le duc qui mort estoit l'avoit longuement maintenu et manié sans raison.

Le duc Wincelin et le pays s'esmerveillèrent durement de ceste derraine requeste, et ne furent pas conseilliez du faire, par quoy très grosse guerre s'en ensuivy tantost

aprez entre les deux pays de Flandres et de Brabant. Et furent les deux pays assemblez entour l'abbaye de Hafflegien, l'ung contre l'aultre, à grand ost, entre le Saint Jehan et l'aoust tantost aprez, qui fut l'an LVI. Là fut une paix traittiée par bons et sages moyens assez honnourables pour une partie et pour aultre ; mais quant ceulx de Bruxelles furent revenus en leur ville, il leur sembla par leur orgueil que les conseilliers les eussent traittiez par trahison ; si firent mettre en prison tous ceulx qu'ilz poeurent trouver, par quoy celle paix n'ala pas avant ainsy qu'elle avoit esté acordée. De quoy le conte de Flandres et tous les Flamens se tinrent pour décheus ; si se mirent en ost les aucuns et réunirent entre l'abbaye de Hafflegien et Bruxelles. Le duc de Brabant, messire Wincelin, estoit adoncques en Brabant à grand foison de gens d'armes, à Bruxelles, et estoient avecques luy le conte Thierry de Los, le conte de Mons, filz au marquis de Juley, atout grand quantité de chevaliers bannerès et aultres. Ilz se mirent hors de Bruxelles et alèrent loger aux champs encontre les Flamens, qui n'avoient nulles gens d'armes, fors ceulx de Gand et aucuns aultres de leur pays avecques leur seigneur ; tous ceulx de Louvaing, de Bruxelles et de tout le commun pays alèrent logier aux champs avecques leur seigneur dessusdit.

A lendemain, ilz eurent conseil qu'ilz se combateroient aux Flamens ; si se trairent hors de leurs loges et firent leurs batailles par grand advis ; aussy firent les Flamens à l'encontre, qui n'avoient pas tant de gens de pyé d'assez, comme les gens de pyé des Brabanchons, ne la quarte partie de gens d'armes. Quant les batailles furent rengiées d'une part et d'aultre, et les Brabanchons se trouvèrent par devers les Flamens, ilz les cuidoient bien desconfire. Quant

ce vint à l'assembler aux Flamens, les communes de Louvaing et de Bruxelles tournèrent en fuite sans cop ferir; et quant les seigneurs veirent la manière, ilz furent tous esbaubis et tournèrent aussy tous en fuite, et ne cessèrent de fuir tant qu'ilz furent à la ville de Bruxelles. Le duc s'enfui à Louvaing, le conte de Los jusques en son pays, qui mielx mielx. Quant les Flamens veirent la manière, ilz les suivirent pas à pas, tous arrengiez, jusques à la porte de Bruxelles, et fussent ens entrez légièrement s'ilz eussent voulu, car nul ne les en gardoit. Si se logèrent ès fausbours celluy jour, et la nuit la plus grande partie; le conte de Flandres et pluseurs aultres se logèrent ès tentes des seigneurs qu'ilz avoient laissé sur les champs. Là gaigna assez qui gaagnier voulut, car nul des seigneurs des Brabanchons n'emporta aultre chose que ce qu'il avoit sur son corps, ains laissèrent tentes, harnas, pourvéances et tout leur bagage. La duchesse mesmement, laquelle estoit à Codeberghe, s'enfuy toute seule et ne fina de chevauchier atout une seule chamberière et ung seul varlet jusques à Binch.

Les bourgoys de Bruxelles qui eurent doubtance que les Flamens n'entrassent en la ville et desrobassent leurs maisons, et enforchassent leurs filles et leurs femmes et ne les tuassent, eurent tous conseil lendemain de se rendre à eulx et la ville au conte de Flandres, et luy promirent qu'ilz le tiendroient à seigneur contre tous, et luy donneroient bonnes lettres et bons hostages, et vouloient qu'il s'apellast duc de Brabant. Quant ceulx de Louvaing entendirent ce, ilz eurent conseil et dirent au duc et au conte de Mons qu'ilz wydassent et s'en alassent, car ilz ne povoient là estre soustenus, car ilz vouloient rendre la ville au conte de Flandres et le vouloient tenir pour seigneur

ainsy que ceulx de Bruxelles avoient fait. Adoncques le duc s'en ala à poy de compaignie vers Diest, et lendemain il s'en ala ainsy qu'il poeut en Alemaigne, et par devers ses amis et l'empereur son frère qui nouvellement estoit retourné de Romme, ainsy que vous avez ouy, pour luy remonstrer sa besongne, et pour requerre conseil, confort et aide contre les Flamens.

Le conte de Flandres s'acorda à ceulx de Bruxelles, et rechut leur promesse, féaulté et hommage, et bien quarante bourgoys souffisans demourans en hostage pour tenir leur convenance, et puis entra à Bruxelles à grand feste. Tout ainsy firent ceulx de Louvaing, aprez ceulx de Antwers, aprez ceulx de Nivelle et ceulx de Tillemont, et toutes les aultres bonnes villes, fors le Boys-le-Duc qui ne se voult acorder à celle besongne. Quant le conte de Flandres eut pris toutes ses féaultés et hostages de poursuivir toutes ces convenances, il mist ses gens et ses garnisons par toutes ses villes; aprez il manda ung certain jour atout ses chevaliers et escuiers du pays, à Coteberghe, et tout le commun du pays, par devant tous les conseilliers des bonnes villes de Flandres et de Brabant, et requist à chevaliers et escuiers que chascun voulsist luy faire féaulté et le commun du pays aussy, ainsy que avoient fait les bonnes villes et les conseilliers qui là aussy le requirent. Quant ilz furent conseilliez, et ilz veirent les consaulx des bonnes villes qui là estoient le voloient, l'ung à dolent cuer, l'aultre à joyeux, chascun l'acorda. Quant ces besongnes furent faittes, ainsy que dist est, le conte de Flandres prist ses lettres et rendi les hostages, de quoy il fut très mal conseillié, car quant les bonnes villes eurent leurs hostages, elles se recommencèrent à raviser et repentir de ce que si légièrement avoient rendu le pays au conte de Flandres,

et renoyé le duc Wincelin qu'ilz avoient pris à seigneur, par quoy il fut tel jour que le conte de Flandres ne fut pas bien asseur en la ville de Loüvaing, pour aucunes des communes, lesquelles n'estoient pas contentes de ce que leurs conseilz avoient fait et ordonné.



## CHAPITRE XLIII.

**Comment la ville de Louvaing et les aultres bonnes villes prirent par commun acord le duc Wincelin à seigneur à l'encontre du conte de Flandres.**

Il [1] advint en ce pendant que le prince de Galles, filz au noble roy Edowart d'Angleterre, desconfit et prist le roy Jehan de France en Poytou, assez prez de Poytiers à tout son grand pooir ou millieu de son royaume, et l'emmena en prison à Bordeaulx, et avecques luy l'ung de ses enfans et pluseurs de ses plus haults barons, ainsy que vous porrez ouyr. Quant le duc de Normendie et dalphin de Vienne, aisné filz du roy Jehan de France dessusdit et de madame bonne fille au roy de Bohème, royne de France, fut retourné à Paris de celle bataille, le conte de Flandres qui cuidoit estre bien seur des Brabanchons chevaucha jusques à Paris pour veoir le dessusdit duc de Normendye, et les aultres enfans qui estoient retournez pour eulx complaindre et doulouser du meschief qui estoit avenu. Mais quant les Brabanchons veirent qu'il estoit eslongié du pays, ilz firent sçavoir à madame la duchesse et au duc Wincelin paisiblement que s'ilz povoient revenir ou pays vers Louvaing à grands gens d'armes, ilz luy ouvriroient les portes et le recheveroient comme seigneur, quoy qu'ilz eussent scellé ne promis au conte de Flandres.

[1] Ce chapitre n'a point été reproduit par Froissart.

Quant madame la dúchesse et messire Wincelin [apprirent che], ilz en furent moult joyeux; si pourchassèrent tant au conte de Los, et au conte de Mons, et à grand foison d'aultres chevaliers, qu'ilz eurent bien mille ou douze cens armeures de fer à ung certain jour, et vinrent en Brabant si tost comme ilz poeurent, et premièrement vers la ville de Louvaing dont la besongne sourdoit en celluy temps. Ceulx de Louvaing avoient pourchassé par grande soubtilleté à tort avecques l'évesque Englebert de Liége, qui estoit allié au conte de Flandres avecques le conte de Namur, pour l'aydier à jouir de la ville de Malignes que l'évesque Aoust et le chappitre de Liége avoient jadis vendu à son père, et pour pluseurs tors et injures que le duc de Brabant et le pays avoient fait et faisoient encore à son pays de l'éveschié de Liége, par quoy ledit évesque avoit fait ardre en Brabant grand tas de villes si comme Hannut, Landes et pluseurs aultres, et avoient les gens dudit évesque desconfit grand tas de Brabanchons et pris, à l'entrée de Landes. Aussy avoit le conte de Namur ars grandement entour Nivelle, Gemblous et Jodoigne. Si firent tant ceulx de Louvaing et des aultres bonnes villes de Brabant, séant ou dyocèse de Liége, que ilz recouvrèrent, par le pourchassement du conte de Los, à l'évesque du Liége toutes ses droictures, et luy promirent que ilz luy aideroient à jouir paisiblement et quiètement luy et ses successeurs. Et parmy ce, ledit évesque se rescorda de guerrier les Brabanchons, et si laissa aler dormir la léaulté que il avoit au conte de Flandres.

Ainsy passa paisiblement le duc Wincelin parmy le conté de Los, à tout ses gens d'armes, et ala à Louvaing, et fut recheu à seigneur, et mist ses officiers et justiciers à Louvaing et par toutes les bonnes villes paisiblement,

et osta les aultres officiers mis par le conte de Flandres, fors que à Malignes. Le conte de Flandres avoit tousjours grand foison de gens d'armes à Malignes, qui envis eussent souffert à cheulx de la ville faire nul meschief ou deffaulte. Si m'en weil taire atant et retourneray à la première matère.



## CHAPITRE XLIV.

**Comment le conte de Haynau fist l'acord du conte de Flandres et du pays de Brabant, et comment l'empereur vint tenir grande court à Mez.**

Quant [1] le conte de Flandres fut revenu de France et il se trouva ainsy decheut des Brabanchons, [se] moult courouchié fut, ce ne fait pas à demander. Il se tray tantost à Malignes et renforcha ses garnisons et commencha à guerrier ceulx de Bruxelles et tout le commun de Brabant, car les Flamens ne povoient bonnement assiégier ne charrier hors de leur pays, pour l'yver qui estoit jà venu. Si fist ledit conte guerrier et assiégier par naves et grands vasseaulx pour délayer le temps jusques à l'esté que les Flamens pourroient hors issir, et les Brabanchons retindrent grand foison d'estranges souldoiers, et en mirent grand foison à Louvaing, à Bruxelles, à Vilvorde, qui despendirent grandement et gastèrent assez de fourrage ou pays de Brabant. Maiz pou povoient grever les Flamens ne leur pays pour les fors passages qu'ilz avoient à passer.

Adoncques avoient grande espérance les Brabanchons sur le confort et aide de l'empereur, qui estoit frère à messire Wincelin, lequel avoient pour seigneur repris, et disoient qu'il ameneroit si grande poissance qu'ilz se vengeroient légièrement des Flamens. Adoncques guerrioit moult du-

[1] Ce chapitre n'a point été reproduit par Froissart.

rement le conte de Namur et ardoit de jour en jour le pays de Brabant. L'évesque de Liége se tenoit coy pour les convenances qu'il avoit aux bonnes villes de Brabant, et quant le conte de Namur et le conte de Flandres le requéroient, selon les convenances de leurs alliances, il respondoit courtoisement que toudis feroit son debvoir, mais il n'avoit pas son pays à sa voulenté; mais touteffois il envoya son mareschal atout gens d'armes pour aidier à deffendre le conte de Namur. En celluy temps avint au mareschal et à aucuns de ses gens et du conte de Namur une belle aventure, car aucuns des Brabanchons issirent hors de leurs garnisons, à pyé et à cheval, et voulurent ardoir et porter dommage sur les gens dudit conte, et y avoit grand nombre de gens sur quoy se confioit; le dessusdit mareschal messire Bureau de Jupleu, et les compaignons qui estoient avecques luy en la garnison de Boneffe, issirent hors sur les champs et ouïrent le hahay, et combien qu'ilz eussent poy de gens envers les Brabanchons, ilz chevauchèrent avant tant qu'ilz veirent leurs anemis; et combien qu'il fust durement tart sur la vespoir, ilz leur coururent sus bandement et les desconfirent, et en prirent à leur voulenté tant que le conte de Namur y reprint bien ses despens, et les compaignons tous y gagnèrent assez.

En ce temps vint l'empereur Charles en la cité de Mez à grande compaignie, et avoit là fait mander tous les barons et seigneurs et prélats d'Alemaigne. Si en vint si grand nombre que à paine poeurent estre hébergiez en la ditte cité ne ès fausbours. Et si y tint si haulte court au jour du Noël, qui fut l'an de grâce mil CCC et LVII qu'on n'avoit oncques veu tenir si grande à roy d'Alemaigne; et fist adoncques chascun des prélats et des seigneurs d'Alemaigne solemnelement son service et son office, tel que

faire debvoit, à haulte court d'empereur, selon la guise et ordonnance de l'ancien registre, et fist l'empereur servir adoncques en escuelles et en hanaps de fin or. A celle feste vint moult noblement le duc de Normendye, filz aisné du roy de France et filz de la seur de l'empereur, à tout grand compaignie et noble de Françoys, et si y vint le cardinal de Pierregort, légat du pape et de court de Romme. Adoncques disoient les gens et pensoient que l'empereur avoit fait icelle grande feste pour avoir meilleur povoir et conseil de son frère aidier, messire Wincelin, et que il auroit bien tant de gens, avecques ceulx qui là estoient venuz, qu'il reconquesteroit toute Brabant et destruiroit le pays de Liége et toute la conté de Flandres, ou tout vendroit à mercy.

Ainchois que l'empereur venist à Mez, il avoit envoyé à l'évesque de Liége, au conte de Namur et à son frère grands messages pour faire trèves entre eulx, et pour requerre qu'ilz venissent à Mez, car il vouloit là traittier de paix et d'acord. Adoncques estoient le duc Wincelin, le conte de Los, le conte de Mons entrez à grand foison de gens d'armes en la conté de Namur, sique le conte de Namur ne se vouloit pas acorder à faire trèves tant qu'on luy arderoit son pays, jasoit que par avant il eust plus gasté du pays de Brabant; sique, à la requeste des messages, le duc se retray en son pays; adoncques fut acordée une souffrance entre eulx; mais toudis se entreguerryoient les Flamens et les Brabanchons d'aultre part.

Quant celle grande feste de Mez fut passée, la plus grand partie de ces seigneurs s'en ralèrent en leur pays; l'empereur se vint tenir à Trect, par ung grand temps, toudis traitant de la paiz entre le duc de Brabant son frère, l'évesque de Liége et le conte de Namur, sique au derrain il

en fit l'acord, excepté entre le duc son frère et l'évesque, se le duc ne laissoit jouir paisiblement le conte de Flandres de la ville de Malignes, et quittement, ainsy qu'il le tenoit de luy en fief.

Le duc ne les bonnes villes de Brabant ne s'y voulurent pas acorder; si demoura ainsy la besongne, et l'empereur s'en ala sa voye sans riens faire des besongnes son frère, de quoy les Brabanchons furent grandement esbahys et perdirent toute l'esperance du confort de l'empereur. Si quérirent acord au duc Wincelin, conte de Haynau, de Holande et de Zélande, et l'apelloit-on duc Willame, conte de Haynau, pour tant qu'il estoit filz de l'empereur de Bavière et de l'aisnée suer du conte Willaume qui fut tué en Frise. Si lui promirent grande somme de florins, et luy donnèrent quittement le fort chastel de Hosdeing et toute la chastelenie si avant qu'elle s'estent. Et par ainsy il s'alia avecques eulx contre le conte de Flandres, et jura sur le saint sacrement de leur aydier de tout son povoir jusques à la fin de la guerre, de quoy tout son pays fut durement courouchié, car il sembloit bien aux Haynuiers qu'ilz compareroient toute l'aliance, car ilz ne pourroient mettre remède que les Flamens ne les ardissent et exillassent tout le pays toutes les foys qu'ilz vouldroient. Si en reprindrent grandement leur seigneur de ce qu'il avoit si avant promis et juré aux Brabanchons sans leur conseil, et lui conseillèrent qu'il se voulsist entremettre de traittier et faire la paix entre les Flamens et les Brabanchons, ainchoys qu'il commenchast à guerrier ne à faire deffiance; sique, par leur conseil et enhortement, il s'entremit de traitter de l'acord; et traitta tant, d'ung costé et d'aultre, que les deux seigneurs et les deux pays de Flandres et de Brabant se mirent du tout sur luy, et promirent par leurs scellez

qu'ilz tendroient et tenir vouldroient ce qu'il en diroit et ordonneroit. Sique soubs ce fut accordée une souffrance et abstinence entre eulx, dedens laquelle il debvoit prononcer son dit; et disoit-on adoncques que la besongne estoit si traittiée que chascune des parties sçavoit bien ou assez prez ce qu'il en diroit.

Quant ce vint au jour que il debvoit prononcer son dit, il fist venir les parties et les deux seigneurs entre les deux pays, et prononcha son dit par escript, qui fut tel comme il s'ensieut; c'est assavoir : que le conte de Flandres seroit sire de Malignes et de toutes les appartenances, quittement et ligement, comme de son bon héritage, et le tendroit de l'Esglise de Liége en fief avecques Granmont et Bornehem; aprez, qu'il seroit sire ligement de la ville d'Antwers, et pour la part de madame la contesse sa femme, pour la succession de son père qui mort estoit; aprez, il dit que le conte de Flandres et ses hoirs seroient ducs de Brabant aprez le trespas de madame Jehenne, duchesse de Brabant adoncques, se elle aloit de vie à trespas sans hoir; et se povoit le conte de Flandres, parmy ce, appeller et faire escrire duc de Brabant et conte de Flandres, se il luy plaisoit; et parmi ceste prononciation debvoyent tous prisonniers estre quittes, et tous aidans d'une part et d'aultre raler à leurs biens quittement et toute mal amour pardonner, et qui plus y avoit mis plus y avoit perdu. Ainsy furent les Brabanchons à grands despens durement blechiez, gastez, et départis et déboutez de leur honnour, pour l'orgueil des bonnes villes, lesquelles en devant ne honnouroient ne leur seigneur ne aultre, et pour ce que la première paix ne leur souffist mie, la quelle estoit grandement plus honnourable, et pour eulx et pour leur seigneur plus proffitable, ce poeut-on veoir apertement, quant ainsy furent départis qu'ilz

eurent perdu la ville d'Antwers, par tant qu'ilz vouloient détenir la ville de Malignes à tort, et déshériter le conte de Flandres et l'Esglise de Liége par leur orgueil et oultrage. Si me tairay atant et revendray quant j'auray loisir à la gentile hystoire du roy d'Angleterre.



## CHAPITRE XLV.

**Comment le conte Willaume de Haynau entra en frénésye et perdy sens et mémoire.**

Mais[1] ainchois, vouldray-je dire qu'il avint à ce duc Willaume de Bavière, conte de Haynau, de Holande et de Zélande. Sachiez qu'il estoit grand et joeune, fort, noir, et légier, et plus apert de son corps que nul de son pays; et avoit à femme la fille du proeu et vaillant duc de Lencaste; et estoit de si desguisée manière et si estrange qu'il ne daignoit ains saluer ne encliner aucunement comme grand prince; et ne prenoit solas à dame ne à demoiselle, en feste ne aultrement; et ne créoit nul espécial conseiller, fors que ung tout seul que on appelloit maistre Therry; et si ne povoit-on sçavoir parfaitement quant on estoit bien en sa grâce ou non. Dont il avint au derrain, et assez tost aprez qu'il eust fait l'acord entre le conte de Flandres et le duc de Brabant, qu'il perdit sens entièrement, et luy convint lier pyez et mains le plus du temps; et furent depuis les deux pays Haynau et Holande gouvernez par madame sa femme qui n'en eut oncques enfant, et au derrain par son frère aisné le duc Aubert.

[1] Ce chapitre n'a point été reproduit par Froissart.

## CHAPITRE XLVI.

**Comment le conte de Montfort saisi le pays de Bretaigne aprez le trespas du duc son frère, de par mère seulement, et trouva grand trésor à Lymoges.**

Or [1] ay-je pris ung petit de loisir, si retourneray à la noble hystoire du gentil roy Edowart d'Angleterre, et la reprendray où je [la] laissay; ce fut à la départie du siége de Tournay, qui fut l'an de grâce mil CCC et XL ou moys d'aoust. Et fut faitte la départie par trèves, lesquelles furent adoncq acordées entre les deux roys; et oncques ne fut bien tenu l'acord mesmement entre ceulx de loingtaines parties de Gascongne, de Thoulousain, de Xaintonge et des aultres loingtains pays, que toudis ne guerriassent ceulx de la partie du roy de France à ceulx de la part au roy d'Angleterre; et souvent gaignèrent villes et fors chasteaulx les ungs sur les aultres, et avenoyent souvent grands fais et proesses d'armes, dont vous orrez puis aprez recorder.

Si [2] est à sçavoir que quant les trèves furent acordées et scellées devant Tournay, tous les seigneurs et toutes manières de gens se deslogèrent d'une part et d'aultre, et rala chascun en sa contrée; le roy Philippe de France, et

[1] Après avoir raconté quelques-uns des événements de l'histoire de son temps, depuis la fin du siége de Tournai jusqu'en 1357, Jean le Bel reprend à partir d'ici *la noble histoire du gentil roy Edouard*, en s'occupant d'abord de la guerre de Bretagne.

[2] Froissart, chap. CXLVII.

les barons et les seigneurs s'en alèrent à Paris, et là se départirent et rala chascun en son pays. Entre les aultres, le duc de Bretaigne, qui avoit esté en l'ost entre les François plus grossement que nul des aultres princes, s'en ala par devers son pays, et luy prist maladie si grande qu'il trespassa de ce siècle, ainchois qu'il fust en my chemin de son pays; de quoy ce fut grand dommage, car grandes guerres et destructions de gens, de villes, de chasteaulx en avindrent puis aprez, si comme vous orrez. Et pour chascun mielx infourmer comment tous ces maulx avindrent, j'en conteray une partie ainsy que je le sçay et que j'en ay enquis et ouy dire à ceulx qui ont esté où je n'ay mie esté[1].

[1] Dans les imprimés de Froissart, ce passage est remplacé par le suivant : « Et pour chascun mielx infourmer pourquoy tous ces maulx avindrent, j'en conteray aucune partie, ainsi que je sçais et que j'en ay enquis au pays mesmement, où j'ai esté et conversé pour en mielx sçavoir la vérité, et à ceulx aussi qui ont là esté où je n'ai mie esté, et qui ont veu et sceu ce que je n'ai mie pu voir et concevoir. »

L'introduction aux guerres de Bretagne, dans le manuscrit d'Amiens, est toute différente de celle que nous venons de rapporter; cette version a trop d'importance pour que nous ne la donnions point ici en note :

« Pluisseurs jongleour et enchenteour en place, y lit-on, ont chantet et rimet les guerres de Bretaingne et corromput par les chançons et rimes controuvées la juste et vraie histoire, dont trop en desplait à Monsseigneur Jehan le Bel, qui la commencha à mettre en prose et en cronique, et à moy sire Jehan Froissart, qui loyaument et justement l'ay poursuivy à mon pooir, car leurs rimes et les canchons controuvées n'ataindent en riens la vraie matère, mes velleci si comme nous l'avons faite et rachievée par la grande dilligence que nous y avons rendut, car on n'a riens sans fret et sans peine. Jou sire Jehan Froissart, desrains venus depuis Monsseigneur Jehan le Bel en cel ouvraige, ai-je allé et cherchiet la plus grant partie de Bretaingne, et enquis et demandé as seigneurs et as hiraus les guerres, les prises, les assaux, les envaïes, les batailles, les rescousses, et tous les biaux fes d'armes qui y sont avenut, mouvant sur l'an mil CCCXL, poursuivant jusqu'à la dairainne date de ce livre, tant à la requeste de mes dits seigneurs et à ses fraix, que pour ma plaisance accomplir et moy fonder sus title de vérité, et dont j'ay estet grandement récompenssé.

Cil duc dont je ne sçay le nom, il n'avoit oncques eu enfans de la duchesse, ne aussy n'avoit nulle espérance d'en avoir; et avoit ung frère de par sa mère qui avoit esté remariée, qu'on appelloit le conte de Montfort, qui lors vivoit, et avoit à femme la seur du conte Loys de Flandres. Cil duc avoit eu ung aultre frère germain de père et de mère, qui trespassé estoit, et en estoit demourée une petite fille, laquelle le duc son oncle avoit mariée à messire Charles de Bloys, le maisné filz au conte de Bloys de la seur au roy Philippe de France qui adoncques estoit; et lui avoit promis la duchié de Bretaigne aprez son décès, pour tant qu'il se doubtoit que le conte de Montfort, son frère, n'y voulsist clamer droit par prochaineté aprez son décès, jasoit ce qu'il ne fust pas son frère germain. Il sembloit audit duc que la fille de son frère germain debvoit estre par raison plus prochaine d'avoir le duchié aprez son trespas, que le conte de Montfort, son frère, qui n'estoit pas extrait de l'estoc de Bretaigne. Et pourtant qu'il avoit tousjours doubté que ledit conte de Montfort ne pourchassast le droit de sa joeune niepce par sa poissance aprez son décès, le maria-il audit messire Charles de Bloys, à celle entente que le roy Philippe, qui estoit son oncle, luy aidast mielx et plus voulentiers à garder son droit contre ledit conte de Montfort, s'il y vouloit rien entreprendre.

Si avint ce que le duc avoit toudis doubté, car si tost que

« Et pour chou que vous sachiez le commencement et le rachine de cette guerre, et dont elle se moet, je le vous déclairay de point en point, si en direz vostre entente, et quel cause et droit messire Carles de Blois eut al hiretaige de Bretaingne, et d'autre part li comtes de Monfort qui en fist fet et partie contre lui; pluisseurs gens en ont parlé ou parolent qui ne sçavent mie ou n'ont sceu par quel affaire li oppinions de la challenge des seigneurs dessusdits est venu ne premièrement esmeu; mes chi s'ensuilt, si l'orez si vous plest, et jé le vous declairay. »

ledit conte sceut qu'il estoit trespassé sur le chemin de Bretaigne, il tray tantost à Nantes, qui est le chief et maistresse cité de Bretaigne, et fist tant aux bourgoys et à ceulx du pays qu'il fut recheu à seigneur comme le plus prochain du duc son frère qui trespassé estoit, et lui feirent tous féaulté et hommage, comme à leur seigneur. Quant il eut pris la féaulté des bourgoys de Nantes, des seigneurs et du pays entour, il et madame sa femme, laquelle avoit bien cuer d'omme et de lyon, eurent ensemble conseil qu'ilz tendroient une grande court et feste solemnéle à Nantes, et manderoient tous les barons et les conseilliers des citez et du payz qu'ilz venissent à celle feste pour luy faire hommage et féaulté; adoncques ilz envoyèrent grands messages par toutes les citez et les villes du pays.

Ce pendant[1], il se parti de Nantes à grand foison de gens d'armes et s'en ala vers la bonne cité de Limoge, car il sçavoit que le grand trésor que son frère avoit amassé estoit là. Il fut recheu en la cité grandement; aussy y entra-il à grand bobant. Si luy firent tous ceulx de la ville hommage et féaulté comme à leur seigneur, et luy fut tout ce grand trésor délivré par le grand acord qu'il eut avecques les bourgoys, et par grands dons et par grandes promesses qu'il leur fit. Aprez ce qu'il eut tant séjourné comme il luy pleut, il se parti atout le grand trésor, et revint à Nantes là madame sa femme estoit, qui eut grand joye de ces nouvelles. Si demourèrent à Nantes, grandes festes menans, jusques au jour que celle grand court debvoit estre tenue.

Quant le jour fust venu et nul n'y venoit pour mande-

[1] Froissart, chap. CXLVIII.

ment qui fait leur fust, fors ung seul chevalier qu'on appeloit messire Henry de Lyon, noble homme et poissant, ledit conte de Montfort et madame sa femme furent grandement couroussez et esbahys. Ilz firent leur feste, par trois jours des bourgoys de Nantes et des bonnes gens de là entour; si eurent grand despit de ceulx lesquelz n'estoient daignié venir à leur mandement; si eurent conseil entre eulx de retenir souldoiers à pyé et à cheval tous ceulx qui venir vouldroient, et de partir ce grand trésor affin qu'ilz venissent à leur intention, et pour contraindre tous rebelles de venir à merchy. A ce conseil s'acordèrent tous ceulx qui là furent, chevaliers, clercs, bourgoys ungs et aultres, et furent retenus de souldoyers de tous costés largement payez, tant qu'ilz en eurent grand foison et à cheval et à pyé, nobles et non nobles.

Quant [1] ledit conte de Montfort vit qu'il eut gens à pyé et à cheval en grand nombre, il eut conseil d'aler conquerre par force ou par amours tout le pays, et destruire tous rebelles à son povoir. Si issi hors de Nantes et se tray premièrement vers ung chastel moult fort, qui siet d'ung costé sur la mer, et l'appelle-on Brait [2], et en estoit garde et chastellain ung gentil chevalier qu'on appelloit messire Garnier de Clichon, cousin au duc qui mort estoit, et cousin à messire Olivier de Clichon, ung noble chevalier et ung des plus haults barons de Bretaigne, lequel Philippe roy de France fist puis aprez villainement décoler à Paris par souspechon de trahison, dont toutes gens luy en sceurent mal gré; et tenoient le chevalier mort sans coulpe, et tenoient que le roy l'avoit fait mielx morir pour avoir ses héritages que aultrement. Ainçoys que ledit conte venist

[1] Froissart, chap. CXLIX.
[2] Brest.

à Brait, il avoit si contraint ceulx du plat pays que chascun le suivoit à pyé ou à cheval, sique il avoit si grand ost que merveille. Quant il fut devant le chastel de Brait à tout son ost il fist appeller le chevalier dessusdit messire Garnier de Clichon par messire Henry de Lyon, et luy requist qu'il voulsist obéir à luy et rendre la fortresse comme au duc de Bretaigne. Le chevalier respondi qu'il n'estoit point conseillié de ce faire, et qu'il n'en feroit riens, et ne le tendroit à seigneur s'il n'avoit mandement et enseigne du seigneur à cui il debvoit estre par droit. Adoncques se retray ledit conte et deffya le chevalier et ceulx du chastel.

A lendemain, aprez la messe, il commanda que chascun s'armast et fist le chastel assiégier; et le chevalier messire Garnier de Clichon aussy se mit notablement en ses deffenses, et avoit bien avecques luy trois cents combatans bien armez, et en prist bien quarante des plus hardis et vint hors du chastel jusques aux barrières, pour deffendre, s'il peust, que les batailles ne s'y fichassent. A ce premier assault il y eut grand hustin, et durement y tira-on et frapa de costé et d'aultre; et y en eut de morts et de navrez, et y fist ledit chevalier moult de beaulx faitz d'armes et tant qu'on le doibt bien tenir à proeu. Mais, au derrain, sourvint si dur et aspre assault, et le conte le pressa si durement que il gaaigna les barrières et se retirèrent vers la fortresse à grand meschief; et le chevalier qui tant proeu estoit rescouoit et deffendoit ses gens le mielx qu'il povoit, et les mettoit à sauveté dedens la porte.

Quant ceulx qui estoient sur la porte veirent le meschief, ilz eurent paour de perdre le chastel; si laissèrent avaler la herche du pont et enclorrent le chevalier dehors et aucuns des compaignons qui fortement se combatoient à ceulx de dehors. Là fut le vaillant chevalier durement

navré et tous ses compaignons, ne oncques ne se voulut rendre pour requeste que on luy sceut faire. Quant [ceux] du chastel veirent le meschief où le chevalier estoit, et comment il s'efforchoit de soy deffendre, ilz trairent grosses pierres en telle guise que les assaillans se retrairent arrière, et lors levèrent ung poy la herche; si rentra le chevalier moult durement blechié et navré dedens le chastel, et aucuns de ses compaignons, et les assaillans se retrairent à leurs loges fortement travailliez et navrez.

Le conte de Montfort grandement couroussé de ce que le chevalier luy estoit ainsy eschapé, lendemain fist faire engins et instrumens pour assaillir la fortresse, et dist qu'il ne se partiroit ne pour bien ne pour mal tant qu'il l'eust à sa volenté. Au tiers jour, il entendi par ung espie que le bon chevalier messire Garnier de Clichon estoit mort, si commanda que chascun s'armast pour recommencer l'assault. Adoncques ilz recommenchèrent l'assault moult vigoureusement, et le conte fist traire avant aucuns instrumens qui faitz estoient pour jetter dedens les fossez pour venir aux murs du chastel; ceulx de dedens se deffendoient durement de lancher pierres et jetter feu et pos plains de chaulx, sique le hustin dura entour heure de midi. Adoncques leur fist le conte requerre qu'ilz se voulsissent rendre et le tenir à seigneur, et il leur pardonneroit son mal talent; si fist lors cesser l'assault; au derrain, quant ilz furent longuement conseilliez, ilz se rendirent de plain accord audit conte, sauves leurs corps, leurs membres, leur avoir. Adoncques entra le conte dedens le chastel de Brayt à poy de gens, et recheut l'ommage de tous ceulx de la chastellenie, et y mist ung chevalier dont moult se fioit pour chastellain, puis il retourna à ses tentes.

Quant [1] ledit conte fut revenu entre ses gens et il eut establi ses gardes ou chastel de Brayt, il eut conseil qu'il se trairoit vers la cité de Rennes, qui estoit assez prez de là. Si tira celle part, et partout où il passoit, il faisoit toutes manières de gens rendre et faire féaulté à luy, et emmenoit avecques luy tous ceulx qui se povoient aydier pour renforcer son ost, et ilz ne l'osoient refuser pour doubtance de leurs corps. Quant il fut venu à la cité de Rennes, il fit tendre ses tentes et mettre ses loges tout autour; et quant ceulx de la cité veirent si grand ost, ilz firent grand semblant de eulx deffendre. Ilz avoient un gentil chevalier avecques eulx, proeu et hardi, qui demouroit assez prez de là; si l'avoient esleu pour leur chief et gouverneur, et l'apelloit-on messire Henry de Pennefort. Si avint ung jour que il eut en volenté de destourber les gens de l'ost, mais qu'il eust compaignie; si pourchassa tant qu'il eut deux cents hommes de bonne volenté, et issi hors de la ville paisiblement à l'albe du jour, et se fery en ung des costés de l'ost, et abasti tentes et loges, et en tua aucuns. Adoncques sourdi ung grand cry parmy l'ost; si s'arma chascun et se commencha à deffendre. Droit à ce point repairoit ung chevalier qui avoit fait le guet par devers l'ost à toute sa compaignie; si ouit le cry et le hahay, et tantost fery des esperons pour tirer celle part; si rencontra le chevalier qui tiroit vers la cité et lui courut sus moult vigoureusement, et y eust très-fort hustin; ceulx de l'ost aussy venoient courant aprez; et quant ceulx de la ville veirent que les aultres venoient en si grand nombre, ilz se trairent à la ville, voire ceulx qui poeurent, car il y en demoura assez de mors et de pris, et y fut mesmement

[1] Froissart, chap. CL.

pris messire Henry de Pennefort et amené par devant le conte de Montfort qni moult voulentiers le vit.

Quant chascun se fut retiré, le conte eut conseil qu'il envoieroit le chevalier prisonnier devant la cité, et leur feroit requerre qu'ilz se voulsissent rendre et luy faire féaulté comme à leur seigneur, ou il feroit pendre le chevalier devant leur porte, pour ce qu'il avoit entendu que le chevalier estoit grandement amé de tout le commun de la ville. Ainsy fut fait que avisé fut. Quant ceulx de la ville entendirent la requeste, et virent le chevalier qu'ilz amoient à tel meschief, ilz en eurent grande pitié. Si se mirent à conseil pour aviser qu'ilz respondroient sur celle requeste, et furent en grande dissencion, car le commun amoit très-bien le chevalier et en avoit très-grande compassion, et avoient petite pourvéance; et les grands bourgoys qui estoient très-bien pourveus ne s'y vouloient accorder. Si multiplia la dissencion si grandement que les grands bourgoys se tirèrent tout d'une part, et dirent tout hault que ceulx qui estoient de leur acord se traissent par devers eulx; et tant s'en trayt par devers eulx qu'ilz furent bien deux mille de leur acord. Quant les aultres communes veirent ce, ilz se commenchèrent à esmouvoir et crier durement sur les grands bourgoys, disans laides parolles et villaines, et au derrain ilz en tuèrent grand foison. Quant les bourgoys se veirent à tel meschief, ilz crièrent mercy, disans qu'ilz s'acordoient à la voulenté des communes. Adoncques cessa le hustin, et ouvrirent les portes et rendirent la cité au conte de Montfort, et luy feirent hommage et féaulté grands et petis; et aussy fit le chevalier messire Henri de Pennefort, et fut retenu de son conseil et de son hostel.

Adoncques [1] entra le conte en la cité à grande feste, et

[1] Froissart, chap. CLI.

fist son ost tout coy logier aux champs; et acorda les bourgoys et le commun, puis ordonna baillifs, prévosts, eschevins, sergans, et séjourna en la cité trois jours, et son ost aussy, pour aviser qu'il feroit. Au quart jour il se desloga et fist son ost tirer vers ung des plus forts chasteaulx du pays qu'on appelle Hainebon, et siet sur ung port de mer, et va l'esgue tout autour des fossés. Quant messire Henry de Pennefort vit que le conte tiroit vers Hainebon, dont messire Olivier son frère avoit esté longtemps gouverneur, et encores estoit, il doubta que mal ne luy en prenist par aucune aventure; si tray le conte à conseil et luy dit à part : « Sire, je suys de vostre conseil et vous doy féaulté, je voy que vous volez tirer à Hainebon; sachiez que le chastel et la ville sont si fortz que ilz ne sont pas à gaagnier, ainsy que vous pensez, vous y pourriez seoir et perdre le temps d'ung an ainchois que vous le peussiez avoir par force; maiz je vous diray comment vous le pourrez avoir. Il fait bon user d'engin quant la force n'y vault riens; vous me baillerez, s'il vous plaist, jusques à six cents hommes d'armes pour faire ma volenté, et je les meneray devant vostre ost par l'espace de quatre lieuues de terre, et porteray la banière de Bretaigne devant moy. Je ay à Hainebon ung frère qui est chastelain de la ville; tantost qu'il verra la banière de Bretaigne, et il me congnoistra, il m'ouvrira les portes, et prendray mon frère et le vous liverray pris, s'il ne weult à vous acorder, mais que vous me promettez que mal ne luy ferez. » Ce conseil pleut bien au conte; ainsy fut fait que devisé estoit [1].

Ainsy fut le conte de Montfort sire du chastel de Hainebon, et y mit ses garnisons, et puis s'en tira vers la cité

[1] Ce récit a été étendu par Froissart. *Voy.* les §§ 3 et 4 du chap. CLI de ses chroniques.

de Vennes, et fist tant parler et traittier à ceulx de la ville qu'ilz se rendirent à luy et luy firent féaulté et hommage, comme à leur seigneur ; et establi en la cité toutes manières d'officiers et y demoura trois jours, et puis il s'en parti et ala assiéger ung moult fort chastel séant sur ung tertre sur la mer qu'on clame Roche-Periot. Si en estoit chappitaine ung moult gentil chevalier qu'on appelloit messire Olivier de Clichon, cousin germain à celluy Olivier qui fut puis aprez pendu à Paris, ainsy que vous orrez cy aprez. Et séjourna bien au siége huit jours, que oncques il ne peut trouver manière comment le chastel fust gaagnié, et si ne peut trouver voye d'acord au gentil chevalier pour promesse ne pour menasse. Si s'en parti atant et laissa le siége jusques à une aultre fois, et ala assiégier ung aultre fort chastel à dix lieuues prez de là qu'on appelle Chastel de Roy ; et en estoit chastelain ung gentil chevalier qu'on appelloit messire Geffroy de Malatrait, et avoit à compaignon ung aultre chevalier qu'on appelloit messire Yvon de Tigury [1]. Il fit deux fois assaillir le chastel, pour sçavoir si on y pourroit rien esploitier, mais quant il vit qu'il n'y pourroit guère gaagnier, il s'acorda à une trève pour parlementer, par le conseil de messire Henry de Lyon qui là estoit et avoit esté tousjours avecques luy depuis la feste qu'on avoit fait à Nantes. Ces deux chevaliers, messire Geffroy de Mallatrait et messire Yvon de Tigury, vindrent aux barrières parlementer au conte de Montfort et audit messire Henry longuement. Au derrain, ilz s'acordèrent si bien qu'ilz devindrent bons amis et firent les deux chevaliers hommage et féaulté au conte, et demourèrent chastelains et gardiens dudit chastel et gouverneurs du pays de par le conte.

[1] Yvon de Treseguidy. Froissart.

Aprez, se parti le conte et ala à ung aultre chastel assez prez de là, qu'on appelle la Forest[1]. Cil qui en estoit chastelain vit bien que le conte avoit ung très-grand ost, et que la résistence luy pourroit bien tourner à meschief, sique par le conseil et enhortement de messire Henry de Lyon à cui il estoit amy, et avoit esté son compaignon en Guernade et en aultres pays, il s'acorda audit conte et luy fit hommage et féaulté, et demoura chastelain de part ledit conte.

Tantost le conte se parti et ala par devers Craays, bonne ville et bon chastel; dedens estoit ung évesques qui seigneur en estoit. Cil évesque estoit oncle audit messire Henry; sique, par le conseil et amour de luy, il s'acorda audit conte et le congnut à seigneur jusques atant que vendroit aultre qui plus grand droit monsterroit à la duchié de Bretaigne[2].

Pour quoy[3] vous en feroye-je plus long compte. En celle manière conquesta le conte de Montfort tout le pays, et se fist obéir et appeller duc de Bretaigne; puis s'en ala à ung port de mer qu'on appelle Grendo, et départi toutes ses gens et envoya par les fortresses, et se mit en mer et nagea tant qu'il vint avecques vingt chevaliers au noble roy Edowart qui luy fist grande feste. Ledit conte fut si conseillié qu'il releva la duchié de Bretaigne du roy d'Angleterre, et le roy en eut grande joye. Si luy promit à garder et garantir et aidier à deffendre son pays, et luy donna grands dons et grands joyaulx au départir et à toute sa compaignie; puis se remist ledit conte en mer, et tant

[1] Goy-la-Forest. Froissart.

[2] Froissart a un peu étendu ce récit. *Voy.* le dernier § du chapitre CLI de ses chroniques.

[3] Froissart, chap. CLII.

nagea qu'il arriva en la cité de Nantes là il trouva la contesse sa femme, qui le rechut à grand joye.

Si me tairay ung poy d'eulx et parleray de messire Charles de Bloys, qui debvoit avoir la duchié de Bretaigne de par sa femme, ainsy comme vous avez ouy.



## CHAPITRE XLVII.

**Comment messire Charles de Bloys ala en Bretaigne et reconquist par sa poissance grande partie du pays et prist le conte de Montfort.**

Messire[1] Charles de Blois qui tenoit avoir à femme le vray hoir de Bretaigne, entendi comment le conte de Montfort conquéroit le pays, si s'en vint à Paris complaindre à son oncle, le roy Philippe. Le roy eut conseil avecques les douze pers; si ordonnèrent et conclurrent que ledit conte seroit mandé et ajourné par ung certain message, à certain jour, pour ouïr ce qu'il vouldroit respondre. Ainsy fut fait; ledit conte fut mandé et adjourné souffisamment, et fut trouvé en la cité de Nantes grande feste demenant, et fist grande joye aux messages par semblant, mais il eut diverses pensées ainchoys qu'il ottroyast d'aler au mandement du roi à Paris. Touteffois, il respondi au derrain qu'il vouloit estre obéissant au roy et que il iroit à son mandement, et fut à Paris le propre jour que le roy l'avoit mandé. Là le roy fut en noble compaignie, et tous les douze pers et messire Charles de Bloys.

Quant le conte de Montfort sceut que le roy et tous ses barons furent assemblez au palaiz, il ala celle part, et fut moult regardé et salué de tous les barons, puis s'en ala

[1] Froissart, chap. CLIII.

encliner devant le roy moult humblement, disant : « Sire, je suys venu à vostre mandement et à vostre plaisir, » et le roy lui respondi : « Sire conte de Montfort, de ce vous sçay-je bon gré; mais je m'esmerveille grandement comment vous avez osé entreprendre de vostre volenté la duchié de Bretaigne là où vous n'avez nul droit, car il y a plus prochain de vous que vous volez déshériter; et pour mielx vous renforcer, vous estes alé à mon anemi, le roy d'Angleterre, et l'avez relevé de luy, et fait féaulté et hommage ainsy comme on le m'a conté. » Le conte respondi : « Ha! sire, ne le créez, car vous estes mauvaisement infourmé; je le feroye moult envis; mais de la prochaineté dont vous parlez, sire, il m'est advis, sire, qu'il ny a nul plus prochain de la duchié de Bretaigne que moy, car le duc derrain mort, estoit mon frère; mais se jugié estoit et déclarié que aultre en fust plus prochain, je ne seroye pas honteux de moy déporter. »

Quant le roy entendi ce, il respondi et dit : « Sire conte, vous en dites assez, mais je vous commande, sur tout quanques vous tenez de moy, que vous ne partez de la cité de Paris jusques à quinze jours que les barons et les pers auront jugié de ceste prochaineté; si sçaurez adoncq quel droit vous y avez, et se aultrement le faittes, sachiez que vous me couroucherez. » Le conte respondi : « Sire, à vostre volenté soit. » Si se departi de là et vint à son hostel pour disner.

Quant il fut entré en sa chambre, il se pensa et commença à aviser que s'il attendoit le jugement des barons, qu'il pourroit bien tourner contre luy, car bien luy sembloit que le roy feroit plus volentiers pour messire Charles de Bloys, son nepveu, que pour luy; et véoit bien, s'il avoit jugement encontre luy, que le roy le feroit arrester

jusques atant qu'il auroit tout rendu, villes et chasteaulx, et avecques ce le grand trésor qu'il avoit trouvé et despendu. Si luy va sembler que il valoit mielx qu'il courouchast le roy et s'en alast paisiblement par devers Bretaigne, que il demourast à Paris en tel dangier. Ainsy le fist comme il le pensa; si fut ainchoys en Bretaigne que le roy sçeut rien de son département, ains pensoit chascun qu'il fust deshaitié en son hostel.

Quant il fut retourné à Nantes par devers madame sa femme, il luy conta dolentement tout le fait; puis par le conseil d'elle, laquelle avoit bien cuer de lyon, il ala par toutes les bonnes cités, villes et chasteaulx, et renforcha les garnisons et les pourvéances. Quant il eut tout ce fait, il retourna à Nantes devers madame sa femme et les bourgoys, qui très-fort l'amoyent, par semblant, pour les courtoisies qu'il leur faisoit. Si me tairay ung petit de luy et retourneray au roy de France et à messire Charles de Bloys.

Chascun[1] doibt sçavoir que le roy Philippe fut grandement courouchié, aussy fut messire Charles de Bloys, quant ilz sceurent que le conte de Montfort leur fut eschapé. Touteffois ilz attendirent jusques au quinzième jour que les barons et les douze pers de France debvoient rendre leur jugement de la duchié de Bretaigne. Si l'ajugèrent du tout à messire Charles de Bloys, et en ostèrent le conte de Montfort par deux raisons : l'une, partant que la dame, femme dudit messire Charles, estoit fille du frère germain du duc qui mort estoit, dont la duchié venoit, et luy estoit plus prochaine que le conte de Montfort qui estoit d'ung aultre père qui oncques n'avoit esté duc de Bretaigne;

[1] Froissart, chap. CLIV.

l'aultre raison si estoit pour ce qu'il avoit trespassé le commandement du roy, que s'il estoit ainsy qu'il y eust eu droit, si l'avoit-il forfait, car il avoit brisié l'arrest du roy et sa prison, et parti s'estoit sans congié.

Quant ce jugement fut rendu par la commune sentence de tous les barons, le roy appella son nepveu et luy dit : « Beau nepveu de Bloys, or vous est ajugié ung bel héritage et grand ; or vous hastez et mettez paine de le reconquester sur celluy qui le tient à tort, et requérez vos amys qu'ilz vous weillent aidier à ce besoing, et je ne vous y fauldray pas, ains vous presteray or et argent, et diray à mon filz, duc de Normendie, qu'il se face chief avecques vous; et vous prye et commande que vous hastez, car se le roy d'Angleterre nostre anemi, de qui le conte de Montfort a relevé la duchié, venoit en Bretaigne, il nous porteroit durement grand dommage, et ne pourroit avoir plus belle entrée de venir par deçà mesmement quant il auroit le pays et les fortresses de Bretaigne de son acord.

Lors messire Charles de Bloys s'enclina vers le roy en le remerciant moult humblement, et là tantost pria le duc de Normendie son cousin, le conte d'Alenchon son oncle, le duc de Bourgongne, le conte de Bloys son frère, messire Loys d'Espaigne, le duc de Bourbon et messire Jaques son frère, le visconte de Rouen, le conte d'Eu, le conte de Guynes son filz, et aprèz, tous aultres princes et barons qui là estoient, qui tous luy promirent que tous iroient très-voulentiers avecques luy et avecques leur seigneur le duc de Normendie, chascun à telle compaignie que pourroit. Si se partirent tous les princes et les barons de çà et de là, et envoyèrent leurs messages pour eulx aprester et faire pourvéances de toutes choses nécessaires à fait de guerre, et comme il appartenoit à aler en si loingtain pays ;

car bien pensoient aussy qu'ilz ne pourroient pas venir à leur intencion sans avoir grandement à faire.

Quant[1] tous ces seigneurs furent aprestez et ordonnez pour aler avecques messire Charles de Bloys pour reconquerre Bretaigne, ainsy que dit est, ilz s'assemblèrent en la cité d'Angiers, puis s'en alèrent jusques Acheny[2] qui est la fin du royaume sur ce costé de là, et là séjournèrent trois jours pour mielx ordonner leurs batailles et leurs charroys. Aprez se mirent aux champs, et extimèrent bien leur pooir à cinq mille armeures de fer, sans les Gennevois qui bien estoient trois mille, si comme j'ay ouy dire. Et les conduisoyent deux chevaliers de Gennes, et avoient nom, l'ung, messire Otto Dorye, et l'aultre, messire Charles Germain; et y avoit grand foison d'arbalestriers lesquelz conduisoit messire Galoys de Baume. Quant celles gens furent issues d'Acheny, ilz tirèrent devant ung fort chastel séant sur une haulte montaigne par dessus une rivière, et l'appelle-on Chastonseal, et est la clef et l'entrée de Bretaigne; et estoit bien garny et fourny de gens d'armes; et y avoit deux moult vaillans chevaliers qui en estoient chappitaines, et avoit l'un nom, messire Mille, et l'aultre, messire Valeran, et estoient de Lorhaine.

Quant le duc de Normendie et les aultres seigneurs que vous avez ouy nommer, veirent le chastel si fort, ilz eurent conseil qu'ilz l'assiégeroient, car s'ilz passoient avant et laissassent telle garnison derrière eulx, ce leur pourroit tourner à grand dommage et ennuy. Si l'assiégèrent tout autour, et y firent pluseurs grands assaulx, mesmement les Gennevois qui s'abandonnoient durement et folement pour mielx soy monstrer à ce commencement; sique ilz

[1] Froissart, chap. CLV.
[2] Ancenis.

perdirent de leurs compaignons souvent, car ceulx du chastel se deffendoient moult bien et sagement, sique les seigneurs demourèrent grand temps devant ainçoys qu'ilz le peussent avoir; mais au derrain, ilz firent si grand attrait de mesriens et de volevres [1], qu'ilz firent mener par force de gens jusques aux fossez du chastel, sique ilz assaillirent très-fort, et en assaillant emplirent les fossez, tant que on povoit bien aler, qui estoit bien couvert, jusques aux murs du chastel, combien que ceulx du chastel se deffendoient si bien et si vassaument que on ne pourroit mielx, tant que de traire et de jetter pierres, chaulx et feu-ardant à grand foison; et ceulx de dehors avoient fait chats et instruments par quoy on piquoit les murs tout couvers.

Que vous feroye-je plus long compte! Ceulx du chastel virent bien qu'ilz ne se pourroient longuement tenir puisque on perchoit les murs, et sçavoient bien qu'ilz ne auroient point de secours ne point de mercy se ilz estoient pris par force. Si eurent conseil entre eulx qu'ilz se rendroient, leur vie et leurs membres saufs; si les prirent les seigneurs à mercy. Ainsy fut gaagnié par ces seigneurs de France ce premier chasteau, de quoy ilz eurent grande joye, car il leur sembla que c'estoit bon commencement de leur emprise.

Quant [2] le duc de Normendie et les aultres seigneurs eurent conquis Chastonseal, ainsy que vous avez ouy, le duc de Normendie, qui estoit le souverain de tous, délivra tantost à monseigneur Charles de Bloys le chastel comme syen, et y mirent bon chastelain et bonne garnison pour garder l'entrée du pays, et pour conduire ceulx lesquelz

[1] Velourdes. Froissart.
[2] Froissart, chap. CLVI.

viendroient aprez eulx; puis se deslogèrent les seigneurs et s'en tirèrent par devers Nantes, là ilz tenoient que leur anemi le conte de Montfort estoit. Si leur avint que le mareschal et le coureur de l'ost trouvèrent en leur voye une bonne ville, grosse et bien fermée de fossez et de palis; si l'assaillirent grandement. Ceulx de dedens estoient petites gens et mauvaisement armez; si ne se poeurent deffendre contre les assaillans, mesmement contre les arbalestriers de Gennes : si fut tantost la ville gaagnée et toute robée, et bien arse à la moitié, et toutes les gens mis à l'espée, dont ce fut pitié et dommage; et appelle-on la ville Quarquafaure, et siet à trois lieuues auprez de Nantes. Les seigneurs logièrent là entour celle nuit. A lendemain se deslogèrent et se trairent devant la cité de Nantes; et l'assiégèrent tout autour et firent tendre tentes et paveillons si bellement que vous sçavez que Françoys scevent faire. Et ceulx qui estoient dedens la cité pour la garder, dont il y avoit grand foison de gens d'armes, s'alèrent tous armer et se maintindrent cellui jour notablement chascun à sa deffense, ainsy qu'il estoit ordonné. Celluy jour entendirent ceulx de l'ost à logier et aler fourragier, et aucuns Gennevoys et aultres alèrent prez des barrières pour escharmuchier, sique aucuns des souldoiers et des bourgoys issirent encontre eulx, sique il y eut trait et lanchies, et en y eut de mors et de navrez d'ung costé et d'aultre, ainsy qu'il a souvent en telles besongnes.

Ainsy eut là chascun jour deux foys ou trois escharmurches et envahyes, tant que l'ost demoura là. Au derrain, il avint une aventure assez sauvage, ainsy que j'ay ouy recorder; car aucuns des souldoiers et des bourgoys de la ville issirent hors en une matinée pour soy aventurer; si trouvèrent environ quinze chars chargiez de vivres

que menoient à l'ost environ quarante compaignons; si coururent incontinent sur eulx, en tuèrent et navrèrent et prirent, et tant firent qu'ilz enmenèrent les chars devers la cité. Le bruit en vint à l'ost; si s'armèrent aucuns et y vinrent, et les rescouirent assez prez des barrières de la cité. Là se renforcha le hustin, car ceulx de l'ost y vinrent à si grand nombre que ceulx de la cité eurent moult à faire. Touteffois ilz firent desteler les chevaulx, affin que, s'il avenoit que ceulx de l'ost gaagnassent, qu'ilz ne peussent ramener les pourvéances ne les chars si légièrement. Quant les aucuns souldoiers de la cité virent le hustin et que leurs compaignons avoient trop grand faiz, aucuns issirent hors pour les aider. Ainsy dura le hustin longuement, car tousjours multiplioit de gens fresches et reposées qui nouvellement sourvenoient d'ung costé et d'aultre; et y en eut de mors et de navrez de tous costez. Tant vint au derrain que quant messire Henry de Lyon, qui estoit des principaulx conseilliers du conte de Montfort et de toute la cité, vit qu'ilz povoient plus perdre que gaagnier en celle escharmuche, il fit retraire ses gens; non obstant ils furent de si prez suyvis que à l'entrer en eust grand tas de mors et bien environ deux cents, principalement des bourgoys de la cité, dont leurs pères, mères et frères furent grandement courouchiez. Aussy fut le conte de Montfort, et moult blasma ledit messire de Lyon de ce qu'il les avoit si tost fait retraire; de quoy ledit messire Henry fut moult mirancolieux, et ne voulut puis aprez venir au conseil du conte, se petit non; dont grandement s'esmerveillèrent ceulx de la cité.

Or [1] avint, ainsy que j'ay ouy recorder, que aucuns

[1] Froissart, chap. CLVII.

bourgoys de la cité véans leurs biens destruire dehors et dedens, et leurs enfans mors ou pris, si s'assemblèrent et parlèrent ensemble, car doubtoient que pis ne leur avenist, tant qu'ilz eurent conseil entre eulx de traittier à ces seigneurs de France couvertement, par quoy ilz peussent paix avoir et leurs amis et enfans francs et quittes. Si fut traittié qu'ilz r'auroient leurs enfans et amis prisonniers quittes, et qu'ilz laissassent une des portes de la cité ouverte par laquelle ces seigneurs de France entrassent. Ainsy fut fait comme acordé fut; si entrèrent en une matinée ces seigneurs de France en la cité de Nantes, avecques ceulx qu'ilz voulurent avoir, et alèrent tout droit au palaiz du conte de Montfort, et le brisèrent et y prirent ledit conte; et l'enmenèrent dehors la cité si paisiblement qu'ilz ne forfirent rien en la cité. Et voulurent dire aucunes gens que ce fut fait assez de l'acord et consentement de messire Henry de Lyon, pour tant que le conte de Montfort l'avoit blasmé et ramposné, ainsy que vous avez ouy. Je ne sçay se ce fut vray ou non, maiz assez il apparut, car depuis il fut tousjours du conseil messire Charles de Bloys.

Ainsy que vous avez ouy fut pris le conte de Montfort en la cité de Nantes, l'an mil CCC XLI entour la feste de Toussains. Tantost aprez que ledit conte fut mené aux tentes, les seigneurs entrèrent en la ville tous désarmez, et firent tous les bourgoys de Nantes hommage et féaulté, à moult grand feste, à messire Charles de Bloys comme à leur droit seigneur; et demourèrent là les seigneurs par l'espace de trois jours, à moult grande feste, pour eulx aisier et pour avoir conseil entre eulx qu'ilz pourroient faire. Si s'acordèrent, pour le meilleur, qu'ilz s'en retourneroient par devers France vers le roy, et luy livreroient le conte de

Montfort pour prisonnier, car il leur sembloit qu'ilz eussent grandement besongné. Et pour tant aussy qu'ilz estoient sur l'yver et n'estoit pas le temps convenable à guerre mener, si conseillèrent à messire Charles de Bloys qu'il se tenist en la cité de Nantes et là environ jusques au Noël, et feist le mielx qu'il porroit atout ses souldoiers. Si se partirent les seigneurs et retournèrent à Paris, et livrèrent ledit conte de Montfort au roy qui en eut moult grande joye, et le fist mettre en prison au Louvre, à Paris, où il moru comme on m'a dit; se je mesprens si me soit pardonné.

Or[1] weil-je retourner à madame la contesse de Montfort laquelle avoit cuer de lyon. Elle estoit à Rennes quant elle entendi que le conte son mari estoit pris; s'elle en fut moult et moult dolente, ce n'est pas merveille, car elle pensa mielx qu'on le deust mettre à mort que en prison; et combien qu'elle eust grand doeul au cuer, si ne fistelle pas comme femme, mais comme homme de grand courage, en reconfortant ses amis et ses souldoiers, et leur monstroit ung petit filz qu'elle avoit, et leur disoit : « Ha! seigneurs, ne vous esbahissez pour monseigneur que nous avons perdu, ce n'estoit que ung homme, véez cy mon petit filz qui recouverra tout, se à Dieu plaist. Et j'ay de richesse assez; si vous trouveray tel cappitaine que vous serez bien gouvernez et tous reconfortez. »

Quant la bonne dame eut ainsy reconforté ses amis et ses souldoiers, [elle alla] par toutes cités, bonnes villes et chasteaulx, menant son filz avecques elle et renforchant les garnisons et les pourvéances. Elle s'en vint à Hainebon, très fort chasteau sur mer, et là passa tout l'yver, souvent

[1] Froissart, chap. CLVIII.

envoyant visiter ses garnesons et reconforter, paiant si largement que merveilles estoit. Si me tairay de ceste matère et retourneray au roy Edowart, roy d'Angleterre, pour conter qu'il devint aprez la départie du siége de Tournay.



## CHAPITRE XLVIII.

**Cy retourne le livre à sa propre hystoire, et monstre les grands faitz d'armes et haultes proesses que les Escots firent sur les Angloys.**

Or[1] reviendray-je à la noble hystoire de ce gentil roy Edowart d'Angleterre, pour conter qu'il devint aprez ce qu'il fut parti du siége de Tournay, car longuement je m'en suys teu. Vous avez cy devant entendu, s'il vous en souvient, comment il conquist toute Escoce jusques à la grande forest qu'on clame Gendours, là les sauvages Escots se tiennent pour tant que la forest est si diverse et si plaine de grands mares que nul ne s'y ose embatre se il ne scet bien les chemins, et le conquist jusques à la cité qu'on appelle saint Jehan en Escoce, que oncques ne demoura chastel ne fortresse qu'il ne conquist, ainchoys qu'il entreprist la guerre au roy Philippe de France, pour tant que le roy David ne vouloit point relever la terre de luy, combien qu'il eust sa seur à femme, car son pays ne le souffroit. Vous avez aussy entendu comment le joeune roy David et sa femme s'en vindrent à petite maisnie en France au roy Philippe, par povreté, et comment le roy Philippe

[1] Froissart, chap. CLIX. — La partie du récit de Jean le Bel correspondant au chap. CLIX présente des différences essentielles avec celui de Froissart. Celui-ci a omis notamment tout ce qui a rapport à la surprise du château d'Edimbourg, par Guillaume Douglas et ses compagnons.

les retint et soubstint longuement par certaines convenances qu'ilz eurent entre eulx. Or debvez sçavoir que messire Guillaume Douglas, filz de la seur de l'aultre messire Guillaume qui moru en Espaigne, le joeune conte de Moret, le conte Patris, Symon Frisel et Alexandre de Ramesay estoient demourez cappitaines du remanant des Escots sauvages, et se tenoient et tindrent longuement en ces sauvages forests par yver temps et par esté, par l'espace de sept ans et plus, comme très-vaillans guerrieurs, et guerryoient continuellement aux fortresses tenues de par le roy Edowart, et firent et trouvèrent de moult vaillans aventures qui seroient trop longues à raconter. Or avint en ce temps que le roy Edowart estoit par de cà la mer et guerrioit en France, que le roy Philippe envoya gens en Escoce qui arrivèrent à la cité Saint-Jehan, et pria à ces seigneurs dessusdis qu'ilz se voulsissent esmouvoir et mener vive guerre contre le royaume d'Angleterre, et qu'il convenist que le roy Edowart s'en ralast oultre et le laissast en paix par de cà, et leur promist de les aydier de gens d'armes et d'argent.

Si avint que en celluy temps que le siége estoit devant Tournay, ces seigneurs d'Escoce se pourveirent, à la requeste du roy Philippe, pour faire une grande armée sur les Angloys. Quant ilz furent bien pourveus de gens, ainsy que besoing en estoit, ilz se partirent de la forest de Gendours et alèrent par toute Escoce reconquerre des fortresses telles que ilz peurent, oultre la bonne cité de Berwich et la rivière de Tyen, et entrèrent ou pays de Norhonberlande qui jadis royaume estoit; là trouvèrent bestes grosses à grand nombre, et gastèrent tout le pays et ardirent jusques à la cité de Duraine et plus oultre, puis passèrent par ung aultre chemin, ardant et gastant pays tant

qu'ilz gastèrent bien du pays du roy à celle chevauchie quatre journées, et puis retournèrent en Escoce et reconquirent leurs fortresses, fors mise la cité de Berwich, et trois aultres fors chastelz, et appelloit ung d'eulx Roseborch, l'aultre Setrelin, et l'aultre Eldebourch, qui estoit le plus fort et séoit sur une haulte roche que on en véoit tout le pays à l'entour. Et si estoit la montée si malaisée que à paine y povoit-on monter sans reposer deux fois ou trois, et ung cheval à demi chargié. C'estoit le chastel qui plus de maulx faisoit à ceulx d'Escoce, et en estoit chastelain ung vaillant chevalier qu'on appelloit messire Watier de Lymosin; mais assez tost aprez, fut ce dit chasteau gaagnié aventureusement et par grande soubtileté, et mis tous ceulx de dedens à mort, ainsy que vous orrez cy aprez. Quant le roy Edowart entendi que ces seigneurs d'Escoce estoient ainsy en son royaume, il en fut grandement coroussé. Si s'en rala tantost à Londres, partant de France, et se conseilla qu'il porroit faire; si fut avisé que il mandast par tout son royaume que chascun s'appareillast de venir vers luy à Eurwich, à la fin d'ung moys, pour aler destruire le remanant du royaume d'Escoce. Ce fut l'an de grâce mil CCC et XL entour la Toussains.

Tandis que celle assemblée debvoit estre à Eurwich, le bon chevalier messire Guillaume Douglas s'avisa d'ung grand fait et périlleux, et d'une grande soubtilleté, et le descouvri à aucuns de ses compaignons, au conte Patris et à Symon Frisel, qui avoit nourry et esté maistre du joeune roy David, et à Alixandre de Ramesay, qui tous se mirent en ce périlleux fait. Si prirent bien deux cents de ces Escots sauvages pour faire ung embuschement, ainsy que vous orrez. Ces quatre seigneurs, lesquelz estoient tous gouverneurs des Escots, et sçavoient les pensées les

ungs des aultres, entrèrent en mer atout leur compaignie, et firent pourvéance de avaine, de blanche farine et de charbon de fevres, puis arrivèrent à ung port estant à quatre lieuues de ce fort chastel qu'on appelle Eldebourch, qui leur nuisoit plus que tous les aultres. Quant ilz furent arrivez, ilz issirent hors par nuit et prirent quinze ou dix-huit des compaignons ès quelz mielx se fioient; si se vestirent de povres costes deschirées en guise de povres marchans, si chargèrent douze petis chevales de douze sacs d'avaine, de farine et de charbon de fevres, et mirent les aultres en une abbaye gastée qui estoit au pyé de la montaigne. Quant jour fut, ces marchans qui estoient couvertement armez s'esmurent à chemin et montèrent la montaigne; et quant ilz furent au millieu, ledit messire Guillaume Douglas et Symon Frisel alèrent devant et firent les autres venir tout bellement, et firent tant qu'ilz vinrent jusques au portier, et lui dirent que en grande paour ilz avoient amené blé, farine, avaine et charbon, et que s'il en faloit au chastel ilz en feroient bon marchié. Le portier leur dist que bien en avoient besoing, mais il estoit si matin qu'il n'oseroit esveillier les seigneurs, mais qu'ilz fissent avant venir la pourvéance, il leur ouvriroit la première porte des barrières. Ilz entendirent moult volentiers ce langage; si firent venir avant les aultres et entrèrent en la première porte des barrières. Et messire Guillaume Douglas avoit bien veu que le portier avoit les clefs de la grand porte du chastel, et avoit bien demandé lesquelles deffermoient la porte par lesquelles le guischet. Doncques ilz deschargèrent leurs sacs en celle première porte, droitement sur le seul, affin que on ne la peut reclorre, puis prirent le portier et le tuèrent si paisiblement que oncques ne dit mot, et prirent les clefs. Si deffermèrent

la porte du chastel, puis corna messire Guillaume ung cop, et jettèrent luy et ses compaignons leurs mauvaises robes et reversèrent les sacs plains de charbon ou millieu de la porte, affin que on ne le peust reclorre. Quant les aultres compaignons qui estoient embuschiez assez prez du chastel ouïrent le cor, ilz montèrent à mont si tost comme ilz peurent. La guette qui dormoit entendi le son du cor et s'esveilla, et vit gens d'armes monter à mont; si commença à corner et à crier : « Trahy, trahy. » Adoncques s'esveilla le chastelain et les aultres, et s'armèrent et vinrent à la porte et la cuidèrent refermer, mais ilz ne peurent, car ledit messire Guillaume et ses quinze compaignons le deffendoient. Adoncques commença grand hustin entre eulx, car ceulx du chastel s'efforchoient de sauver leur vye, et les aultres d'acomplir leur hardie entreprise. Moult se commencèrent à esbahir ceulx du chastel, quant ilz veirent l'embusche venir; si s'enforcèrent de toute leur puissance de deffendre leur chastel, mais, au derrain, leur deffense ne les peut sauver, combien qu'ilz en tuèrent et navrèrent aucuns de ceulx de dehors, que ledit messire Guillaume de Douglas ne gaagnast le chastel par force, et tuèrent tous ceulx qui le gardoient sans nulle mercy; et là demourèrent tout le jour et establirent chastelains et toutes manières d'officiers pour le chastel garder, et y mirent une grande garnison, puis s'en retournèrent lies et joyeux à leurs compaignons qui estoient en la forest de Gendours.

Ainsy fut conquis par force et par soubtilleté le fort chastel. Quant ledit messire Guillaume et ses compaignons furent revenus à leur gens en la forest, lors leur sourvinrent nouvelles que le noble roy Edowart estoit retourné en Angleterre, et que il faisoit si grande assemblée

de gens que ilz ne les pourroient soustenir. Si eurent conseil et advis que faire s'en pourroit, car ilz estoient poy de gens et mal habilliez, car avoient longuement guerrié et par l'espace de sept ans, et mal jut et but et mengié, et n'avoient point nouvelles du roy leur seigneur; si estoient trestous ennuyez; et acordèrent qu'ilz envoyeroient ung évesque au roy Edowart et ung abbé pour requerre aucunes trèves, lesquelz messages trouvèrent le roy en la cité de Eurwich, qui avoit bien avecques luy six mille hommes à cheval, chevaliers et escuiers, et bien soixante mille hommes à pyé, pour destruire tout le remanant d'Escoce. Quant les messages virent ce, ilz parlèrent si gracieusement et tant traittèrent que leur fut acordée la trève d'ung moys, par telle condition que on manderoit au roy David d'Escoce, que dedens les deux moys il venist pour résister à la poissance d'Angleterre, et s'il n'y venoit, lesdis chevaliers se renderoient au roy Edowart. Ainsy furent les trèves acordées et messages envoyez en France, et ceulx d'Escoce retournèrent en Escoce.

Or avint que quant ces nouvelles vinrent au roy David estant en France, il, considérant que par l'espace de sept ans avoit esté hors de son pays et le sçavoit foulé et grevé, eut conseil qu'il prendroit congié au roy Philippe de France, et s'en retourneroit en son pays, pour ses gens visiter. Si le fist et se mit à la voye avecques la royne sa femme, et se mit en mer en la gouvernance d'ung maronnier qu'on appelloit messire Richart le Flament, sique il arriva au port de Moroys, en Escoce, ainçoys que les seigneurs d'Escoce le sceussent. Quant ilz sceurent sa venue, ilz en eurent moult grand joye et le rechurent grandement, et le menèrent en une cité que l'on appelle Saint-Jehan, où l'on prent les bons saulmons.

Quant[1] le joeune roy David et madame la royne sa femme furent venus en la cité, chascun doibt sçavoir qu'on en eut grand feste, car avoient toutes gens souffert grandes misères et povretés, paours et détresses, en attendant sa venue. Quant la feste fut passée, on luy remonstra les dommages du pays en général et en particulier, et comment le roy d'Angleterre les avoit traittié depuis son département.

Le joeune roy eut grand despit quant il vit les gens de son pays ainsy soy complaindre; aussy eut madame sa femme et ploura assez. Quant il eut ouy les complaintes des ungs et des aultres, il les reconforta au mielx qu'il poeut et dit qu'il se revengeroit, ou perderoit le remanant, ou il morroit en la paine. Puis eut conseil qu'il envoya grands messages pardevers tous ses amis loing et prez, en humblement priant que chascun fût prest et appareillié de faire son debvoir, ainchoys que les deux moys des trèves fussent passez, car aultrement il perderoit son pays.

A celluy mandement vint le conte d'Orquenay, ung grand seigneur et poissant, et avoit la seur du roy à femme; cil y vint à grand compaignie de chevaliers et d'escuiers de Suuève et de Northwège, et d'aultres pays marcissans. Tant y en vint de costé et d'aultre, que quant ilz furent venus tous entour la cité de Saint-Jehan en Escoce, ilz se trouvèrent bien soixante mille hommes à pyé et sur haquenées, et bien trois mille armeures de fer, chevaliers et escuiers, parmy les seigneurs d'Escoce. Quant ilz furent tous aprestez, ilz s'esmurent pour aler gaster et exillier ce qu'ilz pourroient du royaume d'Angleterre, et se com-

[1] Froissart, chap. CLX.

batre au roy Edowart qui tant de maulx avoit fait en Escoce. Et premièrement passèrent par devant le chastel de Rosebourch que les Angles tenoient, et l'avoient conquis, et souvent leur faisoient grandes saillies et destourbiers; et firent là ung assault, mais ilz y perdirent plus qu'ilz n'y gaagnèrent. Le roy n'eut point conseil d'arrester là plus longuement, ne de assiéger plus fortresse, mais s'en aler tout droit en Angleterre. Si fist son ost passer oultre, et passèrent par devant la cité de Berwich tant qu'ilz vinrent ou royaume de Norhonberlande, sur la rivière de Tyen, ardant et gastant tout le pays, tant qu'ilz vinrent par devant le Neuf Chastel sur Tyen. Là se loga le roy David et tout son ost celle nuit, pour sçavoir se on y pourroit riens faire. Quant ce vint au matin, aucuns compaignons de la ville se partirent paisiblement par une porte pour esmouvoir l'ost; environ cent des plus hardis se ferirent à l'ung des costez droittement où estoit le conte de Moret, qui porte ung escu d'argent à trois oreilliers de gueules, et le trouvèrent en son lit. Si le prirent et tuèrent grand foison de ses gens, et ainchoys que l'ost fust esveillié, gaagnèrent grand quantité de richesses et de biens, puis s'en ralèrent et livrèrent le conte de Moret au chastelain qui en fit grand feste. Quant ceulx de l'ost sceurent l'aventure, ilz coururent jusques aux barrières de la ville, et y firent ung assault qui longuement y dura, maiz il ne leur proffita guère, car en la ville avoit gens à foison qui moult vassaument se deffendoient, par quoy il les convint retraire.

Quant [1] le roy David et ses conseilliers virent bien que là demourer ne leur proffiteroit, ilz se partirent pour tirer

[1] Froissart, chap. CLXI.

plus avant. Si entrèrent ou pays de l'évesque de Duraine et l'ardirent et gastèrent; puis se trairent devant Duraine, et l'assiégèrent, et y firent maints assaulx, comme gens forsenez, car ilz avoient perdu le conte de Moret, et ilz sçavoient bien aussy que en la cité estoit très grand trésor assemblé, car tout le pays de autour s'y estoit retrait. Si s'enforchoit chascun de faire aisgrement assault; et fist faire le roy assez d'engins et d'instrumens pour venir seurement jusques aux murs. Quant ilz furent partis de devant le Neuf Chastel, le chastelain se mit tantost en mer pour aler vers Londres où le roy estoit, pour luy conter comment les Escots gastoient son pays, et luy présenter le conte de Moret, de quoy le noble roy eut grand joye. Mais il eut grand despit de ce qu'on gastoit ainsy son pays et qu'on avoit assiégié la cité de Duraine. Si manda incontinent par tout son pays que chascun s'apareillast hastivement et venist avecques luy vers la cité de Duraine, car il vouloit lever le siége et chasser ses anemis hors du pays. Chascun s'apresta au mielx qu'il peut, car oncques ne fut roy plus amé ne plus doubté. Tandis que le noble roy s'en aloit par devers la cité de Eurwich, et que chascun le suyvoit, le roy David d'Escoce assailli si fort la cité de Duraine qu'il la prit de force, et n'y peurent ceulx de dedens mettre remède; si fut toute robée et arse, et femmes et enfans, prestres et clercs qui s'en estoient fuis à la grande esglise furent tous ars dedens; ne en la cité ne demoura femme, n'enfant, ne maison, ne esglise que tout ne fust mis à destruction, de quoy ce fut grand pitié. Dieu pardonne aux âmes des morts et assoulle les vrays repentans qui ce firent [1].

[1] Au lieu de cette réflexion touchante, on lit dans Froissart : « Dont

Quant [1] ce fut fait, le roy David eut conseil qu'il se retrairoit par devers la rivière de Tyen et tireroit vers la ville de Cardueil qui est à l'entrée de Gales. Ainsy que là aloit, il se loga une nuit emprez ung fort chastel qu'on clame Salbry, qui estoit au conte de Salbry, lequel fut pris avecques le conte de Suffort devant Lile en Flandres, et encores estoient en Chastelet à Paris.

En ce fort chastel séjournoit la noble dame de Salbry, qui estoit une des belles et des vaillans dames d'Angleterre. Si estoit le chastel bien garny de bons hommes d'armes, et en estoit chastelain ung gentil escuier filz à la seur du conte de Salbry, et avoit nom messire Guillaume de Montagu, aprez son oncle qui ainsy eut nom. Quant celle nuit fut passée, le roy se desloga, et tout l'ost aussy; si tirèrent vers Cardueil, et passèrent devant Salbry, chargiez et plains des trésors qu'ilz avoient conquis à Duraine. Quant ledit messire Guillaume de Montagu vit qu'ilz estoient tous passez, et qu'ilz n'arrestoient point pour assaillir le chastel, il issi hors à tout soixante compaignons d'armes, et suivy couvertement le train, et raconsuit les derrains tant chargiez de bagues qu'ilz ne povoient aler avant à l'entrée d'ung boys. Si en tuèrent, luy et ses compaignons, plus de deux cents, et enmena les haquenées et les chevaulx chargiez, par devers le chastel de Salbry, bien environ six vingts.

Le hustin et le cri vint jusques à messire Guillaume de Douglas qui faisoit l'arrière garde; aprèz en vinrent les nouvelles en l'ost. Qui donc veist les Escots retourner parmi les champs par montaignes et valées, et messire Guillaume

ce fut grand pitié et cruelle forcennerie, et est quand on destruit ainsy sainte chrestienneté et les esglises où Dieu est servi et honouré. »

[1] Froissart, chap. CLXII.

tout devant, il peut avoir grand fréeur et hysdeur. Tant coururent qu'ilz vinrent jusques au pyé du chastel, et montèrent la montaigne en grand haste. Mais anchoys qu'ilz venissent aux barrières, ceulx de dedens avoient jà fermé les portes et mis toute leur proye ens; de quoy les Escots eurent grand doeul. Si commencèrent à assaillir grandement le chasteau et ceulx de dedens à soy deffendre, tant qu'il y eut grand tarrabustis d'un costé et d'aultre, et tant dura l'assault que tout l'ost des Escots y fut venu, le roy mesmement. Quant le roy et son conseil eurent veu leurs gens gisans mors sur les champs, et véoient les aultres blechier et navrer ses gens en assaillant, et que on ne pourroit rien conquester vers le chastel, il commanda que chascun se retraist, et que chascun s'alast logier, car il n'yroit plus avant et ne se partiroit de là tant qu'il auroit veu comment il pourroit ses gens vengier. Qui adoncques veist gens l'ung chercher place pour logeir, les assaillans soy retraire, les navrez piteusement retourner, les mors atrainer et resacher, il eust veu grand triboulement. Celle nuit fut l'ost d'Escoce logié dessoubs le chastel, et la vaillant dame de Salbry festia et conforta vaillanment tous les compaignons.

A[1] lendemain le roy David, qui moult couroussé estoit, commanda que chascun s'apareillast pour assaillir, car il feroit ses engins et ses instrumens traire à mont pour esprouver s'il pourroit de rien dommagier le chastel. Doncques l'assault recommença, terrible et périlleux, et moult bien se portoient d'ung costé et d'autre, et la vaillant dame reconfortoit tousjours ceulx du chastel; et vrayement, au confort et au regard de telle

[1] Froissart, chap. CLXIII.

dame, ung homme en debvoit valoir deux au besoing. Cil assault dura longuement, et grand foison en y eut de mors et de navrez, mesmement des Escots, car ilz s'abandònnoient oultrageusement à porter arbres et aultres fagotailles pour emplir les fossez, et pour mettre les instrumens jusques au mur; et ceulx du chastel se deffendoient vassaument, sique celluy jour les Escots conquestèrent poy. Doncques ilz se retrairent, et le roy commanda que l'on gardast bien les instrumens pour assaillir lendemain, et aprez aussy de jour en jour, car il vouloit avoir le chastel comment que ce fust, tant avoit-il de despit de la destrousse que ceulx de dedens avoient fait sur ses gens. Ainsy se departi l'assault: les ung plourèrent les mors, les aultres reconfortèrent les navrez.

## CHAPITRE XLIX.

**Comment la contesse de Salbry envoya messire Guillaume de Montagu au roy Edowart, pour avoir secours contre le roy d'Escoce qui l'avoit assiégié.**

Ceulx [1] de dedens, qui estoient durement travailliez et blessiez, veirent bien que se le roy David maintenoit son propos, ilz auroient fort à faire. Si eurent conseil d'envoyer certains messages par devers le roy d'Angleterre; mais ilz ne poeurent trouver entre eulx nul qui voulsist [laisser] à deffendre le chastel ne la belle dame pour faire ce message, dont il y eut grand estrif entre eulx. Quant messire Guillaume de Montagu vit la bonne voulenté de ses compaignons, et le grand meschief qui leur pourroit avenir s'ilz n'estoient secouruz, il dit : « Seigneurs, je voy bien vostre bonne voulenté et vostre léaulté, sique pour l'amour de madame et de vous, je feray ce message, car je voy fermement et ay celle fiance en vous que vous tendrez bien le chastel jusques atant que je soye retourné; et si ay si grand espérance ou roy d'Angleterre, que je vous ameneray en brief bon secours. » Quant la nuit fut venue, ledit messire Guillaume s'apresta au mielx qu'il peut pour plus paisiblement issir, affin qu'il ne fust apercheu de l'ost. Si luy avint si bien qu'il plut toute la nuit si fort que nul des Escots n'osoit saillir hors de ses loges,

[1] Froissart, continuation du chap. CLXIII.

sique ledit messire Guillaume se parti du chastel à la minuit, et passa tout parmy l'ost qu'oncques ne fut percheu. Quant il fut passé oultre et le jour adjourna, il chevaucha toudis avant paisiblement tant qu'il rencontra deux hommes d'Escoce à demie lieuue prez de l'ost, qui avoient en ung boys trouvé deux bœufs et une vache; si les amenoient à l'ost. Ledit messire Guillaume congnut qu'ilz estoient Escots, si les navra tous deux et tua les bestes, car il ne vouloit que ceulx de l'ost en eussent aise. Si leur dist : « Alez, et dittes à vostre roy que je, Guillaume de Montagu, vous ay mis en ce point en son despit, et luy dittes que je voy quérir le noble roy Edowart qui luy fera tantost widier la place. Ces deux luy promirent qu'ilz feroient voulentiers le message, mais que il les laissast atant en paix. Ainsy se parti et ala avant ledit messire Guillaume, et vint vers le noble roy Edowart à Eurwich, qui estoit à belle compaignie de gens, et plus encores de jour en jour en attendoit. Il le salua humblement et luy dist son message de par la noble dame de Salbry, et luy monstra le meschief là où elle et ses gens estoient. Le noble roy respondi qu'il ne laisseroit ullement qu'il ne secourut la dame; si commanda que chascun s'apareillast lendemain pour aler celle part.

Le noble roy se parti lendemain de la cité de Eurwich, moult joyeusement, pour les nouvelles que ledit messire Guillaume lui avoit apporté; et avoit bien avecques luy six mille armeures de fer, dix mille archiers, et bien quatre vingt mille hommes à pyé qui tous le suivirent, et toudis luy venoient gens aprez.

Quant[1] les barons d'Escoce et les maistres du conseil

[1] Froissart, chap. CLXIV.

du roy David sceurent que messire Guillaume de Montagu avoit passé par leur ost et s'en aloit quérir secours au roy d'Angleterre, lequel sçavoient estre à Eurwich à grand poissance, et sçavoient certainement que le roy Edowart estoit de si hault courage que pour riens ne lairoit qu'il ne venist secourir la dame et ceulx du chastel, ilz se conseillèrent ensamble; si virent bien que le roy faisoit martirier ses gens pour néant, et que, ainchois que le chastel peut estre pris, le roy d'Angleterre seroit vers eulx. Si dirent d'ung acord au roy que là demourer n'estoit point son proffit ne son honnour, car il leur estoit notablement pris de leur entreprise, et avoient fait grand despit aux Angles qui avoient sceu et veu qu'ilz avoient exillié, ars et gasté leur pays par douze jours et pris par force la cité de Duraine, et mis à destruction. Si luy conseillèrent qu'il s'en voulsist retourner en son pays pardevers la forest de Gendours, car ilz sçavoient de certain que le roy d'Angleterre venoit à grosse poissance, et n'avoient povoir de le combattre ne contr'ester à luy, si leur mésavendroit de longuement attendre. Le joeune roy fust voulentiers demouré pour attendre la bataille et l'aventure de Dieu; mais ses gens luy remonstrèrent tant de raisons, les quelles seroient trop longues à raconter, que l'ost se desloga, et s'en ralèrent pardevers la forest de Gendours, pour veoir et attendre que le roy d'Angleterre vouldroit faire.

## CHAPITRE L.

**Comment le roy Edowart vint au chastel de Salbry où il cuidoit trouver les Escots, maiz ilz estoient jà partis, et comment il s'enamoura de la belle contesse de Salbry.**

Le [1] jour mesmement que le roy David d'Escoce se départi de devant le chastel au matin, à midi y vint le noble roy Edowart; si fut moult couroussé quant il ne trouva les Escots, car il les eust voulentiers combastu.

Si estoit venu en si grand haste que ses gens et leurs chevaulx estoient durement travailliez. Si commanda que chascun se logast là, car il vouloit aler veoir le chastel et la noble dame, car il ne l'avoit veue puis les nopces quant elle fut mariée. Si tost que il fut desarmé, il prit jusques à dix ou à douze chevaliers, et s'en ala vers le chastel pour veoir la noble dame, et pour veoir la manière des assaulx des Escots et les deffenses de dedens. Si tost que la noble dame de Salbry sceut la venue du roy, elle fist ouvrir toutes les portes, et issit si richement atournée, que chascun s'en esmerveilloit; et ne se povoit-on saouler de regarder la grand noblesse et la grande richesse de la dame, et le très-gracieux maintieng. Quant elle fut venue jusques au roy, elle s'enclina jusques à terre encontre luy, en le remerciant de la grand grâce que il luy avoit fait; si le

[1] Froissart, chap. CLXV.

mena au chastel pour le festier et honnourer, comme celle la quelle très-bien faire le sçavoit. Chascun la regardoit à merveille, et le roy mesmement ne se povoit tenir de la regarder; et bien luy estoit advis que jamaiz n'avoit veu si belle dame. Si le fery tantost en la regardant une estincelle de fin amour ens ou cuer [1], que long temps luy dura, car bien luy sembloit que ou monde n'avoit dame qui tant fust à amer. Si entrèrent en la sale main à main, et puis en la chambre d'elle, qui estoit si noblement parée que c'estoit merveille. Et toudis regardoit le noble roy la dame si ardanment qu'elle en devenoit toute honteuse et esbahie. Quant il l'eust assez et grand pièce regardée, il ala à une fenestre pour soy apuier, et fort commencha à penser. La dame, laquelle à ce ne pensoit, ala les chevaliers et seigneurs festier et saluer, comme elle le sçavoit bien faire, et puis commanda à apareillier le disner, et ce qui estoit de faire.

Quant [2] elle eut devisé et commandé ce que à faire estoit, elle s'en revint à chière joyeuse par devant le roy, qui encores musoit, et luy dit : « Chier sire, pourquoy pensez-vous si fort? Tant penser n'affiert pas à vous, ce m'est advis, sauve vostre grâce; ains vous deussiez faire feste et joye à bonne chière quant vous avez enchassé vos anemis, qui ne vous ont lessié attendre, et deussiez laissier les aultres penser du remanant. » Le noble roy respondi : « Ha! ma chière dâme, sachiez puis que j'entray chéans, m'est ung soing sourvenu, de quoy je ne me prenoye garde; si m'y convient penser, et ne sçay que avenir m'en pourra : Maiz je n'en puis oster mon cuer. » — « Ha!

[1] Froissart ajoute : « Que madame Vénus lui envoya par Cupido le dieu d'amour. »

[2] Froissart, chap. CLXVI.

chier sire, dit la dame, vous deussiez tousjours faire bonne chière pour vos gens mielx conforter, et laisser le penser et le muser. Dieu vous a si bien aidié en toutes vos besongnes jusques à ores, que vous estes le plus honnouré et doubté prince des crestiens; et se le roy d'Escoce vous a fait despit et dommage, vous le pourrez bien amender quant vous plaira. Si laissiez le muser, et venez, s'il vous plaist, dedens la sale avecques vos chevaliers; tantost sera apresté pour disner. » — « Ha! ma chière dame, aultre chose gist en mon cuer que vous ne cuidiez, car certainement le doulx maintieng, le parfait sens, la grand noblesse, la grâce et la beaulté non pareille de vous moult merveilleuse m'ont si sourpris, qu'il fault que je soye vostre amy; si vous requier que se c'est vostre gré que je soye de vous amé, car, certainement, nul escondit ne m'en porroit oster. »

La noble dame fut moult esbahie et luy dit : « Très-chier sire, ne me weilliez essaier ne gaber, je ne pourroye penser que vous me disiez acertes, ne que si noble prince comme vous estes m'osast requerre de déshonneur, attendu mesmement que mon mary vous a sy loyaument servi, comme vous sçavez, et pour vous encores gist en prison. Certes, vous seriez de ce cas petitement prisié; et sachiez, très-chier sire, que oncques celle pensée ne me vint ou cuer ne jà ne vendra, se Dieu plait, pour homme qui soit né; et se je le faisoie, vous m'en debvriez blasmer, non pas blasmer, mais faire mon corps desmembrer [1]. »

Atant [2] s'en parti la vaillant dame, et laissa le roy durement esbahy; et elle s'en vint en la sale pour faire aprester

[1] Froissart affaiblit cette énergique réponse, en ajoutant : : « Pour donner l'exemple aux autres d'être loyales à leurs maris. »

[2] Froissart, chap. CLXVII.

le disner, puis s'en retourna au roy, et mena de ses chevaliers et luy dist: « Sire, venez disner quant vous plaira, les chevaliers vous attendent pour disner, car ilz ont assez jeuné. » Le roy s'en ala en la sale, et s'assist au disner, et la dame aussy, mais petitement y mengia ne but le roy, car aultre chose luy tenoit au cuer; et ne fist que penser et à la fois de regarder la dame, dont ses gens avoient trestous grande merveille, car ilz n'estoient point accoustumé qu'il fust jamaiz en ce point; et disoient les aucuns que c'estoit pour les Escots qui luy estoient eschappez. Maiz aultre chose luy tenoit au cuer, car l'amour de celle dame luy estoit si estroitement entrée en son cuer, que pour débat ne escondire il ne s'en povoit oster; et au derrain, le poingny si fort l'aguillon d'amour, que il en fit telle chose dont il fut amèrement blasmé et repris; car, quant il ne peut faire sa volenté de la noble dame par amour ne par prière, il l'eut à force ainsy que vous orrez cy aprez [1].

[1] Froissart, qui a élagué de ses chroniques tout ce qui, dans celles de Jean le Bel, a rapport au viol de la comtesse de Salisbury par le roi Edouard, a modifié la fin de ce chapitre de la manière suivante: « Mais aultre chose lui touchoit, et lui estoit si fermement et en telle forme entrée au cuer, que oncques n'en put issir de grand temps, pour escondite que la dame en put et sçut faire. Mais en fut tousjours depuis plus liez, plus gai et plus joli; et en fit plusieurs belles festes et grandes assemblées de seigneurs, de dames et de demoiselles, tout pour l'amour de ladite comtesse de Salebrin, si comme vous orrez ci-après. »

## CHAPITRE LI.

**Comment le roy Edowart se parti du chastel de Salbri à tout son ost, et poursuivy les Escos jusques à la forest de Gendours.**

Toutesfoys[1], le roy demoura tout celluy jour en cil chastel en grande pensée et mésaise, et ne sçavoit que faire. Aucunes foys il se ravisoit, car honnour et loyaulté le reprenoit de mettre son entente en telle fausseté, pour déshonnourer si vaillant dame et si gentil chevalier. D'aultre part, amour le contraingnoit si fort que elle vaincquoit et surmontoit honnour. Ainsy se débastoit le noble roy tout le jour et toute la nuit. Au matin, il fist deslogier son ost et traire aprez les Escots, pour les enchasser hors de son pays ; si print congié de la dame, en disant : « Ma chière dame, à Dieu vous command jusques au revenir : si vous prye que vous weilliez aultrement estre conseillie. » — « Chier sire, respondit la dame, le roy du ciel vous weille conduire et oster de toute pensée vilaine, car je suy et serai toujours preste de vous servir à vostre honnour et au mien[2]. » Atant se parti le roy tout confus, et ala aprez

[1] Froissart, chap. CLXVIII.

[2] On nous saura gré de compléter le charmant récit de Jean le Bel par le morceau suivant de Froissart, qui n'existe que dans le manuscrit d'Amiens, et que M. de Cayrol a déjà fait connaître dans la lettre qu'il a adressée à M. Rigollot, sur ce manuscrit.

« Aprez disner on leva les tables. Si envoya li roys monseigneur Renaut de Gobehen et monseigneur Richart de Stanfort à l'ost et as

les Escots et les suivy jusques oultre la bonne cité d'Eurwich, et se loga à quatre petites lieuues de la forest de Gendours, là le roy David et ses gens estoient entrez, pour les grands fortresses qui y sont. Là demoura le roy d'An-

compaignons qui desoubs le castiel estoient logiet, savoir comment ilz le faisoient, et qu'ilz fuissent appareillet, car il volloit avancier encores oultre et sieuwir les Escos, et que on fesist tout le charoy et tout le harnas esploiter devant, et que dou soir il seroit avecq yaux; et ordonna le comte de Pennebruch à faire l'arrière garde atout cinq cents lanches, et que chil l'atendesissent sus les camps tant qu'il venroit, et tout li demourant s'avançaissent avant.

« Li doy baron fissent tout ce qu'il commanda, et il demoura encorres ou castiel de Sallebrin dellez la dame, et espéroit bien ainschois son département que il aroit de la dame response plus agréable qu'il n'avoit eu. Si demanda les esches et la damme li fist aporter. Adont pria li roys à la damme que elle volsist jeuer à lui, et la damme li acorda liement, qui li faisoit toute la bonne chière que elle pooit, et bien estoit tenue dou faire, car li roys li avoit fait ung biau serviche de lever le siége des Escos de devant son castel, dont elle estoit en grant péril, et ce li devoit la damme faire, pourtant que li roys estoit ses drois natures sires de foi et hommaige.

« A l'entrée dou jeu des esches, li roys qui volloit que aucunne cose demourast dou sien à la damme, l'assailli en riant: « Damme, que vous plaist-il à mettre au jeu. » La damme li respondi: « Sire, et vous ossi. » Adont mist li roys avant ung très bel aniel qu'il portoit en son doi, à ung gros rubi, sus le tablier. Lors dist la damme: « Sire, sire, je n'ay nul aniel si riche comme li votre est. » — « Damme, dist li roys, telz que vous l'avés, metés le avant, je n'y preng pas de si prez garde. » Adont la comtesse, pour acomplir la vollenté du roy traist hors d'ung doy ung anelet d'or qui n'estoit pas de grant vaille. Si jeuuèrent as esches enssamble, la damme, à son avis, au mieux que elle pooit, affin que li roys ne le tenist pour trop simple et ignorans; et li roys se faindoit, car pas ne jeuuoit dou mieux qu'il sçavoit et à pannies y avoit nulle espasse de tires que il ne regardast si fort la damme que elle en estoit toutte honteuse et s'en fourfaisoit bien en traiant; et quant li roys véoit que elle s'estoit fourfaite d'un rock, d'un chevalier ou de quoy que fuizt, il se fourfaisoit ossi pour remettre la damme en son jeu. Tant jeuuèrent que li roys le perdi et fu mas d'un au fait.

Adont se leva la damme et demanda le vin et les espisses, car li roys, par samblant, volloit partir, et prist la damme son aniel et le mist en son doy, et volsist trop bien que li roys euuist repris le sien, et li aussi offri et dist: « Sire, il n'apartient pas qu'en mon hostel jou aie riens de votre, ainchois en deveriés porter dou mien. » — « Damme, dist li roys,

gleterre par l'espace de trois jours, pour sçavoir se les Escots partiroient point hors pour le combatre. Et sachiez que tous les trois jours y avoit tant d'escharmuches entre les deux osts, que chascun estoit ennoyé de les regarder;

si fait, car li jeus le porte ensi. et se je l'euuisse gaagniet, tenés véritablement que j'en euuisse porté le votre. » La damme ne vot adont plus presser le roys, mais s'en vint à une sienne dammoiselle, et li bailla l'aniel et li dist: « Quant vous verrez jà que li roys sera parti de céans, et qu'il ara pris congiet de moy, et qu'il devra monter à cheval, si vous avanchiez et li rendez tout bellement son aniel, et li dittes que nullement je ne le voeil détenir, car point n'apartient; » et la dammoiselle li respondi que elle le feroit vollentiers.

A ces mos vinrent espisses et vins, et n'en vot oncques prendre li roys devant la damme, ne la damme ossi devant lui; et y eut grand estrif tout en reviel [1]. Finablement, il fu acordé que il prisent tout doy enssamble, ossi tost li ungs comme l'autre, par cause de briefté. Apries ce fait et que li chevaliers et le roys eurent tout beu, li roys prist congiet à la damme et li dist tout haut, affin que nulz n'y penssast. « Damme, vous demourés en vostre hostel, et je m'en irai sieuwir mes ennemis. » La damme, à ces mots, s'enclina bien bas devant le roys, et le roys moult apertement le prist par la main droite, et li estraindi un petit, et ce li fist trop grant bien en signe d'amour. Et regarda li roys que chevaliers et dammoiselles s'ensonnioient de prendre congiet l'un à l'autre, si s'avança encore de dire deux mos tant seulement: « Ma chière damme, que Dieu vous command jusques au revenir; si vous prie que vous vos voeilliés aviser et autrement y estre conseillié que vous ne me aiiés dit. » — « Chiers sires, respondi la damme, li pères glorieu vous voeille conduire et oster de villaine pensée et déshonorable, car je sui et seray toudis conseillie et appareillie de vous servir à votre honneur et à le mienne [2]. »

Atant se parti li roys de le cambre, et la damme ossi qui le convoya jusqu'en la salle où son pallefroi estoit. Si dist li roys que il ne monteroit point à cheval tant que la damme fust là; siques pour cause de briefté, la comtesse prist congé de tous poins pour ceste fois au roy et à ses chevaliers, et rentra en ses cambres avoecq ses dammoiselles. Ensi que li roys devoit monter, la dammoiselle qui estoit enfourmée de sa damme s'en vint au roy, et s'engenouilla, et quant li roys le vit, il le leva moult tost, et quida que elle volsist parler d'autre matère que elle ne fist. Cele dist: « Monseigneur, vechy votre aniel que ma damme

1 Et y eut grand débat tout en plaisanterie.

2 Cette dernière partie du dialogue du roi et de la comtesse de Salisbury empruntée à Jean le Bel, existe dans les imprimés de Froissart.

et y avoit souvent de mors et de pris; et sur tous les aultres y estoit le plus souvent veu, en bonne ordonnance, messire Guillaume de Douglas, à l'escu d'asur et trois estoilles de gueules, et y fit maint destourbier aux Angloys.

Tous[1] ces trois jours parlementèrent aucuns preudommes de tenir trèves et acord entre ces deux roys, tant que une trève fut acordée à durer deux ans, se le roy Philippe de France s'y acordoit, car le roy d'Escoce estoit si fort allié à luy qu'il ne povoit riens faire sans luy; et se le roy Philippe ne s'y vouloit acorder, si debvoient les trèves durer jusques à la Saint-Jehan, par celle condicion que le roy des Angles ne debvoit faire ne confort ne ayde aux Angles qui avoient pris le fort chastel de Rosebourch et Strelin, et debvoit estre le conte de Moret quitte de sa prison, si le roy d'Escoce povoit aussy tant faire au roy de France que le conte de Salbry fust quitte de prison

vous renvoie, et vous prie humblement que vous ne le voeilliés tenir à villonnie que point ne voet qu'il demeure ce par deviers elle; vous li avés fait tant en autres mannières que elle est tenue, ce dist, à toujours d'estre votre serve. »

Li roys qui oy la dammoiselle, et voit son aniel qu'elle tenoit, et voit la vollenté et l'escuzanche de la comtesse, fu tout estrivés. Non pour quant, comme tost conseilliet à son gré, et affin que li aniaux demorast laiens, enssy que en soy meismes ordonné avoit, respondi briefment, car pas n'y afféroit longe parolle, et dist : « Dammoiselle, puisqu'il ne plaist à votre damme li gains petis que elle a fait à moy, il vous demeure. »

Apries che parler ; il monta tantost et se parti, et yssi hors dou castiel et se mist sour les camps avoecq ses chevaliers, et trouva le comte de Pennebrucq qui l'atendoit à bien cinq cents lances. Adont se partirent-il tout enssamble, et sieuwirent l'ost ; et la dammoiselle dont vous oy revint à sa damme et ly recorda la responsce dou roys, et li vot rendre l'aniel d'or que li roys avoit perdu as esches, mais la damme ne le volt prendre, ains dist que elle n'y clammoit riens et que li roys lui avoit donnet, si en fesist son pourffit. Enssi demoura li aniaux dou roy à la dammoiselle.

[1] Froissart, chap. CLXIX.

aussy, laquelle chose debvoit estre pourchassée dedens la feste de la Saint-Jehan. Le roy Edowart s'acorda légièrement à celle trève, pour tant que cil qui a à mener troys ou quatre guerres fait grand sens quant il en poeut apaiser une, ou les deux, ou les trois, ou toutes. Et on n'ouist oncques parler de roy qui tant eust de guerres à une foys comme cil roy Edowart : il avoit guerre au roy de France, en France, en Bretaigne, en Gascongne, en Poytou, en Thoulousain et en Xaintonge; et si avoit guerre au roy d'Escoce, et avoit par tout envoyé grand quantité de gens d'armes. Celle trève fut ainsy acordée que vous avez ouy. Si départi le roy d'Escoce ses gens, et s'en ala chascun en sa contrée, et envoya messages au roy Philippe de France, pour acorder ce qui fait estoit; et ne demoura guères que ledit roy renvoya le conte de Salbry quitte au pourchas du roy d'Escoce, et le roy d'Angleterre le recheut à grand feste et délivra tantost le conte de Moret et le renvoya en Escoce. Or me tairay-je ung petit des guerres d'Angleterre et d'Escoce, et retourneray ores à celles de Bretaigne et à l'ystoire messire Charles de Bloys.

## CHAPITRE LII.

**Cy retourne le livre à parler des aventures de Bretaigne, et comment messire Charles de Bloys assiéga la cité de Rennes.**

Or[1] est à sçavoir que quant le duc de Normendie, le duc de Bourbon, le duc de Bourgongne, le conte de Bloys, messire Louys d'Espaigne, le connestable de France et les aultres seigneurs Françoys se furent partis de Bretaigne quant ilz eurent conquis le fort chastel de Chastonseal et puis la cité de Nantes, et pris le conte de Montfort et livré au roy Philippe de France, et il l'eut fait mettre en prison au Louvre, à Paris, ainsy que vous avez ouy, et comment messire Charles de Bloys estoit tout coy demouré en la cité de Nantes et ou pays d'autour, qui obéissoit à luy, pour attendre la saison d'esté où il fait meilleur ostoyer et mener guerre que en yver, et celle doulce saison d'esté fut revenue, tous ces seigneurs de France dessus nommez, et grand foison d'aultres, s'en ralèrent devers Bretaigne à grand poissance, pour ayder messire Charles de Bloys à reconquerre le remanant de la duchié de Bretaigne, dont il avint moult de merveilles et d'aventures, ainsy que vous pourrez ouïr. Quant ilz furent venus à Nantes, là ilz trouvèrent messire Charles de Bloys, et eurent conseil qu'ilz assiégeroient la cité de Rennes; si y alèrent.

La vaillant contesse de Montfort l'avoit si bien garny

[1] Froissart, chap. CLXX.

de tous biens et de gens d'armes que riens n'y faloit; et y avoit mis ung gentil chevalier pour chief et cappitaine, que on appeloit messire Guillaume de Quadudal, gentil homme grandement du pays de Bretaigne. Aussy avoit la vaillant dame mis garnisons grandes et fortes par toutes les aultres citez, et y avoit estably bons gentilz hommes du pays qui à luy se tenoient, et les avoit trestous acquis par beau parler, par dons et par promesses, desquelz l'ung estoit l'évesque de Lyon, messire Amaury de Clichon, messire Yvain de Tigury, le sire de Landremas, le chastelain de Guingant, messire Olivier de Pennefort, frère à messire Jeffroy de Malatrait, messire Guillaume de Quadudal, les deux frères de Quarich, et pluseurs aultres chevaliers [et] escuiers que nommer ne sçauroye. Aussy en y avoit grand foison de l'acord messire Charles de Bloys, qui à luy se tenoient avecques messire Henry de Lyon, qui fut premièrement de l'acord du conte de Montfort et maistre de son conseil jusques atant que la cité de Nantes fut rendue, ainsy que vous avez ouy; de quoy il fut grandement blasmé, car on vouloit dire que par son pourchas le conte de Montfort avoit esté pris. Si estoit-il celluy qui plus se donnoit de paine à grever la contesse vaillant, et soustenir messire Charles de Bloys.

## CHAPITRE LIII.

**Comment la contesse de Montfort envoya en Angleterre priant au roy qu'il la secourût, lequel luy envoya messire Watyer de Manny.**

Messire [1] Charles de Bloys et les aultres seigneurs séirent assez longuement devant la cité de Rennes, et y firent maints dommages et grands assaulx par les Espaignolz et les Gennevoys. Ceulx de dedens se deffendoient, par le conseil messire Guillaume Quadudal, si sagement que ceulx de dehors plus souvent y perdoient qu'ilz n'y gaagnoient. En celluy temps, si tost que la vaillant contesse sceut que ces seigneurs estoient venus en Bretaigne à si grand compaignie, elle envoya messire Aymery de Clichon en Angleterre parler au noble roy Edowart, pour prier et requerre confort et ayde, par telle condicion que le joeune enfant, filz au conte de Montfort, debveroit prendre à femme l'une des filles au roy d'Angleterre, et seroit douée de toute la conté de Montfort et de la duchié de Bretaigne. Le roy Edowart estoit adoncques à Londres, et festioit le conte de Salbry, qui tantost estoit revenu de prison; et fist grand feste et grand honnour à messire Aymery, et luy ottroya toute sa requeste assez briefment, car il véoit son avantage en deux manières : premièrement, luy fut advis que c'estoit grand chose de la duchié de Bretaigne, s'il le po-

[1] Froissart, chap. CLXXI.

voit conquerre, et si estoit la plus belle entrée qu'il povoit avoir pour conquerre le royaume de France, au quel il tendoit. Si commanda à messire Watier de Manny, lequel amoit moult, car moult bien l'avoit servi en pluseurs besongnes périlleuses, qu'il prist tant de gens d'armes que ledit messire Aymery luy deviseroit, et s'aprestast tantost d'aler secourir la contesse, et prenist deux ou trois mille des meilleurs archiers.

Ledit messire Watier fist voulentiers le commandement du roy; si se mist en mer avecques telle compaignie que ledit messire Aymery sceut deviser. Avecques luy allèrent les deux frères de Layndale, messire Loys et messire Jehan, la Haze de Brabant, messire Hubert de Fresnay, messire Alain de Sirehoude et pluseurs aultres que je ne sçay tous nommer, et avecques, six mille archiers. Mais ung grand tourment de vent les sourprit sur mer, tant qu'il leur convint demourer sur mer bien par l'espace de soixante jours, ainchoys qu'ilz peussent parvenir à Hainebon, là la vaillant contesse les attendoit de jour en jour, à grand mésaise de cuer, pour le très grand meschief qu'elle sçavoit que ses gens soustenoient.

## CHAPITRE LIV.

**Comment les bourgoys de Rennes rendirent la cité à messire de Bloys malgré leur cappitaine.**

Or [1] est à sçavoir que messire Charles de Bloys et ces seigneurs de France séirent si longuement devant la cité de Rennes, que ilz y firent très grand dommage, tant que les bourgoys en furent grandement ennuyez; et voulentiers se fussent souvent [acordez] à la rendre s'ilz osassent; mais le gentil chevalier, messire Guillaume de Quadudal, ne s'y vouloit acorder aucunement. Quant le commun et les bourgoys de la cité eurent assez souffert, et ilz ne virent nul secours de nulle part venir, ilz se voulurent rendre; maiz ledit messire Guillaume ne s'y voult acorder. Au derrain, ilz prirent messire Guillaume et le mirent en prison, et promirent à messire Charles de Bloys qu'ilz se rendroient lendemain parmy ce que chascun s'en iroit à tout le sien là où il voudroit.

Ainsy fut la cité rendue audit messire Charles, l'an de grâce mil CCC XLII, à l'entrée de may. Et le gentil chevalier messire Guillaume de Quadudal ne voult point demourer de la part messire Charles, ains s'en ala par devers la contesse à Hainebon, laquelle fut moult dolente des nouvelles; et si n'oyoit nulles nouvelles de messire Amaury de Clichon ne de sa compaignie.

[1] Froissart, chap. CLXXII.

trestous esbahys recoururent vers leurs loges, criant : « Trahys! trahys! » Et nul ne demoura à l'assault. Quant la vaillant contesse vit l'ost ainsy troublé, et tant de gens venir d'ung costé et d'aultre, elle rassembla ses gens, et pour ce qu'elle vit bien que sans dommage ne pourroit rentrer en la ville, elle s'en rala par une aultre voye droit au chastel de Brayt, qui estoit à quatre lieuues de là [1].

Quant messire Loys d'Espaigne fust venu aux loges qui ardoient, et vit la contesse et ses gens soy en aler, il courut aprez pour les consuivir s'il peut, et tant les chevaucha qu'il en tua aucuns mal montez. Maiz la vaillant contesse si bien chevaucha, et la plus grande partie de ses gens, que elle vint à point au chastel de Brayt, où elle fut grandement recheue et festiée. Quant messire Loys d'Espaigne sceut par les prisonniers que c'estoit la contesse la quelle avoit fait celle entreprise, et qu'elle luy estoit ainsi eschappée, il en fut moult dolent. Si s'en retourna à l'ost et conta aux seigneurs toute l'aventure. Les seigneurs qui estoient dedens Hainebon, quant ilz furent retrait de l'assault, ne povoient penser comment la vaillant dame avoit ce avisé, mais ilz furent toute la nuit en grand pensement de ce que la dame ne nul de sa compaignie ne retournoient à la ville.

A [2] lendemain, les seigneurs de France qui avoient perdu leurs tentes et leurs pourvéances, eurent conseil qu'ilz se logeroient d'arbres et de feulles, plus prez de la ville, et qu'ilz se maintiendroient plus sagement. Si alèrent logier à grand paine plus prez de la ville, et disoient

[1] Suivant les historiens de Bretagne, ce fut dans le château d'Auray que la comtesse de Montfort se réfugia, et non dans celui de Brest, beaucoup plus éloigné de Hennebont.

[2] Froissart, chap. CLXXV.

à ceulx de la ville : « Alez, alez quérir vostre contesse; certes elle est perdue, vous ne la retrouverrés maiz à piéça. » Quant ceulx de la ville, gens d'armes et aultres, ouïrent ces nouvelles, moult furent esbahys, et eurent paour que grand meschief ne fust avenu à leur dame; si ne sçavoient que croire, pour tant qu'elle point ne retournoit, et qu'ilz n'avoient nulles nouvelles d'elle. Si demourèrent en tel paour par l'espace de cinq jours; et la vaillant contesse, laquelle bien se pensoit que ses gens ne fussent en grand doubtance et cusanchon pour elle, pourchassa tant qu'elle eut environ cinq cents compaignons bien armez, montez et habilliez, et se parti de Brayt à la minuit, et s'en vint droit au point du jour à une porte du chastel, et entra dedens à grand joye [et à grand son] de trompes, de nakaires et d'aultres instrumens, de quoy les osts des Françoys furent grandement estourmis, et s'armèrent tous en courant par devant la ville. Ceulx de dedens montèrent sur les créneaulx, et lors commença ung grand assault qui dura jusques à heure de nonne. Les seigneurs firent cesser d'assaillir, car leurs gens se laissoient tuer et navrer sans raison; si se retrairent à leurs loges et eurent conseil que messire Charles de Bloys iroit assiéger Chastel de Roy[1], que le roy Artus fit faire et fermer, et iroient avecques luy le duc de Bourbon, le conte de Bloys, son frère, et le mareschal Bertran, et messire Henry de Lyon, et partie des Gennevoys et messire Loys d'Espaigne. Le visconte de Rahayn et tout le remanant des Espaignolz demourèrent devant Hainebon et mandèrent douze grands engins qu'ilz avoient laissié à Rennes, pour jetter contre la ville et le chastel, car bien véoient qu'ilz ne povoient gaagnier à

[1] Le château d'Auray.

l'assaillir. Sique ilz firent deux osts, dont l'ung demoura à Hainebon, l'aultre ala assiégier Chastel de Roy, qui estoit assez prez de là, et dont nous parlerons; et nous tairons ung petit des aultres.

## CHAPITRE LV.

**Comment messire Charles de Bloys tenoit deux chasteaulx assiégiez.**

Ledit[1] messire Charles de Bloys se tray devant Chastel de Roy à toute sa compaignie, et s'y loga et l'assiéga tout autour; et y fist assaillir et escharmucher, car ceulx du chastel estoient bien pourveus et garnis de bonnes gens d'armes pour cel siége soustenir. Si ne se voulurent rendre ne laisser le service de la vaillant contesse, qui grands biens leur avoit fait, pour obéir à messire Charles de Bloys, pour promesse qu'il sceut faire, car Françoys ont toudis assez promis et mal payé[2]. Dedens le chastel estoient bien deux cents compaignons aydables les ungs aux aultres, desquelz estoient cappitaines deux vaillans frères, messire Henry de Pennefort et messire Olivier. A quatre lieuues de ce chastel estoit la cité de Vennes, laquelle se tenoit pour la contesse fermement, et en estoit messire Jeffroy de Malatrait cappitaine, gentil et vaillant homme. D'aultre part séoit la bonne ville de Dynant, la quelle n'estoit fermée que de fossez et de palys. Si en estoit cappitaine de par le conte, ung vaillant homme qu'on clamoit le chastelain de Guingant : mais il estoit assiégié dedens

[1] Froissart, chap. CLXXVI.
[2] Réflexion omise par Froissart.

Hainebon, avecques la contesse, et avoit en la ville laissié madame sa femme et sa fille, et son filz messire Regnault, cappitaine en lieu de luy.

Entre ces deux bonnes villes séoit ung moult fort chasteau qui se tenoit pour monseigneur Charles, et l'avoit fait bien garnir de bonnes gens d'armes, qui tous estoient bourgengnons. En estoit gouverneur et maistre ung gentil escuier nommé Gerard de Malain; et avoit avecques luy ung hardi chevalier qu'on appelloit messire Pierre Porteboeuf. Ces deux, avecques leurs compaignons, honnissoient et gastoient tout le pays, et destruisoient si grandement la bonne cité de Vennes, que on n'y povoit apporter nulles pourvéances; ne nulle marchandise ne povoit entrer ne venir hors, car chascun jour ilz chevauchoient l'ung jour par devers Vennes, l'aultre par devers Dynant; mais tant ilz chevauchèrent que ledit messire Regnault de Guingant prist par ung embuschement ledit Gerard de Malain à toute sa compaignie, environ vingt-cinq compaignons, et rescouist bien quatorze ou quinze marchans à toute leur chevance, lesquelz ilz amènoient par devers ung chastel qu'on appelle Roche-Periot. Maiz le joeune bachelier, messire Regnault, tous les prist et enmena à Dynant, dont il fut moult grandement honnouré.

Or me tairay ung petit à parler de ceste matière, et retourneray à parler de la vaillant contesse qui estoit dedens Hainebon, et de messire Loys d'Espaigne, qui tenoit le siége devant, et avoit si debrisié et froissie la ville et la closture par les engins, que ceulx de dedens se commencèrent à esmerveiller et avoir volenté de faire acord, car ilz ne véoient nul secours venir ne n'entendoient nulles nouvelles de secours. Dont il advint que l'évesque messire Guy de Lyon, qui estoit oncle à messire Henry de

Lyon, par cui conseil et confort le conte de Montfort avoit esté pris, ainsy comme vous avez ouy, parla un jour à son nepveu, par asseurance, et parlèrent tant, d'ung costé et d'aultre, que ledit évesque debvoit tellement acorder à ses compaignons que la ville fust rendue à messire Loys d'Espaigne, ou nom de messire Charles de Bloys; et ledit messire Henry, d'aultre part, debvoit tant faire que les compaignons s'en iroient francs et quittes et liges audit messire Charles, et ne perderoient rien du leur. Ainsy se départi ce parlement. Ledit évesque parla aux aultres seigneurs. La contesse tantost se doubta de malvais pourchas; si leur pria, en l'onneur de Nostre Dame, qu'ilz ne voulsissent faire aucune faulte, car elle avoit espérance certaine d'avoir secours dedens trois jours. Mais ledit évesque parla tant à ces seigneurs, et leur remonstra tant de raisons, qu'il les mit en grand effroy celle nuit, et en grand esbahissement. A lendemain, tant leur conseilla, qu'ilz estoient prez que d'acord de soy rendre, et ledit messire Henry vint bien prez de la ville pour rechepvoir l'apointement, quant la vaillant contesse qui regardoit aval la mer, par une des fenêtres du chastel, commença à crier et à faire grand joye, et disoit quanques elle povoit : « Je voy venir le secours que tant ay desiré. » Chascun de la ville courut tantost sur les murs veoir que c'estoit. Si veirent tous clerement grande foison de naves grandes et petites venir par devers Hainebon, dont chascun fut merveilleusement reconforté, car bien se pensoit chascun que c'estoit messire Amaury de Clichon, qui amenoit ce secours d'Angleterre dont vous avez ouy parler, qui par quarante jours avoit eu vent contraire.

## CHAPITRE LVI.

**Comment messire Watyer de Manny vint à grande compaignie à Hainebon, où la contesse de Montfort estoit assiégie.**

Adoncques[1], quant le vaillant chastelain de Guingant, messire Yvon de Tigury, [et] messire Valerans de Landremaz veirent venir le secours, ilz dirent à l'évesque qu'il povoit bien contremander son parlement, car ilz n'estoient pas conseilliez de faire ce qu'il leur enhortoit. Ledit évesque en fut grandement couroussé, si dit : « Doncques, seigneurs, se départira nostre compaignie, car vous demourrez de cà, et je m'en iray par de là vers celluy qui a le plus grand droit, ce me semble. » Ainsy se départi ledit évesque de Hainebon, et deffya la dame et tous les habitans, et s'en ala vers messire Henry et luy conta comment tout le fait aloit. Ledit messire Henry fut durement couroussé, et fist tantost dressier le plus grand engin qui là fust; et commanda qu'on ne cessast de jetter par jour ne par nuit. Doncques se parti de là et enmena son oncle à messire Loys d'Espaigne, qui le rechut honnourablement et joyeusement. La vaillant contesse fit appareillier, à joyeuse chière, chambres, sales et hosteulz pour herbergier aisiément ces seigneurs d'Angleterre qui là venoient, et envoya au devant de eulx moult honnourablement. Quant

[1] Froissart, chap. CLXXVII.

ilz furent venus et descendus, elle ala encontre eulx, et s'elle les festia et regràcia, ce ne fait point à demander, car elle en fit tant qu'on n'en pourroit plus penser.

Si mena tous les chevaliers et escuiers logier ou chastel, et leur donna lendemain à disner moult grandement. Toute la nuit ne cessèrent les engins de jetter ne lendemain aussy. Aprez disner que moult grandement la dame eut festié ces seigneurs, messire Watier de Manny qui estoit maistre souverain de tous ces Angles, appella d'une part messire Yvon de Tigury, et luy demanda de l'estat de la ville et de l'ost; puis regarda et dist qu'il avoit grand volenté d'aler abatre ce grand engin qui si prez estoit assis, et qui si grand ennoy leur faisoit, mais qu'on le voulsist suivir. Messire Yvon de Tigury respondit que pas ne luy fauldroit à celle première envahye; aussy fit le sire de Landremaz.

Adoncques s'ala tantost armer messire Watier de Manny; aussy firent tous ceulx de sa compaignie, puis issirent paisiblement par une porte, et menèrent avecques eulx trois cents archiers, qui tant et si bien tirèrent que ilz enchassèrent ceulx lesquelz gardoient l'engin; et les gens d'armes, lesquelz aprez venoient, ochirent pluseurs des gardes et abastirent ce grand engin et détaillèrent tout par pièces. Puis coururent de grand randon vers les tentes et les loges, et boutèrent le feu dedens, et tuèrent pluseurs de leurs anemis, ainchoys que l'ost fust estourmy ne esmut, puis se retirèrent tout bellement à la ville. Quant ceulx de l'ost furent esmuz, ilz vinrent courant aprez eulx, ainsy que gens arragiez. Et quant le vaillant chevalier messire Watier de Manny les vit acourir, il dist tout hault : « Jamaiz ne soye-je salué de ma chière amye, se jamaiz je rentre en fortresse tant que j'auray versé ou

rué par terre l'ung de ceulx qui viennent, ou qu'il m'aura reversé. » Adoncques se retourna le gentil chevalier, le glaive ou poing, l'escu au col, par devers les anemis. Aussy firent les deux frères de Lendale, la Haze de Brabant, messire Yvon de Tigury, le sire de Landremaz et tous les aultres compaignons et Brebenchons, et ungs et aultres, et en firent verser des premiers venans pluseurs, les jambes contre mont; aussy en y eut il aucuns d'eulx versez par terre. Lors commença ung très-fort hustin; car tousjours venoient gens de l'ost. Si convint en la fin que les Angles et les Bretons se retraissent à la fortresse. Là eust-on peu veir d'une part et d'aultre belles envahyes, rescousses et assaulz, d'une part et d'aultre. Sur tous aultres y eut los et honneur messire Watier de Manny; aussy eurent ses compaignons, comme messire Yvon de Tigury et le sire de Landremaz qui ne s'y oublièrent pas, ains y firent de si belles proesses qu'on les doibt bien tenir pour proeuz.

Quant ilz veirent qu'il estoit temps de retraire, ilz se retrairent tout bellement et sagement, jusques à leurs fossez, et là combatirent jusques à tant que leurs gens fussent rentrez ens à sauveté; mais sachez que les aultres archiers, lesquelz n'avoient point esté à abatre les engins, estoient issus hors de la ville, et trairent si fort qu'ilz firent reculer l'ost des Francoys; et y eut grand foison de mors et de navrez. Quant ceulx de l'ost veirent que leurs gens estoient ainsy appointiez et qu'ilz perdoient sans riens conquester, ilz firent leurs gens retraire à leurs loges. Aussy pareillement se retirèrent ceulx de la ville. Qui adoncques veist la vaillant contesse descendre du chastel et baisier messire Watier de Manny et ses compaignons, les ungs aprez les aultres, deux foys ou trois, il povoit bien dire que c'estoit une vaillant dame.

## CHAPITRE LVII.

**Comment messire Loys d'Espaigne se parti de Hainebon et ala assiégier et prendre deux bonnes villes, Dynant et Garlande.**

A[1] lendemain, messire Loys d'Espaigne appella le visconte de Rahain, l'évesque de Lyon, messire Henry le maistre des Gennevois, pour aviser qu'ilz feroient; car ilz véoient la ville de Hainebon si forte, et le secours qui venu y estoit, mesmement les archiers qui tous les gastoient, que ilz ne faisoient que perdre temps, et ne véoient manière comment peussent riens conquester. Si s'acordèrent qu'ilz deslogeroient lendemain, et s'en iroient vers Chasteau de Roy, que messire Charles de Bloys avoit assiégié. Ainsy lendemain se départirent; ceulx de la ville firent grands cris et grandes huées aprez eulx, quant ilz les virent deslogier; aucuns issirent pour fraper en la queue, mais ilz furent lourdement rachassiez, et y en eut de mors ains que peussent rentrer en la ville.

Quant messire Loys d'Espaigne fut venu à tout son ost à l'ost de messire Charles de Bloys, et luy eut compté toute la manière pour quoy il avoit levé son siége de devant Hainebon, il fut ordonné que il et toute sa compaignie iroient mettre le siége devant Dynant, la quelle n'estoit fermée que de palys et d'esgue. Ainsy demoura une espace

[1] Froissart, chap. CLXXVIII.

de temps Hainebon en paix, et grandement se refortiffia; et ledit messire Loys se départi de l'ost messire Charles pour tirer vers Dynant. Ainsy qu'il y aloit, il passa assez prez d'ung viel chastel qu'on clamoit Conquest, dont estoit cappitaine pour la contesse ung vaillant chevalier de Lombardie, qu'on appelloit messire Martin, bon guerrieur et hardy, et avoit avecques luy pluseurs souldoiers. Quant ledit messire Loys sceut que le chasteau estoit de l'acord de la contesse, il fit tirer son ost devant, et le fist assaillir moult aspremeut, et dura l'assault tout le jour jusques à la nuit. Celle nuit se loga l'ost messire Loys devant le chastel. A lendemain, il fist bailler l'assault et aprocha l'ost si prez des murs que, malgré ceulx de dedens, ilz firent ung grand trou dedens les murs, car les fossez n'estoient pas parfons. Si entrèrent ens à force et mirent tout à mort; puis y mit messire Loys un bon chastelain et soixante Espaignolz pour le garder, et s'en ala assiéger la ville de Dynant.

La vaillant contesse et messire Watier de Manny eurent nouvelles que messire Loys à tout son ost estoit arresté devant le chastel de Conquest : si appella messire Watier tous ses compaignons et souldoiers, et dist : « Seigneurs, ce seroit une belle aventure, se nous povions tant faire que nous fissons l'ost partir de devant Conquest, et desconfire messire Loys. » Chascun s'acorda à ce propos. Si se partirent lendemain de Hainebon, et tirèrent vers le chastel de Conquest. Tant chevauchèrent qu'ilz y vinrent entre midi et nonne, mais ilz trouvèrent que le chastel avoit esté gaagnié le jour devant, et tout tué et aultres gens mises dedens.

Quant le vaillant chevalier messire Watyer veit ce, et qu'il ne se povoit combatre audit messire Loys, il en eut moult grand doeul, et dist qu'il ne se partiroit de là jus-

ques à ce qu'il sçauroit quelles gens avoit ou chastel, et comment il avoit esté gaagnié. Si s'arrestèrent pour l'assaillir, et montèrent jusques au chastel tous cargiez. Quant les Espaignolz virent ce, ilz commencèrent à jetter pierres et soy deffendre grandement, et ceulx de dehors à assaillir et traire les archiers si hydeument que ceulx de dedens n'osoient mettre teste à crenel. Tant dura l'assault que ceulx de dehors approchèrent les murs, et trouvèrent le trou par où les gens de messire Loys estoient entrez ou chastel; sique par celluy mesmement y entrèrent les Angles, et tuèrent tout, exceptez dix que les seigneurs prinrent à mercy; puis se retrairent les Angles et les Bretons à Hainebon, à grand joye, et laissèrent le chasteau de Conquest tout seul, lequel avoit esté pris en ung jour, et en l'aultre reconquis, qui fut très-grand proesse.

Or [1] retourneray-je à messire Loys d'Espaigne, qui fist logier son ost autour de la bonne ville de Dynant, et fist tantost faire petis vasseaulx pour l'assaillir par yaue et par terre. Quant les bourgoys de la ville veirent ce, et bien sçavoient que leur ville estoit petitement close contre telle poissance, si eurent paour, petits et grands; pour quoy communément s'acordèrent de soy rendre, sauves leurs corps et leurs biens. Ainsy ilz se rendirent au quart jour, malgré leur cappitaine messire Regnault de Guingant, et le tuèrent ou millieu du marché pour ce qu'il ne s'y vouloit pas acorder. Quant messire Loys d'Espaigne eut esté par deux jours en la ville, et il eut pris la féaulté des bourgoys, il leur donna pour cappitaine celluy Gerard de Malain, escuier, qu'il trouva dedens prisonnier, avecques messire Portebœuf, et s'en ala tantost par devers une

[1] Froissart, chap. CLXXIX.

moult grosse et forte ville séant sur mer, qu'on nomme Garlande, et l'assiéga par terre. Si trouva assez prez grande quantité de vasseaulx et naves plaines de vins, que marchans avoient là amené pour vendre; si eurent tantost lesdis marchans vendu leur vin et furent mal payez. Lendemain, ledit messire Loys fist prendre toutes ces naves, et ens monter gens d'armes Espaignolz et Gennevois, et assaillit-on la ville par mer et par terre; et ne se deffendi guères longuement, car assez tost elle fut prise à force, et toute robée et exillée, et mis à l'espée petis et grands, femmes et enfans, et cinq esglises arses et violées, dont ledit messire Loys fut grandement couroussé, et en fit pour ce pendre quatorze qui avoient ce fait. Et là fut gaagnié moult grand trésor, car la ville estoit riche et comblée de tous biens.

Quant ilz eurent ainsy gaagnié celle grosse ville, et ilz ne sceurent plus où avant tirer, ledit messire Loys eut conseil de soy mettre en mer en la compaignie de messire Otton Dorye et d'aucuns des Gennevois et Espaignolz, pour soy aventurer sur la marine; et l'évesque de Lyon, le visconte de Rohan, et messire Henry de Lyon et tous les aultres s'en revindrent à l'ost de messire Charles de Bloys, qui estoit encores devant Chastel de Roy, et y trouvèrent grand foison des seigneurs et barons de France nouvellement venus, comme messire Loys, conte de Valence, et le conte d'Aussoure et pluseurs aultres. Mais ceulx du chastel estoient si contrains par famine qu'ilz avoient par huit jours mengié leurs chevaulx; et ne les vouloit-on prendre à mercy, se simplement ne se rendoient. Quant ilz se virent en celle nécessité, ilz se mirent en la voulenté de Dieu et passèrent tout parmi l'ost à l'ung des costez. Aucuns y furent avisez et tuez; et messire Henry

de Pennefort et son frère, et aucuns aultres que je ne sçay nommer, eschapèrent par ung bosquet et s'en alèrent tout droit à Hainebon là furent-ilz bien recheus.

Ainsy[1] reconquist messire Charles de Bloys le fort Chastel de Roy par l'affamer, et y fut devant dix septmaines. Si le fit rapareillier, refortifier et garnir de nouvelles pourvéances, puis s'en parti et ala à toute sa poissance assiégier la cité de Vennes, dont messire Jeffroys de Malatrait estoit cappitaine. A lendemain, aucuns compaignons Bretons issirent hors de la cité et se logèrent en une ville nommée Plaremel; si saillirent, quant ilz virent leur cop, sur l'ost, et fort l'escharmuchèrent, mais trop folement s'abandonnèrent, car ilz se laissèrent enclorre, dont perdirent grande foison de leurs compaignons, et qui poeut, il s'en refui à Plaremel, et ceulx de l'ost aprez. Aprez, ceulx de l'ost baillèrent assault à la cité de Vennes moult rudement et tant qu'ilz gaagnièrent les barrières des portes.

Là fut ung merveilleux assault, et y furent pluseurs que mors que navrez, et dura l'assault jusques à la minuit. Adoncq fut acordée une trève, laquelle debvoit durer lendemain par tout le jour, affin que les bourgois eussent conseil de rendre ou non. A lendemain ilz conclurent par celle manière qu'ilz rendroient la cité malgré leur cappitaine messire Jeffroy de Malatrait, lequel, quant il vit ce, il sailli hors de la ville descongneuement, tandis que on parlementoit de l'appointement et rendicion de la cité, et s'en ala à Hainebon. Ainsy eut ledit messire Charles de Bloys la cité de Vennes, et y entra et prit la féaulté des bourgoys, et y séjourna cinq jours; puis s'en parti et ala assiégier une ville qu'on appelle Craays. Si m'en tairay ung petit, et parleray de messire Loys d'Espaigne.

[1] Froissart, chap. CLXXX.

## CHAPITRE LVIII.

**Comment messire Watyer de Manny et ses compaignons sieuvirent par mer messire Loys d'Espaigne et le desconfirent.**

Vray[1] est que quant messire Loys d'Espaigne fut monté au port de Garlande, il et ses compaignons alèrent tant nagant et vaultrant par mer qu'ilz vindrent en Bretaigne-Bretonnant [2]au port de Camprely[3] et assez prez de Campecornet[4] et de Saint-Molos-de-Fine-Poterne; et issirent de leurs vaisseaulx, et alèrent ardoir et rober tout le pays; et y trouvèrent si grand trésor et richesse que merveille seroit du raconter; puis s'en alèrent aultre part faire semblablement, et ne trouvoient personne qui leur contredist. Quant le vaillant chevalier messire Watier de Manny et messire Amaury de Clichon sceurent ces nouvelles, ilz èurent conseil qu'ilz tireroient celle part, et se combasteroient à messire Loys d'Espaigne; puis le descouvrirent à messire Yvon de Tigury, à messire de Guingant, à monseigneur de Landremaz, à monseigneur de Quadudal, à messire Jeffroy de Malatrait, à messire Henry de Pennefort, aux deux frères de Lendale, à la Haze, à messire Hugue de Milhy, à messire Jehan le Boutillier, à messire Hum-

[1] Froissart, chap. CLXXXI.
[2] La Basse-Bretagne.
[3] Kemperlé.
[4] Kempercorantin.

de Gredo, et là séjournèrent pour celle nuit pour eulx reposer.

A lendemain, ilz se mirent à chemin par mer pour venir à Hainebon à la vaillant contesse, maiz ilz eurent vent contraire; si leur convint prendre terre à trois lieuues prez de Dynant, puis se mirent à chemin par terre, et gastèrent le pays entour Dynant, et prenoient chevaulx telz qu'ilz les povoient trouver, l'ung sans selle, l'aultre sans bride, et tant alèrent qu'ilz vindrent une nuit assez prez de Roche-Periot. Quant ilz furent là venus, messire Watier de Manny dit : « Certainement, je iroye volentiers assaillir ce chastel, combien que moult soye travaillié, se j'avoye compaignie. » Les aultres chevaliers luy dirent : « Sire, alez hardiement, nous vous suiverons volentiers. » Adoncques montèrent tous la montaigne, pour aler assaillir le chastel. A ce point dedens estoit cil escuier qu'on clamoit Gerard de Malain, comme chastelain, qui avoit esté prisonnier à Dynant, ainsy que vous avez ouy, et fist armer toutes ses gens pour deffendre le chastel. Là eut moult dur assault et y eut pluseurs chevaliers et escuiers navrez, entre lesquelz messire Jehan le Boutillier et messire Hubert de Fresnay furent si lourdement bleciés, qu'il les convint reporter aval en ung pré gesir avecques les autres navrez.

Cil[1] Gerard de Malain avoit ung frère, moult hardi escuier, qu'on appeloit Renier de Malain, et estoit chastelain d'ung aultre chastelet qu'on appelloit Favete, qui estoit à moins d'une lieuue prez de Roche-Periot. Quant il entendi que Bretons et Angles assailloient son frère, il fist tantost armer ses compaignons jusques à quarante, et s'en ala par devers Roche-Periot, pour aviser s'il pourroit aidier

[1] Froissart, chap. CLXXXIII.

à son frère en aucune manière. Si luy avint si bien qu'il vint en ce pré où ces chevaliers gisoient navrez avecques les aultres; si les prit et enmena à Favete son chastel. Aucuns de leur maisnie s'en affuirent à messire Watier luy conter l'aventure. Quant les chevaliers entendirent le cas, ilz furent moult dolans et firent cesser l'assault, et s'en alèrent quy mielx mielx par devers Favete, pour consuivir les chevaliers qu'on y menoit; mais ilz ne poeurent avoir si grande haste que ledit Renier de Malain ne fust ainchoys rentré en son chastel à tout ses prisonniers. Quant les gens messire Watier de Manny furent là venus l'ung devant l'aultre, ainsy travailliez qu'ilz estoient, ilz commenchèrent à assaillir le chastel, mais petit y firent, car ledit Renier et ses compaignons se deffendirent vaillanment. Or estoit tart, si eurent conseil ceulx de dehors qu'ilz se logeroient celle nuit autour du chastel, pour mielx assaillir lendemain.

Gerard[1] de Malain sceut tantost que ces seigneurs s'estoient partis de là, et le beau fait que son frère avoit fait pour le secourir; si en eut grand joye. Et sceut que ces seigneurs s'en estoient alé devant Favete pour le conquérir; si se pensa qu'il feroit aussy beau secours à son frère, comme il luy avoit fait : si monta la nuit à cheval, et vint ung petit devant le jour à Dynant, et parla à messire Pierre Porteboeuf, son bon compaignon, qui estoit souverain de Dynant; et luy conta l'aventure et pour quoy il estoit là venu. Si eurent conseil que, le jour venu, ilz assembleroient les bourgoys de la ville et leur remonsterroient la besongne, et les feroient armer pour aler lever ce siége de Favete. Quant grand jour fut venu les bour-

[1] Froissart, chap. CLXXXIV.

goys furent assemblez, et fut conclu qu'ilz iroient lever le siége. Si se mirent à chemin bien six mille hommes, ungs et aultres.

Messire Watier de Manny et ses aultres compaignons, quant ilz sceurent les nouvelles par ung espye, ilz eurent conseil que, considéré le bien et le mal, le meilleur et le plus seur seroit de eulx partir et retraire vers Hainebon, car s'ilz attendoient là longuement, ilz y pourroient avoir dommage. Si se partirent de là et laissèrent leurs deux compaignons en prison jusques à tant que amender le pourroient. Ainsy qu'ilz s'en retournoient à Hainebon, ilz vinrent passer delez ung chastel qu'on appelloit Glay-la-Forest, qui quinze jours devant s'estoit rendu à messire Charles de Bloys; et l'avoit laissé en la garde de messire Henry de Lyon et à messire Goy de Glay, qui devant le tenoit; lesquelz adoncques n'y estoient pas, ains estoient avecques messire Charles devant Craaiz. Quant le vaillant chevalier messire Watier de Manny veit le chastel de Glay-la-Forest, qui estoit merveilleusement fort, il dit à ces seigneurs de Bretaigne qu'il ne se partiroit de là jasoit que moult travaillié fust, jusques à tant qu'il auroit veu la manière de ceulx de dedens et baillié assault. Si commanda que chascun s'armast, et aux archiers qu'ilz s'aprestassent; et prit ses armes et monta la montaigne jusques aux barrières et fossez du chastel. Tous ses compaignons le suivirent, Angles et Bretons; si baillèrent l'assault moult rudement, et ceulx de dedens aussy ne faillirent pas à deffense, jasoit ce qu'ilz n'eussent point de cappitaine. Là eut ung bel assault, qui dura longuement jusques à basses vespres, et s'y porta chascun d'ung costé et d'aultre moult vaillanment. Messire Watier semonnoit grandement les assaillans et se mettoit toudis au devant

des aultres ou plus grand péril, et les archiers tiroient si onniement que ceulx de dedens n'osoient mettre teste à crenel. Et fist tant messire Watier et ses compaignons que les fossez furent remplis tous d'estrain et de boys, par quoy ilz vinrent jusques aux murs et piquèrent tant de grandes mailles de fer, que les murs furent trouez une toise de large. Ainsy eurent le fort chastel par force, et tuèrent tous ceulx qu'ilz y trouvèrent. Si se logèrent là, et lendemain ilz se mirent à chemin tant qu'ilz vinrent à Hainebon.

Quant[1] la vaillant contesse sceut leur venue, elle ala au devant d'eulx moult joyeusement, et les festia, baisa et acola moult gracieusement, ainsy qu'elle le sçavoit bien faire. Elle fist appareillier au chastel, pour les rechepvoir moult noblement; si donna à disner à tous, chevaliers et escuiers, et leur demanda à tous de leurs belles aventures et merveilleux faitz, jasoit ce que elle en sceut une grande partie. Là furent ramentevées maintes proesses aventureuses, maints faitz périlleux et hardis, maintes armes et entreprises, selon que chascun avoit fait. Si les debvoit-on et doibt tenir pour proeuz, et singulièrement messire Watier de Manny qui oncques ne fut recréant d'entreprendre faitz périlleux et aventureux. Car[2] qui bien vouldroit considérer les faitz d'armes qu'ilz firent en desconfissant messire Loys d'Espaigne, mettre à mort les Gennevois et Espaignolz, et chasser ledit messire Loys par mer et par terre, et assaillir le chastel de Roche-Periot et puis le chastel de Favete, et puis prendre d'assault le fort chastel de Glay-la-Forest, et puis de là partir et revenir à Haine-

[1] Froissart, chap. CLXXXV.
[2] Ce qui suit a été omis par Froissart.

bon sains et saufs, dont ilz estoient partis, telle chevauchie doibt bien estre réputée honnourable et notable grandement, et tous ceulx qui y furent hardis et proeuz tenus.



## CHAPITRE LIX.

**Comment les seigneurs de France prirent la ville de Craaiz et puis assiégèrent Hainebon.**

Ainsy[1] que ces seigneurs Angles et Bretons furent revenus à Hainebon, comme vous avez ouy, messire Charles de Bloys avoit conquis la cité de Vennes et assiégié la ville de Craaiz, et l'avoit durement constraint que elle ne se pooit longuement tenir. Par quoy la vaillant contesse et messire Watier de Manny envoyèrent tantost grands messages au roy Edowart, luy signifians comment messire Charles de Bloys avoit conquis la cité de Rennes et de Vennes, et les aultres bonnes villes et chasteaulx de Bretaigne, et qu'il conquerroit tout le remanant se il ne venoit à secours hastivement. Ces messages s'en alèrent par mer vers Angleterre, et firent leur message le mielx qu'ilz poeurent. Maiz je m'en tairay ung petit, car ceulx de la ville de Craaiz ne se poeurent si longuement tenir que le secours leur venist à temps; si se rendirent à messire Charles de Bloys, leurs vies et biens saufs.

Quant[2] ledit messire Charles et les aultres seigneurs eurent pris la féaulté des bourgoys et y eurent demouré pour leur repos et aise par l'espace de six jours, ilz eurent conseil qu'ilz iroient assiégier Hainebon, et de là ne se

[1] Froissart, chap. CLXXXV, 2e paragraphe.
[2] Froissart, chap. CLXXXVI.

partiroient, pour bien ne pour mal, tant qu'ilz l'auroient et seroient vengiez de ces Angles qui ainsy avoient desconfit messire Loys d'Espaigne. Si vinrent devant Hainebon qui estoit grandement renforcié et avitaillié. Quant messire Loys d'Espaigne sceut ces nouvelles, qui gisoit à Rennes navré et n'estoit pas encore bien guéry, il se fist appareillier et fit tant qu'il vint en l'ost messire Charles, devant Hainebon. Ledit messire Charles et les aultres seigneurs le virent voulentiers et luy firent grand honneur, car ilz ne l'avoient veu depuis la bataille dessusdite. La compaignie de France croissoit grandement de jour en jour, car grand foison des seigneurs et chevaliers de France qui venoient du roy d'Espaigne, lequel faisoit guerre en Guernade aux Sarrazins, quant ilz passoient par Poitou et ilz oyoient parler des guerres de Bretaigne, ilz tiroient celle part. Ledit messire Charles avoit fait dreschier quinze ou seize grands engins qui jettoient onniement grosses pierres jusques aux murs de Hainebon; maiz ceulx de dedens n'en tenoient guères de compte, ains venoient aux créneaulx, et les passoient de leurs chapperons, et disoient par despit : « Alez, alez quérir vos compaignons qui gisent en Campreli; » de quoy messire Loys d'Espaigne avoit grand despit.

## CHAPITRE LX.

**Comment messire Loys voloit faire décoler deux chevaliers, lesquelz furent vaillanment rescoux par messire Watier de Manny.**

Ung[1] jour, vint ledit messire Loys d'Espaigne, et demanda ung don à messire Charles de Bloys, devant tous les seigneurs, en guerredon de tous les services que fait luy avoit. Ledit messire Charles ne sçavoit pas quel don il luy vouloit demander; si luy octroya assez légièrement. Quant le don fut octroyé, messire Loys dist : « Grands mercys. Dont vous prye-je que vous me facés venir les deux chevaliers qui sont en vostre chastel de Favete en prison, messire Jehan le Boutillier et messire Hubert de Fresnay, et les me donnez pour faire ma volenté; c'est le don que je vous demande. Ilz m'ont chassé, desconfit et navré, et tué messire Alfons, mon nepveu, que tant amoye; si ne me sçay ne veul aultrement vengier d'eulx que de leur copper la teste devant leurs compaignons layens enfermez. »

Ledit messire Charles tout esbahy demoura, et luy respondi courtoisement : « Certes, sire, les prisonniers vous donneray-je, mais ce seroit poy d'onneur à vous et grande cruaulté et grand blasme à nous tous se vous faisiez desdits chevaliers ce que dit avez; et nous seroit à tousjours

[1] Froissart, chap. CLXXXVII.

réprouvé, et auroient nos anemis bonne occasion de faire ainsy des nostres quant ilz les prendront; et poeut avenir de jour en jour. Pour quoy ne weilliez demourer en telle oppinion. » Messire Louys respondit incontinent, et dist que pour homme du monde il n'en feroit aultre chose; « Et se vous ne me tenez vostre convenant, sachiez que je me partiray de vous, et plus ne vous serviray ne ameray. » Messire Charles vit bien que c'estoit acertes; si n'osa plus courousser ledit messire Loys, ains envoya tantost certains messages au chastel de Favete pour amener ces deux vaillans chevaliers. Ainsy fut fait comme dit fut; les deux chevaliers furent amenez assez matin ung jour en la tente messire Charles. Quant messire Loys d'Espaigne les sceut venus, il les ala veoir; aussy firent pluseurs aultres seigneurs. Si leur dist messire Loys : « Seigneurs chevaliers, vous m'avez blechié du corps et osté de vie mon très-amé nepveu, si fault aussy que vous morez; de ce ne vous poeut homme vivant deffendre. Si vous confessez se vous volez, et priez mercy à Nostre Seigneur, car vostre derrain jour est venu. » Les chevaliers furent moult esbahis, disans qu'ilz ne pouvoient croire que vaillans hommes ne gens de proesse deussent faire ne consentir telle cruaulté que de mettre à mort chevaliers pris en fait d'armes, par guerres de seigneurs; et se fait estoit, pluseurs aultres le pourroient comparer en cas semblable. Les aultres seigneurs qui là estoient, de ces parolles eurent grande pitié; maiz pour chose qu'on sceut dire ne remonstrer audit messire Loys, faire ne se poeut que il ne convenist que les deux chevaliers n'eussent les testes coppées aprez disner.

Toutes [1] les parolles et responses lesquelles furent entre

[1] Froissart, chap. CLXXXVIII.

messire Loys et messire Charles, à l'occasion de ces deux chevaliers, furent tantost sceues de monseigneur Watier de Manny et messire Amaury de Clichon, par espies qui toudis aloient couvertement d'ung ost à l'aultre. Si remonstrèrent les deux chevaliers, c'est assavoir messire Watier et messire Amaury, à leurs compaignons la grande pitié de ces deux chevaliers; puis commencèrent à penser l'ung d'ung costé, l'aultre d'aultre. Au derrain commença le proeu et le vaillant chevalier messire Watier de Manny, à parler et dire : « Seigneurs, ce seroit grand honnour pour nous, se nous pouvions secourir et sauver ces deux chevaliers; et se nous mettions en aventure et nous faillions, si nous en sçauroit le bon roy Edowart bon gré. Aussy feroient tous proeuz hommes qui en orroient parler quant nous en aurions fait nostre povoir. Si vous en diray mon advis, se vous avez talent d'entreprendre; car il me semble qu'on doibt bien le corps aventurer pour la vie de deux vaillans chevaliers sauver. J'ay avisé, s'il vous plaist, que nous nous armerons et partirons en deux pars, l'une des pars istra maintenant par ceste porte, tandis qu'on disnera, et s'en iront rengier les compaignons sur ces fossez et monstrer pour escharmucher l'ost; et je croy bien que ceulx de l'ost accourront tantost celle part : vous, messire Amaury, en serez cappitaine, s'il vous plaist, et aurez avecques vous bons archiers, pour les sourvenans détrier et faire reculer; et je prendray cent de mes compaignons et cinq cents archiers, et istrons par celle posterne d'aultre part couvertement, et vendrons férir par derrière en leurs loges que nous trouverons wydes. Et j'ay bien avecques moy qui scet la voye aux tentes messire Charles de Bloys, où les deux chevaliers sont; et je vous promet que nous ferons nostre

debvoir de les délivrer, et les ramenerons à sauveté se à Dieu plaist. »

Ce conseil et advis pleut bien à tous, pour quoy ainsy fut fait que le gentil chevalier l'avoit avisé, et furent les deux chevaliers auxquelz on debvoit tantost copper la teste aprez disner, delivrez et ramenez à Hainebon, et ceulx qui les gardoient tuez. Et [1] d'aultre part, messire Amaury qui escharmuchoit l'ost rentra en la ville à grand joye, luy et sa compaignie, réservé que le sire de Landremaz et le chastelain de Guingant furent priz de l'aultre costé; maiz bien disoit-on que ce avoit esté de leur voulenté, car tantost furent quitte de leur prison, et se tournèrent de la partie messire Charles de Bloys encontre la vaillant contesse, la quelle mainte courtoisie leur avoit fait. Celle nuit, dedens Hainebon, Angles et Bretons menèrent grand joye pour les deux chevaliers rescoux et pour la vaillant entreprise, et messire Loys d'Espaigne fut d'aultre part en grand tristresse, pour ce qu'il avoit ainsy perdu les chevaliers.

Trois jours aprez celle aventure, tous ces seigneurs de France, qui estoient par devant Hainebon, s'assemblèrent en la tente de messire Charles de Bloys pour avoir conseil qu'il estoit de faire, car ilz véoient la ville et le chastel de Hainebon fort à merveilles et garni de très-bonnes gens d'armes qui poy les doubtoient, et tousjours leur venoient par mer nouveaulx vivres; et estoit le pays d'autour si gasté que ceulx de l'ost n'avoient où fourragier; et si estoit l'iver prochain, par quoy ilz ne povoient là longuement demourer : sique, tous ces poins considérez, ilz s'acordèrent communément qu'ilz se partiroient delà et con-

[1] Froissart, chap. CLXXXIX.

seillèrent à messire Charles que par toutes ses cités, villes et fortresses, il meist bonnes garnisons et gens desquelz il se peut et deut fier; et que s'on trouvoit manière d'avoir trèves jusques à la Penthecouste, qu'il se acordast légièrement.

A [1] ce conseil se tindrent tous ceulx qui là estoient, car ce estoit entre la Saint Remy et le Toussains, l'an de grâce mil CCC et XLII. Si se partirent ceulx de l'ost, seigneurs ungs et aultres; et s'en ala chascun en sa contrée, et ledit messire Charles s'en ala vers Craaiz à tout ses seigneurs et barons nobles de Bretaigne; et retint avecques luy pluseurs seigneurs de France pour luy aidier à conseillier. Quant il fut venu à Craaiz et commença à ordonner de ses besongnes et de ses garnisons, il avint que ung riche marchant et bourgois de la ville qu'on appelle Guigan [2], fut encontré de son mareschal, est assavoir messire Robert de Beaumanoir, et fut pris et amené par devant messire Charles. Cil bourgoys faisoit toutes les pourvéances à la contesse et d'elle estoit grandement amé, et estoit bien creu en la ville de Guigan, laquelle estoit moult noblement fermée et bien située, et avoit ung beau chastel de l'acord de la contesse, dont estoit chastelain ung vaillant chevalier qu'on nommoit messire Gerard de Rochefort. Cil bourgoys ainsy pris eut grand paour de morir; si requist qu'on le laissast aler par raenchon. Brief à parler, messire Charles le fist examiner et enquerre d'unes choses et d'aultres, et en fin promit qu'il trairoit la ville de Guigan et livreroit l'une des portes à ung jour certain, car il estoit si bien de la ville qu'il en gardoit les clefs. Et pour mielx

[1] Froissart, chap. CXC.
[2] Jugon. Froissart.

faire la chose seure, il mit son filz en hostage, et ledit messire Charles luy convenança de bailler cinq cents livres de terre héréditablement. Le jour vint que la porte fut ouverte à minuit et entra messire Charles en la ville à grand poissance. Le guet du chastel l'aperchut; si commença à corner : « Aux armes! trahy! trahy! » Les bourgoys qui de ce ne se doubtoient, qui ce virent, ilz se commencèrent à esmouvoir et fuir par devers le chastel, et mesmement le bourgoys qui les avoit trahy se mist à la fuite, par couverture, avecques eulx, et entra ou chastel comme les aultres.

Quant le jour fust venu, messire Charles et ses gens entrèrent ès maisons des bourgoys, et prirent ce qu'ilz trouvèrent; et quant messire Charles vit le chastel si fort, il dist qu'il ne se partiroit de là jusques à ce qu'il l'auroit à sa volenté. Le chastelain et les bourgoys congneurent bien tantost que cil bourgoys les avoit trahy : si le pendirent tantost aux créneaulx du chastel. Ce fut bien fait comme il me semble. Quant ilz virent que messire Charles ne se partiroit de là jusques à tant qu'il eust le chastel à son dit, et virent qu'ilz n'avoient pas assez pourvéances pour tant de gens soustenir, ilz s'acordèrent qu'ilz se rendroient saufs leurs corps et le remanant de leurs biens qui demourez leur estoient. Ledit messire Charles s'y acorda et prist la féaulté d'eulx. Ainsy il eut la bonne ville et le chastel de Guigan.

Tandis[1] que ces besongnes se faisoient, aucuns vaillans hommes traitèrent tant que entre ledit messire Charles et la vaillant contesse furent acordées trèves à durer jusques au premier jour de may, qui seroit l'an mil CCC XLIII.

[1] Le manuscrit d'Amiens renferme ici quelques détails qui ne se retrouvent point dans les imprimés de Froissart.

La vaillant contesse s'y acorda légièrement; aussy firent tous ses bienweillans, car le noble roy Edowart aussy l'avoit ainsy mandé. Adoncques tantost que ces trèves furent fermées, la vaillant contesse se mit en mer et ala en propre personne parler au roy d'Angleterre. Si me tairay ung petit d'elle et de ceulx de Bretaigne, et parleray dudit roy Edowart.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE VI.



CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.



CHAPITRE XI.



CHAPITRE XII.



CHAPITRE XIII.



CHAPITRE XIV.



CHAPITRE XV.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

